

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE CYBERESPACE, NOUVEL ELDORADO :
LES DISCOURS SUR INTERNET ET LES NOUVELLES TECHNOLOGIES
MOBILES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
KAMAR BELBARAKA

MAI 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	III
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
LES RACINES IDÉOLOGIQUES DES TENANTS DU CYBERESPACE	9
1.1 La pensée réticulaire saint-simonienne ; paradigme de changement social	10
1.2 La pensée cybernétique de Norbert Wiener : l'idéal de l'information	13
1.3 De la noosphère à une conscience planétaire globalisée.....	16
CHAPITRE II	
LE CYBERESPACE COMME ENJEU	19
2.1 Les discours laudatifs.....	21
2.2 L'intelligence collective à l'ère de la computation sociale.....	25
2.3 Les discours de la catastrophe.....	30
CHAPITRE III	
PHÉNOMÈNE DU NOMADISME NUMÉRIQUE.....	36
3.1 La complémentarité entre nomadisme et sédentarité.....	37
3.2 Les objets nomades	49
3.2.1 L'apparition de l'iPod	50
3.2.2 La généralisation du téléphone portable.....	55
3.2.3 L'émergence du livre électronique	64
3.3 La culture de l'écran.....	67
3.3.1 L'apologie du temps et de l'espace présent.....	68
3.4 L'Autisme numérique	74
3.5 Les enjeux de la disparition de l'Internet et des technologies mobiles.....	78

CHAPITRE IV	
LA PROMOTION DE L'INDIVIDU ORDINAIRE	84
4.1 La fin des experts	86
4.2 La photographie sur les lieux	96
4.3 La transformation de l'encyclopédisme : le cas de Wikipédia.....	100
4.3.1 Les nouveaux cassandres.....	103
4.4 Les enjeux socioculturels des réseaux sociaux.....	107
4.5 Identités et réseaux sociaux	110
CONCLUSION.....	116
BIBLIOGRAPHIE	121

RÉSUMÉ

Le présent travail porte sur les nouvelles interactions sociales induites par l'Internet et les technologies mobiles. En ce qui concerne le web, une attention particulière est accordée à l'analyse des discours sur l'affectation des dernières plateformes du web 2.0 tels que Facebook, Wikipédia, Twitter, Youtube dans les rapports sociaux et interpersonnels.

Ce mémoire approche deux courants d'analystes qui se partagent le champ discursif de l'Internet. D'un côté, il y a les discours des tenants du cyberspace, «les utopistes» tels que Pierre Lévy et Philippe Quéau qui croit que les maux de la société seront résolus par l'appropriation du web. Ce courant représente une partie importante de la production discursive sur l'Internet et s'inspire de la pensée cybernétique de Wiener, du culte saint-simonien des réseaux et de la philosophie de Chardin. D'un autre côté, il y a les cassandres tels qu'Alain Finkielkraut, Paul Virilio et Andrew Keen qui ont la conviction que la révolution numérique est une catastrophe majeure de la civilisation.

Pour ce qui est des technologies mobiles, nous aborderons, la culture de l'écran et le nomadisme numérique qui émergent dans notre monde en tant que nouvelles représentations sociales. Une culture du branchement perpétuel à distance à l'aide des technologies mobiles fait réellement surface et est encouragé par les discours publicistes et journalistiques. Nous discuterons de l'affectation des réseaux sociaux, des blogs, du livre électronique et de l'iPod sur les médias traditionnels, l'industrie du livre et de la musique. En dernier lieu, il sera question de «la promotion de l'individu ordinaire» prônée par les tenants de l'Internet. À l'appui, nous évoquerons, la photographie et vidéo amateur à partir du téléphone portable qui témoignent d'évènements d'actualité et la transformation de l'encyclopédisme avec Wikipédia.

Une des conclusions auxquelles nous arrivons est que les débats pour ou contre l'Internet et les technologies mobiles sont désormais obsolètes. Tout en considérant les enjeux préoccupants de cette révolution numérique, tels que l'effritement de la sphère privée, la multiplication des caméras de surveillance, la crise de la presse écrite et du livre et l'addiction aux gadgets communicants chez les jeunes, on tente plutôt d'apprécier les transformations que ces outils induisent dans les rapports sociaux et interpersonnels

Mots-clés : discours, technologies mobiles, web 2.0, interactions sociales, révolution numérique.

INTRODUCTION

Notre propos est ici d'analyser les discours relatifs aux enjeux de l'Internet et des nouvelles technologies mobiles. À l'heure actuelle, la convergence de ces terminaux tels que le téléphone portable, l'*iPod*, l'*iPad* et l'assistant numérique personnel *PDA* ne manque pas de susciter des interrogations quant à leurs retombées et conséquences sur les rapports interpersonnels. Cette convergence se lit dans le prolongement de la numérisation des mots, des images et des sons qui transitent sur une multitude d'écrans. Ce nouveau millénaire est marqué par l'apparition de technologies miniaturisées et multimédias tel que le téléphone mobile qui permet à la fois la lecture de divers contenus audio-visuels, d'entrer en contact avec son entourage via les réseaux sociaux, de naviguer sur le web, de télécharger des livres, journaux, musique, d'accéder au courrier électronique et jeux vidéo.

L'irruption de ces outils émergents au sein du social introduit un nouveau rapport à la technique, au monde et à la notion d'espace et de temps. À cet égard, on ne peut, désormais, envisager une réflexion effective sur les nouvelles formes de sociabilité, aborder les implications socioculturelles de l'Internet sans évoquer le phénomène de la convergence et l'extension de terminaux mobiles interconnectés.

Les discours des promoteurs et des spécialistes en marketing encensent inlassablement les opportunités de cette convergence numérique et nous assurent de l'intérêt de nous approprier ces nouveaux usages. Désormais, il devient impératif d'être dans l'ère de la convergence numérique. Toutefois, ces nouveaux appareils d'information et de communication demeurent d'une part, des objets onéreux et inaccessibles pour les moins nantis et d'une autre part, une certaine partie de la population ne voit pas l'utilité de l'ensemble des nouveaux usages dans leur pratique du quotidien. Généralement, le

téléphone portable sert avant tout à téléphoner. Face à la sophistication de ces terminaux numériques, l'adoption des multiples usages intégrant le téléchargement d'innombrables applications peut sembler démesuré et superflu. À titre d'exemple, la consultation des courriers électroniques ou des derniers posts sur un profil *Facebook* via un *Blackberry* ou un *iPhone*, en tout temps et en tout lieux n'est pas une nécessité pour le commun des mortels. «Ce qui se dit aujourd'hui des technologies sans fil ne vaut que pour les sociétés occidentales, et encore, puisque ces usages sont loin d'être partagés par l'ensemble des populations de ces continents¹.» Des disparités sont observables entre les individus provenant de différents horizons. Les usages et pratiques des technologies mobiles varient selon les générations, les statuts professionnels, les classes sociales et le sexe. Il faut, malgré tout, tenir compte de la tendance qui, semble-t-il, au fil, des prochaines années s'orientera vers une plus grande généralisation de ces usages et pratiques.

Dans l'espace urbain, un nombre considérable de *branchés du portable* et de *surfeurs d'Internet* utilisent le téléphone ou leur ordinateur portable comme outil de communication et d'information pour s'enrichir, entretenir des relations sociales en permanence, ou encore, pour expérimenter diverses pratiques émergentes.

Un retournement de situation est perceptible avec la démocratisation du réseau. Dépassant l'univers des *geeks*, la généralisation de l'Internet s'est étendue au grand public et elle concerne, désormais, de plus en plus des gens ordinaires qui, au fil du temps, apprennent à manipuler divers outils et applications. Les jeunes amateurs, plus particulièrement, confrontent des experts du champ médiatique et expérimentent de nouvelles pratiques dévolues, dans le passé, exclusivement aux spécialistes. D'autres, férus de musique, peuvent jouer le rôle d'un animateur de radio en créant leur propre playlist sur leur blog ou sur le site *Myspace*. Du montage vidéo ou de la photographie amateur sur *Youtube* ou *Flickr* à l'entretien d'un blog citoyen, une nouvelle ère de mixité culturelle prend place grâce à une certaine généralisation des aptitudes à utiliser machines et supports. Dès lors, la jeune génération possédant un nouveau capital social est,

¹ Marc Lits. «Le nomade enchaîné», *Le nouvel Observateur*, hors série, juin -juillet 2006, p. 68.

désormais, considérée comme étant à l'avant-garde dans l'usage des technologies mobiles. Il est question d'une mutation socioculturelle et de nouvelles formes de mobilisation.

À cet effet, nous verrons plus loin que des nouvelles expérimentations à l'aide des technologies mobiles ont souvent fait l'actualité et cela, depuis la fin des années 90. À titre d'exemple, le SMS², qui désigne l'échange de messages textuels sur les téléphones portables, a joué un rôle important lors de la manifestation de Seattle en 1999 en favorisant le ralliement de groupes de personnes contre l'OMC, l'Organisation mondiale du commerce. En faisant référence à Blondeau et Allard, nous pouvons, désormais, mentionner l'existence d'une «certaine articulation entre le cyberspace et la rue³». Depuis les premières années du XXI^e siècle, ce phénomène s'est progressivement étendu avec l'extension des bornes WIFI⁴ à l'échelle mondiale et l'application du web sur plusieurs terminaux mobiles, notamment les ordinateurs portables et les téléphones intelligents.

De ses nombreuses fonctions, le mobile permet entre autres pour tout utilisateur d'expérimenter à différents lieux et événements, la photographie et la vidéo amateur. Ces pratiques se sont répandues partout dans le monde. Récemment, des opposants au régime de l'Iran ont utilisé leurs téléphones mobiles pour photographier ou filmer des scènes révélant la brutalité de la police en face des manifestants. On peut également souligner, que lors du séisme qui a secoué Haïti, les premières images révélant l'ampleur de la catastrophe qui ont été diffusées sur Internet, et plus particulièrement sur le site *Youtube*, *Flickr* ou *Citizenside*, provenaient de photographies et vidéos amateurs. Un grand nombre de ces productions audiovisuelles sont aussitôt publiées sur le web pour être vues par

² Short Message Service.

³ Laurence Allard et Olivier Blondeau, *Devenir média : l'activisme sur Internet, entre défection et expérimentation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 198.

⁴ Wifi est la contraction de Wireless et Fidelity. Il s'agit de la transmission locale radio permettant de se connecter à Internet.

d'innombrables individus à l'échelle mondiale. Il faut souligner que cette période de transition est très révélatrice d'une tendance beaucoup plus importante, plus vaste : celle de la numérisation. Internet est fort probablement comme le dit Pierre Musso, dans son article *Les enjeux du numérique et d'Internet*, «un objet temporaire»...dans la mesure où il y aura diffusion dans tout l'environnement⁵». Cela signifie que l'Internet deviendra *ubiquitaire*, c'est à dire que la majorité des lieux de passage de l'espace urbain tels que les infrastructures de transports et les lieux de loisirs intégreront l'accès au cyberspace. Plus clairement, l'Internet s'étendra partout dans l'environnement et sur les objets qui seront interconnectés. Son utilisation tendra à être aussi naturelle que l'électricité et à un point tel que nous n'aurons plus besoin de le nommer.

L'omniprésence de l'Internet sur divers supports va de pair avec sa disparition progressive. Plus clairement, ce dispositif technique a envahi toutes les sphères de notre monde et il est devenu un acquis aussi commun que l'électricité. Nous reviendrons sur ce sujet, plus loin dans ce travail. À partir du WIFI, des ordinateurs portables, *PDA* et terminaux mobiles peuvent être reliés par un accès à haut débit à Internet. En ce moment, on répertorie une augmentation fulgurante de points d'accès WIFI, (parfois gratuit) communément appelés *hotspots*, c'est-à-dire des lieux public à forte affluence permettant ainsi aux utilisateurs de pouvoir se connecter. On dénombre parmi ces bornes d'accès, les gares, aéroports, hôtels et les grandes chaînes de restaurations rapides et de cafés tels que *Macdonald*, *Starbucks* etc... Inscrivant la contraction de deux termes *wireless* (sans-fil) et *fidelity*, (fidélité), cette technologie renvoie paradoxalement d'une part, à l'idée de liberté et du don d'ubiquité et d'une autre part, à un sentiment de dépendance ou d'aliénation. Plus clairement, les usagers peuvent se sentir à la fois plus libres de vaquer à leurs occupations tout en restant connectés dans l'espace urbain et totalement asservis par les commodités qu'il engendre.

⁵ Pierre Musso, «Les enjeux du numérique et d'Internet», in *Acrimed*, 25 janvier 2007. Disponible en ligne sur : <http://www.acrimed.org/article2541.html>, [Consulté le 10 octobre 2009].

L'émergence de nouvelles technologies suscite toujours enthousiasmes et controverses. Le sujet de ce mémoire ne fait pas exception à la règle. À l'aube des années 90, Paul Virilio, urbaniste- philosophe de formation est le premier critique de l'Internet à explorer les enjeux du réseau numérique et sa thèse touche principalement l'impérialisme de l'écran, et du temps réel, la désaffection de l'espace géographique et la destruction du lien social⁶. Cet auteur développe l'idée que nous vivons dans une *dromosphère*, c'est-à-dire dans un monde à la quête effrénée de la vitesse où les désastres se multiplieront de manière exponentielle. Considéré comme le gourou des technophobes, il perçoit la vitesse de transmission des données sur le réseau interactif et la révolution des moyens de transports, tel le TGV et l'Airbus, en termes d'*accident intégral*. Paul Virilio s'interroge en effet, sur la notion de progrès en évoquant la célèbre citation d' Hannah Arendt : «Le progrès et la catastrophe sont l'avvers et le revers d'une même médaille⁷.»

Dans ses écrits, l'auteur de *Cybermonde, la politique du pire*, s'accroche à ses *a priori* à tonalité eschatologique pour penser l'état de la révolution numérique à l'aube du XXI^e siècle. On peut évoquer ici, sa thèse sur la fin de la vie privée occultée par l'invasion du réseau en tant qu'écran de surveillance. Cette dernière notion qu'il développe depuis l'apparition de l'Internet semble avoir atteint un certain paroxysme dans son argumentation, et il s'est appuyé sur des faits réels.

Nous tenterons de comprendre, en quelque sorte, d'une part, pourquoi certains penseurs enthousiastes de la révolution numérique tels que Pierre Lévy⁸, Joël de Rosnay⁹, Howard Rheingold¹⁰, privilégient les aspects positifs d'une appropriation massive des

⁶ Voir Paul Virilio, *Cybermonde, la politique du pire*, Paris, Textuel, 2001.

⁷ Disponible sur le site : <http://christoff.unblog.fr/2009/01/25/paul-virilio-et-luniversite-du-desespoir/> [Consulté le 13 février 2010].

⁸ Voir Pierre Lévy, *La cyberculture, Rapport au Conseil de l'Europe*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.

⁹ Voir Joël de Rosnay, *L'homme symbiotique. Regards sur le troisième millénaire*, Paris, Seuil, 1995.

¹⁰ Voir Howard Rheingold, *Foules intelligentes : une révolution qui commence*, Paris, M2, 2005.

potentialités de l'Internet et ont la conviction qu'il exprimera l'intelligence collective de l'humanité; et d'une autre part, la raison qui pousse certains critiques à entrevoir la révolution du réseau interactif comme un vecteur du désenchantement du monde.

Dans ces paramètres, nous présenterons dans le chapitre : *Le cyberspace comme enjeu*, une récapitulation des discours pour et contre qui ont accompagné la première phase de la généralisation du web. Nous procéderons à un rappel des discours laudatifs et catastrophistes qui se sont cristallisés autour du réseau, à l'aube des années 90. En l'occurrence, les débats actuels ne se résument pas à la fascination ou au rejet de l'Internet. Dorénavant, le problème se pose tout autrement et il s'agit d'évaluer la culture numérique qui a émergé et s'est généralisée. Arrivé à un palier de maturité, l'Internet fait actuellement l'objet de réflexions sur les nouvelles formes de sociabilités induites par des nouveaux phénomènes tel que le nomadisme numérique qui va de pair avec une culture de l'écran.

Nous exposerons alors, les discours relatifs aux effets produits sur les rapports interpersonnels par l'extension des écrans de l'espace domestique jusqu'à ceux de l'espace urbain en passant par le nomadisme numérique. Dans le prolongement de ce sujet, nous évoquerons les nouveaux modes de consommation des individus via l'échange pair à pair¹¹ et les boutiques et librairies en ligne pour se procurer de la musique en lecture MP3¹² et des livres numérisés. Il est évident que le monde de l'édition et l'industrie du disque sont indiscutablement affectés par une crise produite par la révolution numérique. Le partage de contenus musicaux rendu possible par le pair à pair est pour ainsi dire, considéré comme une catastrophe pour les éditeurs. Le nouveau monde marchand qui regroupe, *Google*, *Apple* et *Amazon* signe t-il la fin du CD, DVD et du livre sous format papier ?

¹¹ Le pair à pair (P2P) signifie un modèle de réseau de communication où l'information ne transite pas par un serveur central, chaque membre du réseau faisant à la fois office de serveur et client.

¹² Il s'agit de la spécificité sonore du standard MPEG-1/MEPG-2, mieux connu sous l'abréviation MP3.

Il s'agit, également, d'explorer le thème de la promotion de l'individu ordinaire à l'ère de la computation sociale en démontrant que cette notion, est largement mise en avant par les discours des essayistes vulgarisateurs et des promoteurs de l'Internet. Cette thématique est présentée comme une des grandes indications d'un changement de paradigme. À ce sujet, nous présenterons les débats sur la fin des experts, des journalistes, des photographes professionnels et de la monopolisation du savoir par la classe intellectuelle. L'annonce de cette fin est reliée, également, à la transformation encyclopédique introduite par *Wikipédia*, à la prise de pouvoir d'individus provenant de divers horizons, notamment dans le cas des blogs citoyens et de la photographie sur les lieux où il se passe quelque chose à relever immédiatement. On peut y associer le phénomène d'exposition de soi sur le web comme étant le prolongement d'une nouvelle représentation contemporaine des individus.

Nous aborderons donc dans le chapitre, *La promotion de l'individu ordinaire*, un phénomène émergent et distinct de l'élitisme, et qui a resurgi dans les discours depuis la généralisation du web 2.0¹³. En bref, nous voulons montrer que la démocratisation du réseau a plus que jamais bouleversé nos repères, nos manières de penser et d'agir dans le monde. On parle de plus en plus de la fin des médiations, d'un monde plus égalitaire, horizontal. Que faut-il en penser ? Les nouvelles discussions touchent, aussi, différentes problématiques, tel que l'individualisme de masse et l'«autisme numérique» engendré par l'addiction aux écrans de l'*iPod*, des consoles de jeux et du téléphone portable. Plusieurs arguments se développent à propos de la question de la frontière entre la sphère publique et privée qui tend à se brouiller. Il suffit d'évoquer le type de conversations qui s'échangent sur les portables, sur ce que les individus divulguent d'eux-mêmes sur les réseaux sociaux. Ces informations recueillies par des groupes spécialisés en marketing font des usagers de *Facebook*, une cible marchande. Le monde de la surveillance semble

¹³ Depuis 2005, année d'apparition du web 2.0, il est question de nouvelles plateformes telles que wiki, procédé de syndication, rss, folksonomy favorisant une grande interactivité par rapport au web. Il introduit aussi une nouvelle génération d'applications telles que Youtube, Facebook, Twitter, Myspace.

être sur nos traces. Ce travail renvoie à l'analyse de différents cadres d'interprétation portant sur les nouvelles dynamiques sociales induites par le web et la panoplie de gadgets communicants et miniaturisés : *PDA* (ordinateur de poche), téléphones intelligents, (*Nexus One, iPhone, Blackberry*). Prenant en considération la complexité et le caractère polysémique du champ discursif sur les usages des technologies mobiles, nous limiterons notre étude à ces thèmes que nous considérons singulièrement fondamental de passer sous examen.

Nous ne manquerons pas de procéder au rappel des concepts des courants de pensée de Saint-Simon, Wiener et De Chardin qui sont, dans certains secteurs toujours d'actualité et qui ont été réinvestis dans les discours prospectifs sur les enjeux des technologies mobiles en ce début du XXI^e siècle. Ce cadre d'étude nous propose un champ d'interprétation propice à la compréhension des effets socioculturels de la révolution numérique et c'est la raison pour laquelle nous nous appuyerons sur ces contributions. À la lecture de certains arguments apportés par les chantres du web 2.0, nous pouvons déceler, à juste titre, l'existence d'une réincarnation des idées anciennes développées par les précurseurs concernés.

En établissant un rapport entre les concepts élaborés par ces visionnaires et les nouvelles interactions sociales induites par les technologies mobiles, nous croyons trouver des réponses à nos interrogations. À cet égard, l'intérêt de ce travail est d'élucider ce rapport en récupérant certaines notions que nous considérons pertinentes à la compréhension du nouveau monde qui se dessine à l'horizon.

CHAPITRE I

LES RACINES IDÉOLOGIQUES DES TENANTS DU CYBERESPACE

Depuis la généralisation de l'Internet, on a pu constater qu'une dimension idéologique et utopique est fortement présente dans les discours des enthousiastes du réseau. Une réappropriation des thématiques inhérentes au paradigme de changement social par la nouveauté technique et le principe d'égalité entre les hommes est héritée de la vision organiciste de Saint-Simon. D'après les études de Pierre Musso¹⁴, ce penseur du XIXe siècle a largement influencé les théoriciens de la communication qui lui ont succédé, par l'entremise de son concept de réseau. Nous verrons également, que l'organisation cybernétique de Norbert Wiener¹⁵ est en quelque sorte tributaire de la notion de réseau héritée de Saint-Simon. Il est possible d'envisager des similitudes entre la conception de l'idéal de liberté de circulation de l'information sans entrave, élaborée par Wiener et le concept de réseau de Saint-Simon. En ce qui concerne la contribution de Teilhard de Chardin¹⁶, sa théorie de la conscience comme processus évolutif et, plus précisément de «l'individualité humaine comme étape cruciale vers une unification des esprits¹⁷» fait aussi partie intégrante du prolongement des idées véhiculées par les

¹⁴ Pour une connaissance plus approfondie de la pensée de Saint-Simon et de sa conception du réseau; Pierre Musso, *Critique des réseaux*, Paris, Presses universitaires, 2003.

¹⁵ Voir Norbert Wiener, *Cybernétique et société*, Paris, Ugé coll. «10/18», 1971.

¹⁶ Voir Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, Paris, Seuil, 1970.

¹⁷ Céline Lafontaine, *L'empire cybernétique : Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil, 2004, p. 175.

essayistes contemporains. Parallèlement, nous nous attarderons sur la notion de noosphère, un concept qui a grandement influencé la pensée sur la communication de notre époque.

1.1 La pensée réticulaire saint-simonienne : paradigme de changement social

Il nous faut remonter à la fin du XVIII^e siècle, pour établir des rapprochements entre l'idéologie de Saint-Simon et l'utopie contemporaine de relations interpersonnelles sur un mode horizontal, et égalitaire entre les individus. Dans les plus récents discours des essayistes de l'Internet, il y a permanence de cette utopie, celle de rapports plus égalitaires entre les individus sur le web et elle a été encore renforcée par l'émergence des dernières plateformes de la computation sociale, le web 2.0. La pensée réticulaire de Saint-Simon s'est principalement fondée sur le concept de réseau pour élaborer un champ politique favorable à l'ascension d'une nouvelle religion laïcisée. Un changement de paradigme s'opère alors avec l'idée de remplacer le pouvoir religieux par la technique et «il évoque l'égalité des frères contre la hiérarchie du Père¹⁸».

Le concept de réseau renvoie à une grande période de transformations majeures reliées à la révolution industrielle avec le développement des moyens de transports et des technologies de communication, le télégraphe, entres autres. Le visionnaire a fait ainsi une association entre l'émergence de cette phase historique qui s'est instaurée avec le développement de nouvelles infrastructures et le développement des transactions humaines (circulation de l'argent) organisées en réseau. Le concept de réseau selon Saint-Simon se définit comme le filet, une technique de tissage conçue depuis l'Antiquité. Il est aussi associé à la circulation sanguine, au cerveau et à l'art de tisser des liens entre individus¹⁹. On saisit le sens précis de son concept à partir de son observation critique de

¹⁸ Pierre Musso, *Critique des réseaux*, op. cit., p. 27.

¹⁹ Voir Jean-Luc Metzger, «Notes de lecture : Critique des réseaux de Pierre Musso». *Réseaux*, vol. 1, no 123, (2004), p. 233. Disponible en ligne sur : <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2004-1-page-233.htm>, [Consulté le 3 septembre 2009].

la société de l'époque féodale, d'avant la Révolution française. Durant ce régime, les liens interpersonnels étaient hiérarchisés, sous contrôle et surveillance du pouvoir de l'église, des féodaux et de la royauté. Saint-Simon a pensé que le meilleur moyen de passer d'un système féodal à une société industrielle ne pouvait être envisageable que par une circulation plus fluide des transactions monétaires qui suscitera le développement de réseaux bancaires et indubitablement des moyens de communication. L'élément principal de son concept de réseau est fondamentalement celui de la circulation. C'est à partir de cette idée que le penseur fait un rapprochement entre le changement social et l'établissement d'une meilleure administration régissant les rapports entre les individus.

Il faut insister sur un point concernant la conceptualisation du réseau dans la pensée de Saint-Simon et il convient de s'y attarder quelque peu. Le terme réseau, tel qu'il a été élaboré par ce penseur, renvoie avant tout à un sens philosophique. Il renferme l'idée que le réseau n'est qu'un moment de transition et non pas une entité qui est appelée à devenir une institution. Les saint-simoniens qui lui ont succédé ont largement dégradé le concept et ce dernier s'est singulièrement éloigné de son sens originel. Le concept de réseau est passé d'un paradigme philosophique à l'état d'«une utopie sociale réticulaire». Pierre Musso, fin analyste de la contribution de la pensée réticulaire de Saint-Simon a su dégager en profondeur les rapprochements qui s'imposent entre la logique réticulaire récupérée par les saint-simoniens et les discours zéloteurs du web.

Par «utopie sociale réticulaire», il entend une dégradation du concept de réseau par les saint-simoniens et elle se définit, dès lors, par l'idée que le réseau produit par lui-même le changement social. Les discours enthousiastes sur les nouveaux rapports de sociabilité induits par les réseaux mobiles se rapprochent vraisemblablement de la conception du réseau récupérée par les saint-simoniens. À cet effet, on peut évoquer que la plupart des tenants du réseau font souvent référence à la nouvelle génération d'applications de l'Internet, dont les plus connus, sont *Wikipédia*, *Twitter*, *Facebook*, et les procédés de syndication, pour discourir d'une nouvelle transformation sociale.

Depuis la reformulation saint-simonienne, l'utopie technologique ne cesse de se réaliser en une vulgate universelle du réseau, réinvestie de façon récurrente avec chaque innovation technique (chemin de fer..., téléphone, informatique, jusqu'à Internet. Cristallisant un rapport, les saint-simoniens introduisent un fétichisme du réseau. C'est cette vision qui perdure dans les discours de la religion communicationnelle contemporaine : le réseau technique, vaut désormais démocratie, circulation, égalité [...] ²⁰

De cette récupération de la pensée réticulaire, nous retenons essentiellement que le passage du web 1.0 vers le web 2.0 a été singulièrement vanté comme étant un paradigme de changement social sans précédent par les tenants du cyberspace. Mais, ce prolongement d'expansion ne s'arrête pas là, puisque Pierre Lévy nous annonce prochainement l'établissement du web 3.0, qui selon lui, suscitera la réalisation d'une intelligence collective augmentée²¹. Selon Pierre Lévy, ce web de troisième génération favoriserait une meilleure organisation des moteurs de recherche en vue d'une exploitation plus étendue des informations numérisées sans imposer une hiérarchisation *à priori*, comme c'est le cas avec les moteurs de recherches de *Google*. Plus précisément, il s'agit d'un projet qui vise de surpasser la concentration des sites sur *Google*. Par défaut, les sites les plus visités sont prioritairement plus accessibles parce qu'ils sont parmi les premiers en haut de liste quand nous faisons une recherche par mot-clé. Or, le lancement de ce nouveau projet envisage le dépassement de cette concentration en procédant à un tri dans ces innombrables pages numérisées. L'intérêt de ce web sémantique tendrait à l'optimisation de la recherche d'informations sur le réseau des réseaux. Submergés par ces milliards de pages, les internautes auront une meilleure sélection pour effectuer leurs diverses recherches. Dans cette optique, l'idée maîtresse de ce projet est qu'il est nécessaire d'améliorer l'accessibilité à l'information. Pierre Lévy y insiste :

²⁰ Pierre Musso, «Le cyberspace, figure de l'utopie technologique réticulaire». *Sociologie et Sociétés*, vol.32, no 2 (2000), p.50. Disponible en ligne : <http://www.erudit.org/revue/socsoc/2000/v32/n2/001521ar.pdf>, [Consulté le 6 septembre 2008].

²¹ Voir Pierre Lévy, « L'intelligence collective, notre plus grande richesse ». In *Le Monde.fr*, 23 juin 2007. Disponible en ligne sur : http://www.lemonde.fr/technologies/article/2007/06/23/l-intelligence-collective-notre-plus-grande-richeesse_927305_651865.html, [Consulté le 12 décembre 2008].

Il faut d'abord prendre conscience de l'opacité actuelle d'Internet. Les meilleurs moteurs ne s'attaquent qu'à 10 % à 20 % de son contenu. Grâce à la masse des données disponibles, on trouve presque toujours quelque chose et l'on est content. Mais on reste très loin d'une exploitation optimale. Je me suis dit qu'il fallait créer un langage de description, un métalangage²².

Par cette brève présentation, nous avons voulu montrer que la nouveauté technique s'appuie toujours sur l'idée d'un paradigme de changement social. Depuis la généralisation du web, les discours des tenants du cyberspace ont toujours été prospectifs, pris dans une logique de l'avant et après. Toutefois, il faut saisir que l'irruption d'une nouveauté technique n'abolit pas de manière spontanée les anciens modes d'interactions humaines. Selon notre degré d'appropriation, on conserve plus ou moins nos anciens modes d'interaction avec notre environnement tout en nous adaptant au présent et en prévoyant les transformations du futur. Il faut cependant distinguer les discours prospectifs, axés sur le paradigme de changement social et les usages effectifs des individus. Cependant, on ne peut nier que la représentation de notre monde est de plus en plus structurée en fonction des réseaux. On peut faire un rapprochement avec l'organisation de notre monde en réseaux qui a atteint un paroxysme avec l'extension dans l'espace urbain du développement de la connexion WIFI et des terminaux mobiles dotés du web. Cette omniprésence de réseaux dirige et structure désormais, notre vie quotidienne, nos institutions et notre espace physique. Nous nous orientons vers un monde réticulaire qui intégrera dans les moindres recoins du monde l'accès au réseau.

1.2 La pensée cybernétique de Norbert Wiener : l'idéal de l'information.

Les tenants de l'Internet s'inspirent largement de la pensée cybernétique de Norbert Wiener fondée à la fin des années quarante. Conceptualisée dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans une ambiance de désenchantement sociopolitique, cette pensée organiciste du mathématicien est à l'origine de la société de communication et ses avatars utopiques de transparence. Non pas qu'il ait eu pour intention de créer un univers sous

²² *Ibid.*

l'aspect de l'Enfer du Contrôle (Big Brother) de Georges Orwell ou de faire des machines à communiquer un instrument de contrôle de l'humanité. «Il aurait au contraire conçu son utopie de la communication comme une arme absolue contre le retour de la barbarie, estimant naïvement que la communication effacerait le secret, qui seul rendit possible le génocide nazi, Hiroshima et le Goulag²³.»

Si notre société est devenue ce que Manuel Castells appelle une «société en réseaux²⁴», c'est bel et bien le rêve de Wiener qui enfin devient réalité, c'est-à-dire la communion des cerveaux et des ordinateurs, qui selon lui, dérivent du même fonctionnement. Plus spécifiquement, la cybernétique est liée à une science du contrôle et de la communication qui se base essentiellement sur l'étude des interactions entre les machines et les organismes vivants. De sa conception cybernétique, Wiener émet l'idée qu'il y a forcément une ressemblance entre les systèmes nerveux et les machines électroniques. La définition de l'homme dans la logique cybernétique de Wiener renvoie plus à sa nature informationnelle, en perpétuelle communication avec son environnement qu'à sa nature biologique. Sur le plan ontologique, l'homme est selon le modèle cybernétique, un faisceau d'informations. Ce modèle qui s'est bâti au lendemain de la deuxième guerre mondiale, avait pour but d'améliorer la condition humaine en élaborant un système œuvrant à une liberté de circulation de l'information sans entrave. On doit à Wiener d'avoir implanté les fondements originels du culte de l'information qui se sont cristallisés dans la société actuelle autour du réseau d'Internet. Le type de société qu'il préconisait est un système interactif de communication, une société autorégulée par la circulation d'information ne nécessitant pas l'existence d'un État.

Cette idéologie fondée sur la valorisation d'une société plus transparente et plus communicative s'est sans aucun doute cristallisée dans les discours d'accompagnement du web 2.0. Sur un mode plus interactif que le web initial, la computation sociale

²³ Guy Lacroix, «Cybernétique et société : Norbert Wiener ou les déboires d'une pensée subversive», *Terminal*, no.61 (1993), p. 1.

²⁴ Voir Manuel Castells, *L'ère de l'information*, t.1 : *La société en réseaux*, Paris : Fayard, 1998.

impliquerait une participation plus importante des internautes et contribuerait ainsi à un accroissement des flux d'information par le biais des procédés *RSS* et *trackbacks*. À cet égard, ces procédés favorisent une plus grande interactivité entre les sites et une actualisation permanente des informations. Par exemple, les bloggeurs citoyens qui intègrent ces procédés peuvent être informés en temps réel des dernières nouvelles en provenance d'autres blogs et mettre ainsi à jour en permanence leurs blogs. «Ces procédés emblématiques du web 2.0 peuvent ainsi apporter des solutions à l'isolement dont souffraient les initiatives individuelles précédentes (sites personnels)²⁵.»

Cyber du mot cybernétique signifie (*kuberne*), l'art de gouverner ou de prendre les commandes. Les tenants l'interprètent comme une réappropriation du pouvoir (empowerment) par les internautes. Dans leurs discours, (Lévy, De Rosnay, Castells) préconisent l'idée que les internautes peuvent s'accaparer le web et ses innombrables opportunités pour enrichir leurs connaissances.

En bref, il s'agit également, de valoriser une plus grande transparence de l'information et de susciter l'apparition d'une nouvelle démocratie induite par des expérimentations sur le réseau. Par ailleurs, ils font un parallèle entre les concepts de pouvoir et savoir en interprétant cette communion comme un facteur qui suscitera une plus grande mobilisation des citoyens vers la quête d'une société plus juste. Ils reprennent la pensée cybernétique de Wiener qui se résume à l'idée que toute restriction à la libre circulation de l'information est socialement néfaste. On rappelle que les intentions de Wiener étaient d'éradiquer toutes formes d'entropie, c'est-à-dire; tous les obstacles qui nuisent à la libre circulation des idées. Inspiré par les désastres de la deuxième guerre, il considère que le secret politique militaire est l'obstacle majeur à l'avènement d'une société plus juste.

²⁵ Franck Rébillard, *Le web2.0 en perspective : Une analyse socio-économique de l'Internet*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 68.

«En effet Wiener considère que les dysfonctionnements sociaux sont dus à l'opacité, à la rétention et au blocage des informations dans le corps social, et donc au traitement faussé de celle-ci qui en découle²⁶.»

1.3 De la noosphère à une conscience planétaire globalisée

Nous avons vu qu'Internet est un réseau né de la pensée cybernétique et on a pu saisir chez les penseurs contemporains, des réflexions théoriques qui sont héritées de cette pensée et lui sont redevables. Toutefois, Wiener n'est pas le seul à avoir inspiré les enthousiastes de l'Internet, dont Pierre Lévy semble être le plus fervent du réseau informatique. L'idéologie basée sur un collectif-monde où tous les individus seraient connectés aux nouvelles technologies de l'information s'inspire tout autant de l'anthropologie de Teilhard de Chardin, un théologien philosophe du début du XXe siècle. L'utopie d'une société mondiale de l'information fondée sur une collectivisation des savoirs et la communion des consciences dérive, pour une grande part, de la pensée de Chardin. C'est de sa conception sur la noosphère que découle l'image d'un réseau universel unissant tous les individus aux quatre coins du globe pour former un certain collectif-monde, un «cerveau planétaire» pour parler dans les termes de Joël de Rosnay ou d'une «intelligence collective» selon Pierre Lévy. Plus précisément la noosphère signifie «la matière grise humaine», l'enveloppe invisible qui recouvre la terre et qui englobe la mémoire collective de l'humanité depuis son apparition. Elle contient d'innombrables informations et entre autre, nos pensées, nos représentations et nos affects.

À juste titre, ce penseur est considéré comme étant le visionnaire qui a le plus inspiré les tenants de la toile. D'après Philippe Breton, *Le village global*²⁷ conçu par Marshall McLuhan et qui inspira une prise de conscience planétaire face aux problèmes

²⁶ Disponible en ligne sur : <http://tierney.chez.com/chapitre2.html>, [Consulté le 7 septembre 2009].

²⁷ Sur cette notion voir: Marshall McLuhan, *The Medium is the Message: an Inventory of effects*, New-York, Bantam Books, 1967.

contemporains dérive fondamentalement des idées de Chardin²⁸. Il rapporte également que la pensée de Chardin est avant tout une pensée évolutionniste, c'est-à-dire qu'elle renvoie à la recherche du point de vue anthropologique, d'une idéologie fondée sur le perfectionnement humain. Dans ses paramètres, les hommes sont appelés à devenir ultra humain et à se perfectionner pour former une certaine unification des consciences. Si l'homme est avant tout défini comme un être social et communicationnel, selon Wiener; dans les paramètres de Chardin, il est un être qui doit s'adapter aux impératifs de l'évolution technologique. Ne reconnaissant pas les particularismes de l'individu, tous les hommes doivent converger dans une même direction pour l'équilibre de l'humanité.

Il répercute pour l'occasion la vision anthropologique de Teilhard de Chardin où les hommes, d'abord unis dans une première étape de l'existence de l'humanité (les premières communautés humaines de l'Afrique de l'Est) puis séparés par la dispersion sur la planète entière (l'époque des migrations, puis de la fondation des grandes villes), se retrouveraient enfin dans une vaste conscience collective qui serait la finalité profonde de l'espèce²⁹ [...]

On reconnaît que certaines idées issues de la logique de pensée de Chardin ont été reprises dans les ouvrages respectifs de Pierre Lévy³⁰ et Philippe Quéau³¹. Depuis l'irruption du web, la plupart des ouvrages de vulgarisation de Pierre Lévy font état de la promotion des pratiques d'intelligence collective, un concept que nous étudierons plus loin. Nous verrons, également, que ces ambitions se rapprochent de celle de Chardin quand il évoque l'importance d'optimiser les échanges de connaissance sur le réseau, de rendre accessible toutes les informations pouvant œuvrer à l'enrichissement des autres.

²⁸ Voir Philippe Breton, *Le culte de l'Internet, une menace pour le lien social*. Paris, La Découverte, 2000, p. 29.

²⁹ *Ibid.*, p. 30.

³⁰ Voir Pierre Lévy, *World Philosophie*, Paris, Odile Jacob, 2000. Dans cet ouvrage, l'influence de la pensée de Chardin est particulièrement présente par rapport aux autres livres de l'auteur.

³¹ Voir Philippe Quéau, *La planète des esprits. Pour une politique du cyberspace*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000. Pour une étude sur l'influence de la pensée de Chardin dans les discours des tenants de l'internet, cet ouvrage est également une référence à privilégier.

Un lieu d'échange à l'échelle mondiale qui ne connaît aucunes frontières et qui abolit les contraintes du temps tout en favorisant un enrichissement collectif par la création de communautés plus intelligentes; résume l'avant-gardisme de la pensée réseau. D'après Lévy, «la véritable destination de l'homme est d'être un planétaire, participant activement à l'intelligence collective de son espèce³²». L'avènement d'une humanité sans conflits où règne l'harmonie entre les hommes vient joindre les bases du village mondial utopique des tenants du réseau.

Dans le chapitre qui suit, nous allons nous pencher sur le thème du cyberspace comme enjeu. Nous présenterons une rétrospective des discours pour et contre qui ont accompagné l'émergence de l'Internet, à l'aube des années 90. Nous procéderons à un rappel des discours laudatifs et catastrophistes qui se sont cristallisés autour du réseau. Par une analyse comparative entre les discours d'hier et d'aujourd'hui, nous voulons montrer que, les mêmes idées ont resurgi près de vingt ans plus tard. Néanmoins, les débats qui émergent sur la révolution culturelle provoquée par les dernières plateformes de l'Internet s'ouvrent sur de nouvelles perspectives.

³² Pierre Lévy, *World Philosophie*, p. 47.

CHAPITRE II

LE CYBERESPACE COMME ENJEU

Suite à l'apparition du web en 1994, un large éventail de débats s'est cristallisé autour du réseau numérique. De la première phase de sa généralisation à nos jours, ce dispositif, qui est devenu un compagnon de route virtuel de notre quotidien, suscite toujours un engouement et, aussi un flot de critique quant à ses implications socioculturelles. L'histoire des technologies nous rappelle que l'émergence d'une nouveauté technique s'accompagne toujours d'une floraison de discours pour et contre sa pertinence. Ainsi, entre les utopistes et les catastrophistes, les vives interrogations sur l'Internet sont basées essentiellement sur l'interprétation des changements à venir et des enjeux socioculturels. D'un côté comme de l'autre, les espérances et les craintes parfois démesurées démontrent la difficulté d'appréhender l'évolution de la technique et ses multiples usages dans sa complexité. La plupart des analystes des technologies de la communication montrent qu'il est difficile d'échapper au déterminisme technologique et encore plus difficile d'appréhender dans un même mouvement les aspects favorables et défavorables de l'évolution technologique.

À ce titre, «l'idée d'être pour ou contre l'Internet, technophile ou technophobe; présente toutes les caractéristiques d'un faux débat³³» qui n'avance en rien la pensée critique des enjeux sociétaux du réseau numérique. C'est la raison pour laquelle, nous pensons qu'il convient de raison de développer des réflexions distanciées concernant

³³ Lucien Sfez, *Technique et idéologie*, Paris, Seuil, 2002, p.23-24.

notre sujet d'étude. Nous verrons que les arguments de Franck Rébillard, dans *Le web 2.0 en perspective, une analyse socio-économique* en est un bon exemple même s'il reconnaît que le réseau et ses dernières plateformes participent favorablement à l'enrichissement de l'humanité.

Pour les uns, le cyberspace est envisagé avec un enthousiasme sans limites, comme un nouvel Eldorado à conquérir et pour les autres, il est dépeint comme un Enfer. Évoquons ici, ces deux visions diamétralement opposées. Le courant pessimiste anti-technique est représenté notamment par les cassandres Alain Finkielkraut³⁴ et Paul Virilio. Ils développent des arguments critiques face aux enjeux du réseau numérique. Ils y voient comme conséquences les nouvelles formes de déterritorialisation, la substitution du temps réel au temps vécu, la montée de l'individualisme, l'abolition des médiateurs, l'établissement d'une société de surveillance, la violation de la propriété intellectuelle, la régression de la pensée et la disparition éventuelle du livre. À cet égard, Virilio que nous avons évoqué précédemment, est l'auteur de référence par excellence. Enfant de la guerre, il redoute foncièrement l'impact du réseau sur la désaffection de l'espace géographique et plus spécifiquement, il craint que l'écran de notre pc ou téléphone portable devienne notre nouvelle fenêtre. Il désapprouve, également, qu'il n'y a plus de proximité et que les individus communiquent plus avec des gens éloignés, à travers leurs écrans, qu'avec leurs voisins de palier.

À l'inverse, Pierre Lévy, Philippe Quéau, Joël de Rosnay et Manuel Castells expriment un optimisme affirmé face à la révolution du numérique et préconisent l'éventuelle réalisation d'une intelligence collective, d'une communication plus conviviale entre les individus et l'instauration de relations transversales à la place des relations hiérarchiques qui gouvernent les rapports sociaux aujourd'hui.

³⁴ Voir Alain Finkielkraut et Paul Soriano, *Internet, l'inquiétante extase*, Paris, Mille et une nuit, 2001.

Les utopistes opposent volontiers la structure changeante, en réseau, incontrôlable du cybermonde, à la hiérarchie, à l'autorité à la communication venue d'en haut et à la centralisation. Ils célèbrent la nouvelle agora électronique comme pendant politique d'une économie de l'immatériel³⁵.

En bref, ils prônent l'idée que l'appropriation de l'Internet suscitera une démocratisation sans précédent de l'espèce humaine. À la lecture de ces discours, les analystes adeptes de l'Internet semblent s'appuyer davantage sur des arguments relatifs aux usages anticipés qu'aux usages réels. À l'heure actuelle, est-il nécessaire de rappeler que le web n'est apparu dans le paysage social, qu'il y a moins de 20 ans ? Certes, la plupart des activités des individus ont été envahies par le réseau et il a jusqu'à maintenant connu un essor fulgurant en terme de perfectionnement, de capacité de transmission et de stockage de données numérisées. Pour marquer l'idée d'un changement de paradigme, ces auteurs associent souvent l'Internet à une troisième révolution industrielle ou à une mutation historique comparable à celle de l'invention de l'imprimerie.

2.1 Les discours laudatifs

Au lendemain de la généralisation du web, l'annonce des bienfaits pour l'ensemble de l'humanité de la révolution numérique par les tenants du réseau tels que Pierre Lévy, Philippe Quéau et Joël de Rosnay a été appréhendée comme singulièrement mythique. Kevin Kelly, le rédacteur en chef de la revue *Wired* a exposé sa première expérience sur Internet comme une expérience religieuse³⁶. L'apparition du web dans le paysage social a été célébrée comme une nouvelle renaissance, une rupture anthropologique, une ascension épiphanique. Ce courant adepte du réseau appelle tous les esprits éclairés à s'unir pour conquérir ce nouveau monde virtuel. Un monde intelligible aux vertus plus riches que notre pauvre monde sensible serait à notre portée et cette prédiction évoque par enchantement un retour au principe de l'allégorie de la caverne. Le cyberspace a été

³⁵ Bernard Huyghe, « Pouvoir et information à l'ère du web 2.0 », 8 novembre 2007. Disponible sur le site : http://www.huyghe.fr/dyndoc_actu/4731af32e129e.pdf, [Consulté le 13 octobre 2009].

³⁶ Voir Marc Déry, *Vitesse virtuelle. La cyberculture aujourd'hui*, Paris, Abbeville, p. 57.

arboré comme un nouvel El Dorado, une terre promise, une nouvelle agora athénienne, un espace de liberté d'expression dénué de censure où l'on peut, tout à la fois, échanger nos connaissances, participer à des discussions, s'inventer des identités multiples et fuir le poids de la réalité matérielle.

Nouvelle renaissance, nouveau monde, nouvel humanisme, les métaphores qui accompagnent le développement d'Internet et de son cyberspace reprennent, dans les mêmes termes, celles utilisées, il y a plus de cinquante ans, pour parler de la cybernétique naissante³⁷.

L'idée que l'Internet constituerait un facteur de progrès et que son appropriation par le grand public contribuerait à une émancipation citoyenne plus conséquente a été, entre autre, omniprésente dans la littérature spécialisée en technologie de la communication. Cette avancée argumentative suit de près une logique déterministe et se résume à l'idée que l'incarnation d'un monde meilleur n'est envisageable que dans les paramètres du progrès technologique. L'Internet et ses multiples potentialités sont pensés par le courant adepte du web, comme une panacée aux maux de la société.

Nous verrons, plus loin dans ce travail, que cette même approche spéculative a resurgi, une dizaine d'années plus tard, dans les débats critiques au sein du milieu scientifique et journalistique avec le développement des applications relatives à la computation sociale, blogs, wikis, et les sites de réseaux sociaux et communément nommée, web2.0 par les spécialistes en marketing. Depuis l'émergence de la computation sociale dite collaborative, les défenseurs de l'Internet développent des discours sur les nouvelles potentialités effectives des dernières applications favorisant l'expérimentation collective d'une auto-organisation. Il est désormais possible pour tous et chacun de créer des contenus et de les publier sur un blog, un journal citoyen du type *Agoravox* ou sur l'encyclopédie en ligne, *Wikipédia*. Dépassant le premier stade du web 1.0., il serait maintenant question d'un nouvel âge d'Internet ou encore d'un Internet de seconde génération. Tout en étant un support de communication de plus en plus indispensable pour

³⁷ Céline Fontaine, *op. cit.*, p. 171.

habiter le nouveau monde qui émerge, le réseau nous permet de réinventer de nouvelles manières d'être dans le monde, tel que le pense Philippe Quéau. On assisterait donc, au passage d'une nouvelle civilisation et à une nouvelle écriture. La thèse de Pierre Lévy sur les possibilités d'aboutir à l'avènement d'un collectif-monde par la constitution de l'intelligence collective et à la dissolution progressive des relations hiérarchiques dans l'organisation du travail, comme dans la plupart des domaines, au profit de relations plus conviviales grâce au réseau numérique est toujours d'actualité. Il rapporte également qu'une nouvelle (cyber) démocratie plus accueillante est entre nos mains parce que le cyberspace offre des possibilités inouïes, celle de réaliser l'auto gouvernance des individus.

Depuis les premiers instants qui ont suivi l'apparition du web dans l'espace social, les théoriciens des enjeux du réseau numérique ont souvent fait référence au terme cyberspace, pour nommer le nouvel espace de l'Internet. À cet égard, Pierre Musso rapporte, à juste titre, que «ce que la science-fiction a imaginé semblerait se réaliser avec Internet, réseaux des réseaux, porteur de toutes les mythologies contemporaines³⁸».

À l'origine, c'est William Gibson qui créa en 1983 le terme cyberspace dans son roman *Neuromancien*³⁹ et qui met en scène une hallucination consensuelle provoquée par une neuroconnexion, c'est-à-dire d'une connexion avec le cyberspace par une interface neurologique sur le système nerveux du pirate en fuite, Case, le héros du roman. Cette hallucination consensuelle tirée de l'auteur de *Neuromancien* a grandement influencé la terminologie des spécialistes de l'espace informationnel et le terme cyberspace s'est intégré progressivement dans les théorèmes discursifs des auteurs tels que Pierre Lévy, Joël de Rosnay, Manuel Castells et Philippe Quéau. Depuis, Pierre Lévy emploie très souvent les termes cyberspace, qu'il appelle aussi (réseau) pour nommer ce qui suit;

³⁸ Pierre Musso, «Le cyberspace, figure de l'utopie technologique réticulaire», *op. cit.*, p. 31.

³⁹ William Gibson, *Neuromancien*, Paris, J'ai Lu, coll. «sf», 1988.

le nouveau milieu de communication qui émerge de l'interconnexion mondiale des ordinateurs. Le terme désigne non seulement l'infrastructure matérielle de la communication numérique, mais également l'océanique univers d'informations qu'il abrite ainsi que les êtres humains qui y naviguent et l'alimentent⁴⁰.

Nous pouvons considérer que ce qu'on a imaginé à l'origine du cyberspace, ne concerne plus cette hallucination consensuelle pensée dans les sphères de la science-fiction de Gibson. Désormais, quand on parle de cyberspace, il est bel et bien question d'un mouvement social en cours de réalisation qui viendra déstabiliser progressivement les références auxquelles nous étions habitués depuis longtemps.

Il faut, d'après cet auteur, promouvoir de plus en plus ce qu'il nomme les pratiques d'intelligence collective afin que le monde fasse son entrée dans une agora virtuelle tout en favorisant l'échange de connaissances, de savoirs et une interactivité communicationnelle transparente, hors de toute censure. En résumé, les adeptes de l'Internet considèrent le réseau comme le lieu par excellence d'un enrichissement collectif, d'échange de communication et d'information à l'échelle mondiale, qui ne connaît aucune frontière et qui abolit le temps. On célèbre l'avènement d'une humanité sans conflits où règne l'harmonie entre les hommes et cette optique vient joindre les bases du village mondial utopique de la révolution numérique. Depuis son apparition au sein du social, l'Internet a été appréhendé, par ses zéloteurs, comme un milieu de prédilection pour faire entendre ses droits, un outil de revendications des communautés culturelles et une possibilité d'être dans le monde.

Ces auteurs appellent de tous de leurs vœux, l'avènement d'une union planétaire où malgré la séparation des corps, on parvienne un jour à la fusion de toutes les consciences humaines. Pour les tenants de l'Internet, l'espace vient compenser ce qu'y manque au monde réel, ce qui fait de lui un refuge offrant des opportunités inouïes, c'est-à-dire qu'il est à la fois sans frontières et sans centre de gravité.

⁴⁰ Pierre Lévy, *La cyberculture*, *op. cit.*, p 17.

2.2 L'intelligence collective à l'ère de la computation sociale

Depuis l'irruption de la computation sociale en 2005, les nouvelles plateformes qui se sont mises en place sur le réseau ont sans aucun doute provoqué l'émergence de nouvelles pratiques de navigation sur le web. Ces nouveaux procédés impliquent une augmentation de l'interactivité, et ils se composent de *tags* (catégorisation par mot-clé), de *trackback*⁴¹, du fil RSS⁴², des wikis, dont *Wikipédia* est la plus connue, et des sites de réseaux sociaux. Cette succession de plateformes et de procédés qui s'ajoutent aux innombrables informations structurées par des liens formerait, pour ainsi dire, notre nouvelle mémoire collective. L'interactivité est sensiblement le mot-clé qui nous permet de caractériser le web 2.0. Ces nouvelles plateformes induisent une plus grande contribution des internautes et de ce fait, l'intelligence tend à se mesurer à notre capacité de créer de liens, c'est-à-dire de participer à la production d'information. Par exemple, les blogs se distinguent par le nombre de liens entrants et indubitablement, il existe une certaine concentration qui favorise les blogs les plus influents. Il existe une disparité, par exemple entre les blogs citoyens et spécialisés, une réalité sur laquelle nous allons nous pencher plus loin dans ce mémoire.

Pierre Lévy expose dans le dossier en ligne, *Pour une nouvelle «lecture électronique»*⁴³, l'avènement des applications de syndication, (les *tags*), qui sont produits par les internautes eux-mêmes. Récemment, avec le développement de la computation sociale, sont apparus les tags, des «identifiants sémantiques», sous mot-clé, et qui indiquent l'objet d'une page ou d'un site. Ils font l'objet d'un partage entre internautes et chacun de ces mots-clés peut ainsi transiter d'un site à l'autre. À cet effet, le site web

⁴¹ Trackback (rétrolien) est un système de liens entre les blogs. Il permet aux auteurs de relier des billets de blogs différents et parlant du même sujet, ou se faisant référence.

⁴² Le fil RSS est ce qui permet une actualisation permanente en temps réel des informations tirés d'articles de site web. L'intérêt des bloggeurs envers ce procédé lui assure un succès sans précédent.

⁴³ Pierre Lévy, «Pour une nouvelle «lecture électronique», in *Culture Mobile*, 2008. Disponible en ligne sur : <http://www.culturemobile.net/dossiers/dossier-livre-electronique/dossier-e-book-levy2-03.html>, [Consulté le 10 octobre 2009].

social *Delicious*, favorise la sauvegarde et le partage commun de ces identifiants. Ces tags rappellent les procédés d'indexation de documents par les bibliothécaires et les documentalistes. Les internautes ont la possibilité de partager des «interprétations de lecture⁴⁴» qu'ils ont créés eux-mêmes. Plus clairement, l'usage de tags remplace la recherche sur les moteurs de recherche par mot-clé sur *Google*. On retrouve un «nuage de tags», c'est-à-dire un ensemble de ces mots-balises, sur la plupart des pages du web qui se localise à la droite de l'écran.

L'entrevue visionnée sur *Youtube* entre Pierre Lévy et Alain Finkielkraut : *L'intelligence collective est-elle en train de naître?*⁴⁵, relève essentiellement de la problématique de la démocratisation qui a atteint un certain paroxysme depuis l'irruption du web 2.0. À l'écoute de cet entretien entre ces deux philosophes, on mesure ce qui sépare deux visions du monde diamétralement opposées face à la généralisation de l'Internet. Si pour Lévy, répétons-le, l'Internet est le symbole d'un enrichissement humain, pour Finkielkraut, il s'agit d'une régression du savoir et d'une dépossession de l'élite intellectuelle du temple de la connaissance.

Pierre Lévy évoque l'émergence d'une intelligence collective depuis le début des années 90 et il est incontestablement un des plus fervents avocats de l'intelligence collective. Il se dit «dans la ligne de recherche dessinée par Douglas Engelbart, qui parlait d'augmentation des potentialités intellectuelles de l'humain, tant sur le plan individuel que collectif⁴⁶». L'union des consciences humaines s'est-elle concrétisée avec la recrudescence des interactions sur les plates formes de la computation sociale,

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Michel Alberganti, «L'intelligence collective est-elle en train?», *France-culture*, Science publique, 1er juin 2007. Disponible sur le site : <http://apprendre2point0.ning.com/video/6-pierre-levy-alain>, [Consulté le 21 octobre 2009].

⁴⁶ Pierre, Lévy, «Le futur Web exprimera l'intelligence collective de l'humanité», in *Le Journal du Net*, 1^{er} septembre 2003. Disponible sur le site : http://www.journaldunet.com/itws/it_plevy.shtml [Consulté le 21 septembre 2007].

communément nommée 2.0 ? Depuis l'émergence de *Wikipédia*, des réseaux sociaux et des blogs citoyens, avons nous accédé à un niveau supérieur d'enrichissement humain ?

Serions-nous sortis de l'âge d'abstraction avec les prémisses d'une augmentation de l'intelligence collective avec le développement de la computation sociale ? D'innombrables questions se pressent qui demeurent sans réponse univoque, par manque de recul. Par ailleurs, il faut reconnaître la difficulté pour tout chercheur de projeter une représentation concrète de la synergie entre la technologie et la sphère sociale car la vitesse de développement de l'Internet surpasse souvent le temps nécessaire d'appropriation. «Les enjeux sont d'abord sociaux et culturels et les temporalités de l'innovation technique et de l'appropriation socio-culturelle ne sont pas du tout les mêmes⁴⁷.» La définition de l'intelligence collective interprétée par Pierre Lévy se lit comme suit :

C'est une intelligence partout distribuée, sans cesse valorisée, coordonnée en temps, qui aboutit à une mobilisation effective des compétences ...le fondement et le but de l'intelligence collective sont la reconnaissance et l'enrichissement mutuels des personnes, et non le culte des communautés fétichisées ou hypostasiées⁴⁸.

Par intelligence partout distribuée, il entend que tout individu aura accès au savoir de l'autre par transmission en temps réel, ce qui est favorable au partage mutuel des connaissances. Cette transmission sera valorisée dans les conditions où le savoir de l'un sera accessible à tous et sera appelé à devenir toujours supérieur et favorable à l'enrichissement humain. Ce réseau de connaissances en alliance avec les dernières plateformes de la computation sociale s'intégreront à une «coordination en temps réel des informations». Contrairement, à cette définition, Francis Pisani préfère l'expression d'«alchimie des multitudes⁴⁹» à celle «d'intelligence collective». Il entend par «alchimie

⁴⁷ Pierre Musso, «Les enjeux du numérique et d'Internet», *op. cit.*

⁴⁸ Pierre Lévy, *L'intelligence collective, pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1997, p. 29.

⁴⁹ Voir Francis Pisani et Dominique Poitet, *Comment le web change le monde : L'alchimie des multitudes*. Paris, Village Mondial, 2008.

des multitudes» que les individus sont, à juste titre, hétérogènes et que les groupes collectifs ne produisent pas nécessairement que de l'intelligence. Selon lui, le concept d'intelligence collective élaboré par Pierre Lévy se limite à une vision d'un monde globalisé, qui exclut radicalement toute forme de particularisme humain. Dans les paramètres de la définition de l'intelligence collective, la réincarnation de l'esprit de Chardin avec l'idéalisation de l'«unification des esprits» resurgit. Dans son ouvrage, *Comment le web change le monde : L'alchimie des multitudes*, Francis Pisani pense autrement la représentation des nouveaux acteurs qui s'investissent sur le web. Sur ce propos, il cite : «Les webacteurs d'aujourd'hui ne forment ni une foule consciente, ni un collectif aux contours bien déterminés. Eux-mêmes multiples, divers, ils se regroupent avec des degrés lâches de participation et d'implication au gré de leurs activités⁵⁰.»

Bien que l'Internet se soit généralisé depuis plus de 15 ans, la révolution numérique n'en est qu'à ses premiers pas, et il resterait à constituer l'ingénierie du lien social, la construction massive des individus dans les paramètres du savoir de «l'intelligence collective» ou de «l'alchimie des multitudes». Il resterait par ailleurs, à réaliser l'idéal d'une nouvelle démocratie virtuelle. Ainsi, l'appropriation du réseau permettra aux individus de penser de nouvelles formes d'organisation centrées sur l'idée de cette intelligence collective, un projet qui saura redonner une valeur de dignité à l'espèce humaine. C'est le rêve de Chardin avec l'idée d'un collectif-monde qui surgit à l'horizon de cette nouvelle ère. Par ailleurs, la logique cybernétique de Wiener atteint, parallèlement, un certain paroxysme avec l'établissement d'une certaine symbiose entre la sophistication du web et l'investissement plus étendu des internautes.

De cette communion des cerveaux et de l'ensemble des supports techniques qui intègrent le web, la notion de l'information n'a jamais acquis une valeur aussi marquante. Il est vrai que depuis la diffusion du web, à l'échelle mondiale, la plupart des activités humaines sont structurées en lien avec le dispositif technique. Mais on peut se demander

⁵⁰ *Ibid.*, p. 131-132.

si l'on peut désigner ces immenses transformations de révolutionnaires. Dans l'état actuel, les défenseurs de l'évolution du numérique estiment qu'une appropriation massive et généralisée est indispensable à la réalisation de l'humanité. L'expansion de l'intelligence collective dans les sphères publiques et privées est selon eux, ce qui favorisera une transformation majeure des sociétés dans le futur.

L'avènement d'une nouvelle civilisation dépendra donc, du degré d'appropriation de l'espace numérique par les individus. Ce nouvel espace doit être envisagé comme un lieu d'expérimentations sans cesse renouvelées, c'est à dire, comme le développement de nouvelles compétences et de perfectionnement de notre savoir. Certains sociologues remettent en question les prédictions futuristes sur le développement du web. Est-il possible qu'en s'appuyant sur les dernières innovations, nous puissions réaliser cette intelligence collective, dans les termes de Lévy ? Aurions-nous accédé à un monde plus égalitaire et plus enrichi depuis l'irruption du web 2.0, ou s'agirait-il tout simplement d'un effet de mode ? Plus précisément, Tim O'Reilly, le concepteur du web 2.0 envisage le passage du web 1.0 vers le web 2.0 comme l'avènement d'une réelle démocratisation et pense que ce prolongement établit des nouvelles dynamiques sociales de grande envergure.

Dans les paramètres de cette idéalisation, l'idée d'intelligence collective représente un concept éminemment démocratique en traduisant un rêve d'égalitarisme et un droit d'accès à la connaissance mieux réparti entre les individus. Il faut souligner, selon la thèse de Lévy, que l'intelligence collective n'est pas née avec la naissance de l'Internet dans le monde. Ce concept a plutôt émergé depuis les premiers temps de l'histoire de l'espèce humaine. Elle se prolonge dans les sources philosophiques et anthropologiques. Selon l'auteur, il n'y a pas d'intelligence collective sans mémoire commune et elle existe depuis les temps immémoriaux de la tradition orale. Cette mémoire collective s'est perfectionnée avec l'avènement de l'imprimerie et le développement de musées et de bibliothèques en tant lieux de savoir où une grande partie de la mémoire mondiale est archivée et conservée. Désormais, cette mémoire collective transite sur le réseau grâce à une capacité

de stockage numérique et de transmission considérable. Dans ce présent travail, nous présenterons plus loin la transformation encyclopédique dont le site de *Wikipédia* est l'emblème du web 2.0. Cette encyclopédie se distingue à tous les niveaux des temples du savoir auxquels nous étions habitués.

Désormais, nous avons en face de nous une encyclopédie en ligne qui est ouverte et accessible à la participation de tous. Ce changement de paradigme qui émerge depuis sa fondation en 2001, par Jimmy Wales, ne manque pas de réanimer des débats sur la démocratisation du réseau et sur ce qu'il adviendra de l'élite intellectuelle.

2.3 Les discours de la catastrophe

À ces discours laudatifs, s'oppose un courant de pensée qui redoute le développement massif de l'Internet et de son invasion dans la sphère privée et publique. Contestant l'idée commune des tenants du réseau pour lesquels les distinctions de statut entre les individus s'effaceraient par une appropriation conséquente du dispositif technique, ce courant prédit plutôt que l'omniprésence de l'échange marchand planétaire sur la toile accentuera les disparités. Comme nous l'avons déjà mentionné, Paul Virilio, spécialiste de dromologie, une discipline qui étudie la vitesse, n'est pas seul, à manifester une inquiétude à l'égard de ce qu'on pourrait bien appeler la désinvolture chaotique de la société cyberculturelle. Ce courant critique comprend le philosophe Alain Finkielkraut, auteur *d'Internet, l'inquiétante extase* et des auteurs qui collaborent entre autres au *Monde diplomatique*, tel que Ignacio Ramonet⁵¹. Ils perçoivent l'Internet comme un outil de manipulation de l'image et de conditionnement des individus, un médium essentiellement asservi au néolibéralisme sauvage de notre temps, un réseau qui engendre la fragmentation des identités culturelles, la crise des médias, notamment la presse écrite⁵² et du livre.

⁵¹ Ignacio Ramonet a été directeur du mensuel *Le Monde diplomatique* de 2001 à 2008.

⁵² Voir l'article d'Ignacio Ramonet, « Médias en crise », *Le Monde diplomatique*, janvier 2005.

Nous nous pencherons, plus loin, sur la question de l'avenir du livre et des effets de la numérisation, un phénomène que redoute particulièrement Alain Finkielkraut. Ces penseurs, ne voient que chaos dans le paroxysme technologique. C'est le retour en force de l'Enfer du contrôle, l'univers de Big Brother où l'appropriation forcée du marché aux mains des multinationales provoquera la création d'une société mondiale dirigée. Or, ils posent l'Internet au centre des pathologies de la société post-moderne.

L'épuisement de l'espace et du temps depuis l'envahissement de l'Internet est pris d'assaut comme idée centrale par l'ensemble des intellectuels qui conservent hermétiquement, à la source, les théoriques de la tradition heideggerienne et plus spécifiquement, le concept d'existence *Dasein*⁵³. Le ton eschatologique de Virilio est perceptible par l'usage répétitif d'a priori propre à l'école de Francfort et aux thèses d'Heidegger sur l'arrondissement à la technique⁵⁴. Dans *Cybermonde, la politique du pire*, il affiche toute son inquiétude face aux effets de la déréalisation de la corporalité. Depuis l'apparition des webcams et de l'usage de la visiophonie sur les téléphones portables, il dénonce la téléprésence qui abolit les contraintes de la distance. À ses yeux, une déshumanisation se manifeste, qui donne l'illusion que rien ne sépare les individus, si ce n'est la surface lumineuse des écrans d'ordinateurs ou de téléphones mobiles.

La question de la téléprésence délocalise la position, la situation du corps. Tout le monde de la réalité virtuelle, c'est essentiellement de nier le hic et nunc, de nier le ici au profit du maintenant. Je l'ai déjà dit : ici n'est plus, tout est maintenant ! La réappropriation du corps, dont la danse figure la résistance maximale, n'est pas simplement un problème de chorégraphie, mais un problème de sociographie, de rapport à autrui, de rapport au monde⁵⁵.

Virilio constate que la société de communication, depuis le 20e siècle et ses innovations technologiques qui ont suivi ont mené vers une négation de l'espace et du

⁵³ Pour une étude sur ce concept d'existence, voir Martin Heidegger, *Être et temps*. Paris, Gallimard, 1986.

⁵⁴ Voir Martin Heidegger, *La question de la technique*. Paris, Gallimard, 1980.

⁵⁵ Paul Virilio, *Cybermonde, la politique du pire*, *op. cit.*, pp. 44-45.

temps réel. Pour lui, la vitesse qui est le nouveau dictat est une arme totalitaire, un objet de pouvoir qui menace en permanence la démocratie. Aujourd'hui, la tyrannie de l'espace et du temps réel aura selon l'auteur, des implications considérables et conditionnera les citoyens du monde vers une régression de la pensée. Le penseur dit à cet égard,

[...] autant la mondialisation des échanges d'homme à homme est une chose merveilleuse, autant l'interactivité mondiale est à mon avis une chose redoutable...Je redoute la suprématie d'un temps mondial unique, d'un temps cosmique d'unification appliquée à la terre. Car l'unification est forcément tyrannique⁵⁶.

Dans son avant dernier livre, Paul Virilio annonce qu'il y a urgence de fonder une *Université du désastre*⁵⁷, qui favoriserait un champ de réflexions sur les conséquences inéluctables du progrès technique. Dans cet ouvrage, il élabore entre autre, ses idées sur l'implosion du temps réel induit par l'Internet et qui, selon lui, conditionnera insidieusement notre perception du monde. Dans son approche, le dispositif technique représente une forme de dictature de l'écran et engendre une certaine aliénation des masses en suscitant une «synchronisation subite des affects», à la «mondialisation des affects». Par là, il évoque le phénomène du conditionnement par l'image qui transite sur nos écrans et nous amène à ressentir la même émotion suite à la médiatisation des bouleversements écologiques, comme par exemple au moment du tsunami ou le récent tremblement de terre qui a secoué Haïti ou encore l'attentat du 11 septembre.

L'Internet est selon Finkelkraut, un lieu anarchique qui contamine les médiateurs traditionnels et où circule facilement le mensonge, la médiocrité et le n'importe quoi. Le philosophe ne prend pas au sérieux la surabondance d'informations sur le web et s'alarme du fait qu'on ne sache plus qui a écrit quoi ? Il considère que cet état des choses implique une sérieuse régression de la pensée. Le fait d'être constamment sollicité par un nombre effarant d'informations dispersées, de toute part sur la toile, ne peut être qu'une barrière à

⁵⁶ Paul Virilio, «Nous allons vers des Tchernobyls informatiques», dans Guy Lacroix, Terminal, no.62, 1993, p. 6.

⁵⁷ Expression qui en est le titre de son ouvrage; voir Paul Virilio, *L'université du désastre*, Paris, Éditions Galilée, 2007.

notre capacité de concentration. Dans les prémisses de sa pensée, l'Internet renferme également toutes les apparences d'un univers du copier-coller, de la violation de la propriété intellectuelle, du copyright et de la disponibilité immédiate et instantanée de l'information. Une nouvelle révolution culturelle qui engendre, selon lui une paresse généralisée. Désormais, nous vivons une nouvelle ère où l'écran domine l'écrit et nous serions fascinés par le pouvoir des images. À cet égard, Baudrillard, dans *L'écran total* proposait une réflexion du même ordre où il questionnait le passage de l'écrit sur papier au support écran. La citation qui suit exprime parfaitement la position de l'auteur face à cette révolution des technologies à écran.

De toute façon, dès qu'on est devant l'écran, on ne perçoit plus le texte comme texte, mais comme une image. Or c'est dans la séparation stricte du texte et de l'écran, du texte et de l'image que l'écriture est une activité à part entière-jamais une interaction⁵⁸.

Publiée en 1996, au tout début de la généralisation du web, cette réflexion a été reprise par les nouveaux Cassandres. À juste titre, la pensée de Baudrillard demeure fort pertinente aujourd'hui avec la recrudescence sur le marché de terminaux à écran tactile, tel que le *Kindle*, lecteur de livre numérique ou l'*iPad* où l'on peut consulter le web, magazines, journaux et œuvres éditoriales.

Fervent défenseur du livre, la position de Finkielkraut face à l'encyclopédie en ligne ne devrait pas nous surprendre. Le livre est, selon lui, l'unique lieu où «les mots se reposent» alors que sur *Wikipédia*, les mots se noient dans le tourbillon des innombrables liens hypertextuels qu'on peut cliquer ici et là et procéder à des changements de sens perpétuels. L'ordre de la connaissance se réduit ainsi à la production incessante de liens et de tags au sein du réseau numérique. L'auteur collectif remplace l'auteur classique. Le changement de paradigme auxquels nous sommes confrontés va de pair avec la fin de la fixité. Tout est, désormais mouvant. À cet, égard, nos modes de lecture se trouvent transformés depuis qu'ils se tournent vers un nouveau mode de navigation. D'un clic à

⁵⁸ Jean Baudrillard, *Écran total*, Paris, Galilée, 1996, p. 200.

L'autre sur les liens, on détourne notre attention de notre recherche initiale et on se détache peu à peu de la lecture linéaire à laquelle le livre nous a longtemps habitués.

Nous prenons en considération la critique sourcilleuse de Paul Virilio et d'Alain Finkielkraut envers les enjeux de la révolution numérique de ce nouveau millénaire. Toutefois, leurs thèses sur l'impérialisme du temps réel, la désaffection de l'espace géographique, la dictature de l'écran, la fin des médiateurs culturels et de la régression de la pensée ne suffisent pas en tant que discours d'accompagnement à saisir la synergie du cyberspace avec les mutations sociales en cours de réalisation. Nous ne pouvons revenir en arrière. Par défaut, ce courant anti-technique semble se recroqueviller dans une nostalgie des temps anciens, alors que les transformations sociétales induites par les nouveaux supports de communication nécessitent un regard nouveau sur le présent et un souci de ce qui pourrait advenir dans un futur prochain. Rien ne sert de se cantonner dans les discours catastrophistes prisonniers d'a priori de l'école classique. Il faut au contraire s'attarder sur les problématiques émergentes avec une véritable révolution du regard.

Dans le chapitre qui suit, nous exposerons les enjeux des technologies mobiles et leurs effets sur les nouvelles représentations de la société, un thème qui soulève de vives interrogations. Un nouveau monde semble réellement se manifester depuis que l'on voit apparaître des individus transportant au quotidien des outils de communication et de divertissement dotés de capacités de stockage et de puissance de transmission. Depuis que nos rapports transitent de toute part sur un écran avec l'usage de SMS, de correspondances électroniques ou de partage de contenus audiovisuels, nos vies tendent à devenir un éternel présent et les points de repères de notre passé semblent, désormais, loin derrière nous.

En l'occurrence, nous entrons dans une ère de la culture de l'immatérialité. Est-ce pour autant, une indication que les supports physiques et les technologies filaires, notamment, le téléphone fixe et l'ordinateur de bureau ou domiciliaire, le CD, le DVD et le livre; tendront progressivement à disparaître ? Les usages émergents des technologies mobiles et la numérisation généralisée en sont-ils la cause ? Ces objets parviendront-ils à

résister à la lancée vertigineuse du numérique qui, génère des profits astronomiques aux géants, *Google*, *Amazon* et *Apple* ? Nous débattons de ces questions qui sont parmi les problématiques les plus discutées à l'heure actuelle.

CHAPITRE III

PHÉNOMÈNE DU NOMADISME NUMÉRIQUE

De nouvelles interactions sociales se manifestent depuis la généralisation des dispositifs de communication mobiles intégrant, notamment, le web, la messagerie instantanée, le courrier électronique et le SMS. À l'aube de ce XXI^e siècle, les nouveaux rapports interpersonnels rendent compte d'un double mouvement, à première vue contradictoire, soit celui du nomadisme et de la sédentarité. L'objectif dans cette partie du travail est d'explorer la complexité et la nuance dans ces deux spécificités, et de dégager les facettes de leur complémentarité.

Dans *L'homme nomade*⁵⁹, Jacques Attali analyse parfaitement ce nouveau type de sociabilité du monde contemporain. Cette complémentarité est imputable à une alliance entre les technologies numériques émergentes et la mobilité. On peut, également, évoquer que l'apparition des technologies mobiles va de pair avec une extension de la culture de l'écran. La culture de l'écran et le nomadisme numérique sont devenus des vecteurs sociabilités ancrés dans nos mœurs et font partie de notre réalité. Presque tous les secteurs d'activités humaines transitent sur des écrans via des terminaux mobiles, du guichet automatique pour effectuer des opérations bancaires aux téléphones portables pour une multitude d'interactions info communicationnelles.

⁵⁹ Jacques Attali, *L'homme nomade*, Paris, Fayard, 2003.

À cette image se substitue aujourd'hui celle d'une personne lisant ses mails dans la rue, dans un aéroport, dans une voiture ou dans n'importe quel espace physique, à partir d'un ordinateur portable, d'un PDA ou d'un téléphone mobile. De la même manière, l'espace quotidien tend de plus en plus à devenir producteur d'information⁶⁰.

Cependant, ces nouveaux usages qu'intègrent les multiples terminaux de dernière génération ne sont pas encore généralisés à tous les individus. Nous avons plutôt affaire à des usages émergents qui varient à différents degrés, selon les strates socio-culturelles.

3.1 La complémentarité entre nomadisme et sédentarité

Le lien entre l'irruption des technologies mobiles et le «nouveau nomadisme» qui s'instaure annonce une rupture socioculturelle et le passage à une nouvelle ère de communication. Ce changement de paradigme a émergé dans notre monde bien avant la généralisation du web, toutefois son expansion massive à l'échelle mondiale s'est mise en marche depuis la fin des années 90. Depuis, l'apparition du web, l'usage d'une pléthore de métaphores dans la littérature spécialisée de l'internet pour parler des circuits que l'on emprunte via les moteurs de recherche pour trouver une réponse à ce que l'on recherche est devenue courante. On évoque l'idée, du «surfing», de la «navigation» sur Internet, c'est-à-dire à dire une forme de voyage sur le réseau, d'un déplacement virtuel d'un site à un autre sans se déplacer physiquement. Avec l'extension des technologies mobiles et des bornes WIFI qui saturent l'espace urbain, une nouvelle dynamique s'instaure et augmente par le fait même, le sentiment de puissance et de liberté des internautes. Ainsi, un double mouvement renvoie, désormais, au pouvoir de se déplacer à la fois physiquement et virtuellement. Un nouveau type de sociabilité qui conjugue ce double mouvement semble définitivement installé.

Telle que nous l'avons mentionné, Attali expose bien cette approche qui est caractéristique de notre société. D'une part les individus peuvent voyager virtuellement, sans quitter le confort de leur domicile, via l'écran d'un terminal numérique. À titre

⁶⁰ Laurence Allard et Olivier Blondeau, *op. cit.*, p. 298.

d'exemple, une immersion dans un monde virtuel tel *Second Life*, nous permet à la fois de déserrer un instant le monde réel et de nous imaginer autrement dans un jeu de distribution de rôles. Une exploration des rues d'une ville lointaine sur *Google Earth View* ou une discussion avec un proche que l'on peut voir simultanément à l'aide d'une *Webcam* et du logiciel, *Skype* sont des activités banalisées qui nous assignent un pouvoir d'être ici et là, partout et nulle part. Avec la multiplication des terminaux dotés d'un navigateur web et des sites adaptés au web mobile, le monde devient un spectacle permanent et se réduit à une gigantesque base de données en fonction des moments ponctuant nos journées. À domicile comme dans la rue, nous avons l'opportunité d'accéder en temps réel, à la biographie d'un personnage connu sur le site de *Wikipédia* ou encore *Google Maps* afin de voir à quoi ressemble un endroit convoité du monde en vue satellite.

Chacun devient un *immigré virtuel*, un élève à distance d'une lointaine université, un visiteur immobile d'un musée,...À l'inverse, chacun devient aussi un *sédentaire virtuel*, capable de faire croire qu'il est chez lui alors même qu'il est en déplacement. Sédentarité et nomadisme en viennent à se rejoindre et à se confondre dans l'*hypermonde*⁶¹.

À la lecture de certains discours de promoteurs publicitaires, de spécialistes en communication et en journalisme, il est souvent question des technologies mobiles et de ses innombrables opportunités. Enfin libérés, nous ne serions plus retenus par les fils de l'ordinateur de bureau ou domiciliaire. Nous avons désormais, la pleine liberté de vaquer à nos occupations tout en étant connecté en permanence avec les autres. On désigne depuis peu, cette nouvelle dynamique sociale comme étant liée au nomadisme numérique. En paraphrasant l'article de Marc Lits dans *Le Nouvel Observateur*, *Le nomade enchaîné*, la figure du nomade du XXI^e siècle qui est vantée au sein des discours des promoteurs et adeptes des technologies sans fils doivent être relativisées. L'auteur spécifie que «cette possibilité de se déplacer avec ses outils de communication ne peut se confondre avec le

⁶¹ Jacques Attali, *op. cit.*, p. 374.

nomadisme, sinon par métaphore⁶²». Dans l'imaginaire collectif, le nomadisme renvoie, à la liberté de déplacement, au voyage sans fin, à la vie de ces bohémiens qui déambulent de ville en ville et qui n'ont nul de point d'ancrage, c'est-à-dire qu'en aucun lieu, ils ne peuvent se fixer. Le nomadisme évoque, également les peuples de nomades, notamment, les bédouins qui traversent les déserts par tradition ancestrale. Ces voyages incessants impliquent, donc, d'assumer des risques, d'appréhender des obstacles sur son passage. Mais le «nouveau nomadisme» qui se veut une représentation des dynamiques sociales induites par les technologies mobiles est à juste titre une réalité fort différente de ce que nous venons d'exposer.

L'état de nos modes de vie confortablement rangés et assistés par des technologies sophistiquées, nous donne l'impression d'être plus libre et en sécurité à travers nos déplacements et ce sentiment se prolonge à la fois dans une relation de dépendance vis-à-vis de ces technologies. Nous sommes en quelque sorte pris dans les fils invisibles de cet outil qui prend la forme d'un fétiche ou d'un objet de culte. Sans être conscient de notre addiction face à cet outil, nous avons tendance à lui octroyer des pouvoirs magiques et le rôle d'une prothèse. Prolongeant notre corps, nous aurions le sentiment que nos déplacements sont planifiés et sans risque.

Disons-le tout de suite : avec le portable, nous sommes des sédentaires déplaçables dans des circuits sécuritaires. Ou pour le dire dans un langage policier : avec le portable, nous sommes toujours «logés» De l'autre côté, les populations qui se déplacent, celles des flux migratoires, sont toujours malvenus. Dans ces déplacements-là, dans ces errances de survie, la société de la surveillance et du portable, celle qui se targue d'une façon narcissique d'être «nomade» pour mieux cacher son sédentarisme, ne voit que du danger et de l'insécurité⁶³.

Dans la catégorie des hypernomades tels que les artistes, sportifs professionnels, cadre supérieurs et une certaine partie des professions libérales, nous retrouvons, une

⁶² Marc Lits, *op. cit.*, p. 70.

⁶³ Miguel Benasayag et Angélique del Rey, *Plus jamais seul, le phénomène du téléphone portable*, Paris, Bayard, 2006, p. 24.

classe d'individus qui doivent avoir en permanence sur eux leur ordinateur portable ou leur *Blackberry* dans les cadres de leur profession⁶⁴. Dans cette catégorie, on trouve également ces personnes qui travaillent de leur domicile pour une compagnie ou pour leur propre affaire de leur domicile. Ils sont souvent interpellés, par courriers électroniques auxquels ils doivent répondre rapidement pour confirmer employabilités ou pour échanger des informations. Ces sollicitations peuvent parfois envahir leur espace privé. Selon les statistiques, «un cadre reçoit en moyenne, quatre-vingts messages par jour⁶⁵». À cet égard, la fonction *push-email* est une fonction appliquée aux téléphones intelligents qui semble t-il, facilite la gestion de la réception d'innombrables courriers électroniques tout en répondant aux aléas des nouvelles exigences du monde professionnel. Cette fonction désigne :

Une méthode de messagerie mobile permettant d'envoyer directement des messages reçus sur un serveur vers des terminaux mobiles. Plutôt qu'une synchronisation régulière entre serveur de messagerie et le terminal, les messages sont « poussés » vers l'appareil mobile⁶⁶.

Les nécessités de rentabilité et d'efficacité de la gestion, dans le cadre professionnel, suivent le pas du perfectionnement accéléré des technologies interconnectées qui influencent inévitablement la structuration des entreprises. Il faut toutefois avouer que la sophistication des technologies mobiles privilégie avant tout les entreprises qui sollicitent toujours plus de la part des salariés. Le personnel est contraint de composer entre une connexion permanente aux supports électroniques et la nécessité de se réserver, un temps à soi afin de ne pas sombrer dans une dépression majeure. Quoi qu'il en soit, la fonction du *push-email* ne peut uniquement être envisagée dans les paramètres de ses commodités technologiques, dans la mesure où elle ne permet pas de faciliter le rapport du salarié aux impératifs de la gestion des innombrables courriers électroniques auxquels il doit faire

⁶⁴ Jacques Attali, *op. cit.*, p. 359.

⁶⁵ Martine Bulard, «Des salariés esclaves de l'urgence», *Le monde diplomatique*, février- mars 2010.

⁶⁶ Disponible en ligne sur : <http://www.generation-nt.com/tutoriel-presentation-push-email-messagerie-mobile-article-125671-0.html>, [Consulté, le 16 mars 2010].

face au quotidien. Cette application qui semble abolir le temps interdit paradoxalement le traitement efficace du flux d'informations. D'autre part, la vie des individus devient indissociable d'un système global en interconnexion généralisée. Avec le développement du réseau WIFI qui envahit plus d'un lieu de l'espace urbain et l'irruption de téléphones intelligents sur le marché, l'Internet se répand de manière accélérée. Ce réseau qui sature dorénavant l'environnement spatial et temporel communément appelé cyberspace depuis l'arrivée du web, renvoie à une interconnexion généralisée des objets.

Au départ, le cyberspace renvoyait au milieu d'Internet, qui supporte une technique sans repère ontologique, sans référence spatio-temporelle, sans lieu fixe, mais l'espace d'une interconnexion des cerveaux, des ordinateurs. Dorénavant, à cette interconnexion, s'additionnent les téléphones portables intelligents, les assistants numériques, les livres électroniques, et récemment la tablette *iPad*. D'autres objets intégrant la puissance du réseau ne manqueront pas de faire surface dans le futur. Comme le dit Michel Desmarais, dans un article du journal, *Le Devoir*, *Internet dépassé : la vraie révolution approche* : «Les connexions à Internet sans fil vont être partout, dans les moyens de transports, dans les parcs, dans les rues, dans les maisons [...]. Même chose pour les appareils portables, qui vont se multiplier sur nous⁶⁷.» Corrélativement, le nomadisme numérique introduit un changement de paradigme sans précédent et nous amène à redéfinir notre ontologie et les paramètres socio temporels auxquels nous étions habitués. À l'heure actuelle, le nomadisme renvoie à la production incessante d'informations, la création de liens, la contribution à l'augmentation de l'intelligence collective (Lévy) et la connexion en permanence aux autres. En l'occurrence, une fracture sociale entre les infopauvres et inforiches, c'est-à-dire, entre ceux qui s'informent et contribuent à l'enrichissement du savoir sur Internet et ceux qui en sont exclus ou qui en font un usage limité, n'est pas prête de disparaître et pourrait même prendre de l'expansion.

⁶⁷ Fabien Deglise, «Internet, dépassé. La révolution approche», in *Le Devoir*, 9 février 2008. Disponible en ligne sur : <http://www.ledevoir.com/societe/science-et-technologie/175473/internet-depasse-la-vraie-revolution-approche>, [Consulté le 21 octobre 2009].

Ce n'est seulement que les personnes disposant de revenus importants et d'un bon niveau d'instruction sont plus susceptibles d'avoir recours à Internet. C'est aussi qu'ils sont plus aptes en s'en servant et donc plus capables d'accéder en ligne aux dernières nouvelles, à la documentation et aux services disponibles⁶⁸.

En synthétisant ces dernières réflexions, on constate que les discours sur la prétendue révolution de nomadisme numérique et ses thématiques de sécurité, de transparence et de liberté de se mouvoir tout en étant connecté en permanence au réseau et à autrui, impliquent plus ou moins des individus provenant de catégories socioculturelles favorisées et de manière implicite le facteur de distinction sociale. Parallèlement, les arguments de Benasayag et Lits fournissent une vision contraire à celle qui est vantée par les publicitaires. Les nouvelles formes de sociabilité induites par les technologies mobiles se prolongent plutôt vers un phénomène de sédentarisation. À cet égard, Allard et Blondeau que nous avons cités précédemment nous apportent une information supplémentaire qui concorde avec notre hypothèse sur les traits effectifs du nomadisme numérique. Pour saisir, ce changement de paradigme auquel nous faisons face, la compréhension de l'infrastructure du WIFI est ici pertinente.

Il est par ailleurs nécessaire de bien comprendre que le WIFI n'est pas en tant que telle une technologie de mobilité. Privilégiant les usages sédentaires et statiques, elle n'est pas aujourd'hui en capacité d'assurer une continuité de service lorsque l'on passe d'une borne à l'autre. En d'autres termes, le WIFI demeure utile dès lors que l'on est dans la rue, à la terrasse d'un café ou sur un quai de gare, mais si l'utilisateur s'éloigne de l'antenne, la connexion se perd et suppose de se reconnecter, si une autre zone de couverture est proche⁶⁹.

Maintenant qu'il est possible d'avoir accès au réseau à des endroits stratégiques tel que les cafés et la plupart des lieux de transition, ces endroits peuvent devenir une sorte de deuxième habitat. On peut s'y installer confortablement comme chez soi et s'immiscer dans le monde virtuel via le web, et lire son courriel ou tout simplement laisser filer le

⁶⁸ Éric Klinenberg, «Une révolution en trompe-l'œil», *Le Monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, février-mars 2010.

⁶⁹ Laurence Allard et Olivier Blondeau, *op. cit.*, p. 200.

temps en échangeant de courts messages de moins de 140 caractères sur le site de *Twitter* (micro blogging) ou voir les dernières photos de vacances d'un ami sur le site de *Facebook*. Parfois même, nous sommes enclins à fréquenter le même café pour des raisons de proximité de notre lieu de travail. Un grand nombre de cafés ouverts 24 heures et équipés du réseau WIFI sont souvent à proximité d'universités pour servir la clientèle étudiante. Les discours publicitaires associent, pourtant, l'usage des technologies mobiles à un «nouveau nomadisme». En réalité, ne devrions-nous pas parler plutôt d'un sédentarisme qui s'étend progressivement à ces non-lieux.

En terme de non-lieux, nous nous référons à la définition de Marc Augé, dans *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité* : «Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu⁷⁰.»

Dans ces non lieux, abondent désormais, des individus munis d'appareils mobiles qu'ils ne peuvent pas quitter ne serait-ce qu'un seul instant. Depuis que ses usages se sont élargis, des interrogations ne manquent pas de susciter des débats sur l'éventuelle disparition des territoires. Plus que jamais, la notion de territoire s'éloigne peu à peu de l'espace vécu qui servait de point de repère aux générations précédentes et tend à «s'évanouir» pour laisser place à un nouvel espace communicationnel prenant appui sur les réseaux. Nous pouvons dire que les technologies mobiles interviennent dans notre monde à un temps de «crise de lieu comme du lien⁷¹».

En établissant un rapport entre le nomadisme numérique et les nouvelles interactions sociales, on peut aborder la situation des jeunes aux prises avec des coûts et à la rareté du logement. Ils tendent à s'installer dans des banlieues qui sont souvent à des kilomètres de leur lieu de travail ou de leur université. Dans ces circonstances, le *Blackberry*, l'*iPhone*, le mini pc, ou l'*iPod* deviennent des outils de divertissement et de communication

⁷⁰ Marc Augé, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 100.

⁷¹ Paul Virilio, *L'université du désastre*, op. cit., p. 15.

indispensables pour leur tenir de compagnie lors de très longs déplacements. Munis de ces gadgets de communication, ils sont souvent totalement absorbés par l'écran où transitent des échanges de messages qui n'en finissent pas.

Nous aborderons, plus loin dans ce travail le phénomène de l'«autisme numérique», un fait exploré par des chercheurs soucieux des rapports d'addiction avec les technologies mobiles, phénomène qui concerne en premier lieu, les adolescents et les jeunes adultes. Plusieurs d'entre eux, acquièrent une aptitude inouïe à manipuler les outils des technologies mobiles en jonglant entre la messagerie instantanée, l'*iPod*, les messages textuels sur le mobile et les sites de réseautage. Dotés de ces terminaux, dans la rue comme dans les moyens de transport, la notion du temps et l'aire de proximité corporelle tendent à disparaître. Démunis de ces appareils, le trajet leur semblerait totalement insupportable. À cet égard, l'observation de Régine Robin, dans son dernier livre, *Mégapolis : les derniers pas du flâneur*, sur les comportements des jeunes face aux technologies mobiles lors de son séjour au Japon, exprime clairement un phénomène qui est sensiblement le même dans la plupart des grandes villes. Il est vrai que ce pays est à l'avant-garde mondiale de ces technologies mobiles.

Pour rentrer dans leur banlieue, parfois lointaine, ils voyagent jusqu'à deux heures en métro et train...durant ces longs voyages, cette population nomade passe son temps à communiquer, à s'envoyer des messages avec les doigts...On les voit installés dans les cybercafés qui pullulent à Tokyo. Ils y passent des heures, parfois la nuit, attendant quelque train matinal. Il ne leur reste plus, dans une société devenue hypercompétitive, qu'à s'immerger dans le virtuel, à rejoindre les communautés virtuelles, leur véritable espace, à décoller du réel dans leur dérive⁷².

On ne peut nier que les nouvelles technologies mobiles (mini-pc, téléphones mobiles, téléphones intelligents, *Blackberry*, *iPhone*, agenda électronique, *Ipod*) participent à la transformation de la plupart des activités humaines et notre rapport au monde. Dépassant les fins strictement liées à la technique, c'est avant tout les nouvelles formes d'interactions sociales qui rendent compte d'une profonde transformation culturelle.

⁷² Régine Robin, *Mégapolis : Les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009, p. 254.

Incontestablement, nos modes de pensée, notre rapport à l'autre, au temps et à l'espace se trouvent largement modifiés. Quand on observe l'emprise grandissante qu'exercent ces nouveaux outils mobiles, on constate qu'ils se sont concrètement installés dans nos vies. Depuis que la connexion à l'Internet sans fil se répand au-delà de nos demeures à l'ensemble de l'espace urbain, un nouvel enchantement du monde par les technologies mobiles a resurgi dans les discours promotionnels.

Durant les premières années de la généralisation de l'Internet, nous avons l'habitude d'être confinés à des endroits privés afin de nous immiscer dans le monde virtuel et un bon nombre d'études se sont portées sur l'éventuelle menace de destruction des liens sociaux. À l'aide de son téléphone mobile, PDA ou de son ordinateur portable, la communication s'étend, désormais, du café du coin aux lieux de transit tels que les aéroports et les hôtels. De ces non-lieux, et à partir de son pc ou téléphone mobile, il est possible de vérifier son courrier électronique, de se divertir en visionnant des montages vidéo sur le site de *Youtube*, de s'échanger de messages en temps réel avec nos amis sur *Facebook*, vérifier les conditions météorologiques de notre destination, ou de réserver une voiture de location. Paradoxalement, nous nous sentons à la fois totalement libre dans nos déplacements et dépendants de ces objets «fétiches» dont on ne peut plus se passer. À juste titre, nous pouvons affirmer que ces innovations technologiques participent à la réalisation de notre rêve d'ubiquité. Les discours promotionnels publicitaires vantent inlassablement les multiples fonctionnalités du téléphone portable. À leurs yeux, ces outils ont pour tâche de nous faciliter la vie. Ils sont à la fois un téléphone, un appareil photo vidéo, un réveil matin, un agenda, une calculatrice, un calendrier, un porte-monnaie, une télévision et comportent désormais, l'accessibilité au web et à la géolocalisation.

Ces discours ont pour slogan : la totale liberté de se mouvoir tout en restant connecté en permanence aux autres. Dans certaines circonstances, cette quête de liberté peut comporter un prix, soit celui d'être joignable en tout temps ou d'être constamment disponible et à l'écoute de l'autre. Pour cette raison, il y a un certain nombre d'individus qui hésitent

toujours à se procurer un portable par crainte d'être envahit par des sollicitations, et ce, en permanence. Toutefois, la tendance est plutôt contraire puisqu'il devient de plus en plus impensable, pour la plupart des individus de sortir de chez soi sans son téléphone portable. Nous pouvons formuler l'idée que nous en sommes qu'au début d'un mouvement de transformation induit par l'essor de la technologie mobile. Le monde réel sera-t-il dans un futur prochain à l'image du monde imaginé dans la littérature de la science-fiction ? L'individu du XXI^e siècle se rapproche-t-il de l'image du cyborg, dans la logique où les terminaux mobiles interconnectés deviennent une sorte d'extension de son propre corps.

En dehors, des opportunités inouïes vantées par les promoteurs des technologies mobiles, il existe une face sombre qui est dissimulée dans leurs discours. Cette face démontre que nous sommes à la fois libres et tenus en laisse par ces outils qui nous accompagnent au quotidien. Elle touche aux usages de géolocalisation sur les téléphones portables qui augmentent le phénomène de la surveillance. À ce sujet, l'ouvrage d'Eric Sadin⁷³, est une excellente exploration des multiples enjeux de la surveillance contemporaine et nous amène à garder un regard distancié face aux discours encenseurs des prouesses de la technologie. À cet égard, nous reviendrons aux réflexions soucieuses de cet auteur sur la problématique du traçage permanent et généralisé qui s'étend aux caméras de surveillance et aux espaces de publication personnelle sur les réseaux sociaux. D'après Eric Sadin, ces nouveaux outils émergents peuvent devenir des «mini Big Brother mobiles», c'est-à-dire des instruments de contrôle et peuvent engendrer des pratiques d'espionnage à la fois horizontales et verticales. Plus clairement, sa constatation se résume comme suit;

Les technologies de surveillance ne sont pas utilisées seulement par les autorités, centres de pouvoir, ou par ceux supposés se soucier de l'application de la loi (nous verrons qu'il s'opère en outre une extension inédite de forme de forme d'observation entre individus, à structure *horizontale*)⁷⁴.

⁷³ Eric Sadin, *Surveillance globale : Enquête sur les nouvelles formes de contrôle*, Paris, Climats, 2009.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 21.

Tel que nous l'avons mentionné, des usages de géolocalisation émergent sur les téléphones portables de troisième génération, tel l'*iPhone* et le *Blackberry* et sont des nouvelles conditions d'espionnages interindividuels. Cependant, à l'heure actuelle, la proportion d'individus dotés de ces téléphones munis de puce GPS qui leur permettent de géolocaliser leurs interlocuteurs est encore relativement faible. À l'exception, de l'intérêt de certains parents qui souhaitent contrôler les déplacements de leurs jeunes enfants pour des raisons de sécurité, des proches soucieux d'un parent atteint de la maladie d'*Alzheimer* ou d'un conjoint jaloux et obsédé par les allées et venues de sa partenaire. À ces pratiques de surveillance, s'ajoute le traçage du personnel de certaines entreprises via leurs mobiles ou leur ordinateur de bureau.

Les lieux de travail sont de plus en plus pénétrés par des systèmes d'observation intégrés. Les entreprises développent des procédés de pistage suivant des dispositions plus ou moins légales : écoute des conversations téléphoniques; interception des courriers électroniques; visualisation en temps réel d'écrans d'ordinateurs via un poste de contrôle dédié; capture des mots de passe ; installation sur les disques durs de logiciels espions (spywares)⁷⁵.

Ce que nous venons d'énoncer nous rappelle l'importance de relativiser le concept d'anonymat sur la Toile et sur les technologies interconnectées. Certes, l'Internet a été inventé sous le concept de l'anonymat, et les individus naviguent sur la plupart des nouvelles plateformes, en utilisant des pseudonymes sur les blogs, wikis, forums de discussion, jeux virtuels. Sur le site de *Facebook*, où nous introduisons notre identité réelle et des informations personnelles dans notre profil, on peut facilement être victime d'usurpation de son identité ou être la cible de groupes affiliés au marketing. Le cyberspace, comme le téléphone mobile ne sont pas des réseaux dénués de contrôle. Ces réseaux supportent un espace immatériel où les informations marquant nos faits et gestes, courriers, SMS, recherches sur moteurs d'information sont stockés quelque part dans les «nuages informatiques». «Le nuage informatique est un concept qui consiste à déporter sur des serveurs distants des traitements informatiques traditionnellement localisés sur un

⁷⁵ *Ibid.*, p. 185.

serveur local ou sur le poste Client de l'utilisateur⁷⁶.» À première vue, on imagine s'entretenir en privé avec les autres grâce à des outils où ni loi ni contrôle ne subsiste. Croire que chacun peut s'immiscer dans le monde virtuel en toute liberté et sans être retracé est un mythe. Les traces que nous laissons sur les passerelles du réseau ne s'évaporent pas aussi facilement.

Cette totale liberté n'existe pas, et cela tant et aussi longtemps que l'on utilise un ordinateur relié au réseau, il est repérable par son adresse "IP". Dans le cas du téléphone mobile, les conversations et les SMS sont transportés dans des canaux de signalisation définis GMS, des centres par lesquels transitent nos communications.

Comme le dit Bernard Huyghe,

[...] un internaute devant son écran. Son sentiment le plus spontané sera sans doute que tout est possible, qu'il est doté d'ubiquité et d'omniscience, que tout est disponible gratuitement, que tout est immatériel...Mais une opération aussi triviale que la navigation quotidienne suppose un système d'adressage..., un passage par un fournisseur d'accès Internet qui peut écouter, identifier, couper, suivre les navigations de l'internaute⁷⁷[...]

C'est ainsi que le web et le téléphone mobile induisent une transformation de notre rapport au temps et à l'espace. Anciennement, notre adresse domiciliaire et notre numéro de téléphone reliés à un téléphone fixe se présentaient comme étant des marqueurs d'un espace spécifique. Depuis la généralisation du web et du téléphone portable, l'adresse électronique et le numéro de téléphone portable ne sont plus repérables dans un endroit déterminé. En téléphonant sur un téléphone mobile ou en adressant un courrier électronique, on est sûr de tomber sur la personne avec qui l'on veut s'entretenir mais sans nécessairement savoir où elle se trouve. Généralement, la conversation débute par la question : «tu es où» ? En l'occurrence, les téléphones portables constituent désormais des

⁷⁶ Tiré de l'article « nuages informatiques » sur Wikipédia.

⁷⁷ Bernard Huyghe, « Pouvoir et information », *op. cit.*

«marqueurs spatio-temporels⁷⁸» considérables et dans les circonstances, notre rapport au temps et à l'espace se distingue de celui auxquels nous étions habitués autrefois.

3.2 Les objets nomades

Les objets nomades ont toujours fait partie intégrante de la vie des individus pour satisfaire divers besoins. D'hier à aujourd'hui, ces supports ont été à la fois des instruments de survie à l'espèce humaine, des outils de distinction, de divertissement, de travail, de sociabilité, de revendication sociale [...]. Récemment, de nouveaux objets qu'on pourrait qualifier de complémentaires font surface et comblent la plupart des secteurs d'activités humaines.

Les nomades transportent depuis toujours, on l'a vu, des objets susceptibles de les aider à vivre en voyage ; le premier fut sans doute une pierre taillée, un talisman, puis vinrent le feu... Puis ce fut le livre, premier objet nomade produit en série ; ensuite des objets permettant de miniaturiser et de rendre portatifs des instruments sédentaires : montre, appareil photo, radio, électrophone, caméra, lecteur de cassettes⁷⁹.

On note aussi au sein du social, une attraction envers ces objets nomades qui se distinguent par leur capacité de stockage de contenus et d'intégration de diverses fonctions. Désormais, le téléphone sert à bien autre chose qu'à téléphoner, l'*iPod*, est plus qu'un baladeur. Ces nouveaux modes de consommation rendent compte d'une véritable rupture culturelle. Nous entrons dans l'ère de l'accumulation d'équipements miniaturisés et les individus déambulent, désormais, dans l'espace urbain en possession d'outils de plus en plus légers et moins encombrants. Ces objets qui sont transportés en permanence sur soi confèrent à l'individu contemporain une impression de puissance, d'ubiquité et plus spécifiquement l'illusion que le monde est à portée de main. Ces substituts de divertissement, d'information et de communication sont à la fois personnalisés au gré des désirs des utilisateurs. D'innombrables applications sont téléchargeables au quotidien sur

⁷⁸ Eric Sadin, *op. cit.*, p. 19.

⁷⁹ Jacques Attali, *Une brève histoire de l'avenir*, Paris, Fayard 2006, p. 137.

les terminaux de dernière génération, et par ce fait, de multiples besoins des usagers peuvent être assistés virtuellement. Cet outillage s'accroît avec la multiplication des terminaux mobiles dotés d'un navigateur web et des sites adaptés au web mobile.

3.2.1 L'apparition de l'iPod

Depuis l'apparition de l'*iPod*, en 2001, plus d'une centaine de million de ce baladeur MP3 et d'accessoires pour personnaliser l'appareil ont été vendus à travers le monde. C'est l'entreprise *Apple*, de Steve Jobs qui a propulsé la tendance de la distribution légale de musique sous format MP3 avec le succès escompté de l'*iPod*. Sa popularité est imputable à plusieurs facteurs liés à des modes de consommation antérieurs et émergents. Le premier est lié à nos habitudes d'écouter la musique munie d'écouteurs pour en faire un usage personnalisé lors de nos déplacements. Ce fait remonte au lancement du *walkman*, premier objet nomade qui a été conçu pour la lecture musicale individuelle. Ce lecteur de cassette a été pensé pour écouter la musique en jouant au golf par Akio Morita, fondateur de *Sony*⁸⁰. C'est en 1979, que des japonais ont commercialisé ce produit, et depuis il a connu un succès mondial. Quelques années plus tard sont apparus les lecteurs DVD. Fait important à souligner, des appareils nomades favorisant le transport du son ont précédé le *walkman* et cette phase de l'histoire prédisait déjà un bel avenir au *walkman* et à l'*iPod*.

Cette phase se rapporte aux années 60, avec la généralisation du transistor, sorte de lecteur radio qui se transportait en vacances, sur la plage comme dans la rue. Comme le rapporte, Patrice Carré, historien de formation dans *La grande histoire des télécommunications* :

⁸⁰ Jacques Attali, *L'homme nomade*, *op. cit.*, p. 375.

Le transistor des années 60, avec son cortège d'images e nous avons en tête, 1968, et le discours du Général de Gaulle ou bien encore les jeunes gens qui écoutent «Salut les copains» avec le transistor collé à l'oreille, eh bien celui-ci appelle ou convoque d'une certaine façon le Walkman de Sony qui va apparaître dans la prochaine moitié des années 1980!⁸¹.

Durant les années 70 et 80, on a vu apparaître aux États-Unis et principalement à New York, des jeunes déambuler dans la ville à l'aide d'un lecteur de musique qui se portait à l'épaule et d'une taille importante. Il s'agissait du *Ghetto-blaster*, qui était un outil de distinction des jeunes des ghettos épris du mouvement hip hop. Cet outil fût à la fois porteur de revendication sociale de la jeunesse face aux problèmes de discrimination. «To blast" signifiant "rugir", "exploser", "foudroyer", le *Ghetto Baster* a en effet vocation à émettre avec puissance afin de faire trembler le quartier⁸².»

Le deuxième facteur est attribuable à la pratique de l'échange *pair à pair* de contenus audio visuels et qui s'est amorcé à l'aube de l'apparition du web au sein social. Avant le lancement de l'*iPod*, il faut rappeler que ces échanges de fichiers musicaux entre particuliers sans autorisation des ayants droit, c'est-à-dire illégal, étaient une pratique commune auprès des passionnés de musique. Les échanges en mode P2P représentent aujourd'hui un flux non négligeable des contenus audiovisuels qui transitent sur la Toile. C'est en 1999 que le premier logiciel *Napster*, créé par un étudiant a propulsé le P2P, toutefois, des poursuites judiciaires ont mené le concepteur à se rediriger vers une distribution légale. Il faut souligner que, malgré tout, le système d'origine de *Napster*, a ouvert la voie à la création de nouveaux programmes centralisateurs et privés en mode P2P par des pirates informatiques qui contournent les lois applicables aux ayants droit. Le succès de la distribution en ligne de *Napster* a depuis suscité l'intérêt de la compagnie *Apple*. Un marché florissant qui profite, désormais à cette compagnie depuis le lancement de l'*iPod* en 2001. Or, le succès de l'*iPod* concerne la pratique de téléchargement via

⁸¹ Disponible sur : <http://www.culturemobile.net/marche/visions-d-experts/histoire-telecoms-mobile-01.html>, [Consulté le 2 mars 2010].

⁸² Tiré de l'article «Ghetto-blaster» sur Wikipédia.

iTunes Music Store, la boutique en ligne qui favorise le classement d'un répertoire de musique sur une bibliothèque virtuelle et qui construit sa propre *playlist*. Une pratique qui a été bien adoptée par les «digitals native», les jeunes générations qui ont grandi dans un univers électronique. Ils apprennent avec facilité à transférer de l'ordinateur des fichiers musicaux qu'ils partagent avec leurs amis, sur leur téléphone portable ou sur leur *iPod*.

Ce qui se développe au fil du temps, c'est l'extension de la culture *playlist* qui s'est démocratisée avec le développement de la numérisation de la musique. Avant de débattre de cette culture qui s'est implantée depuis l'invention de la cassette et dans les pratiques des DJ professionnels, la *playlist* se définit comme suit :

[...] c'est une liste de lecture, une suite de titres et de chansons que l'on rassemble sur son ordinateur, son mobile, son lecteur MP3 ou sur un site d'écoute en ligne, selon ses goûts ou ses envies. Libre à chacun de se constituer ainsi ses propres programmes, à la manière d'une station radio personnelle, et de sonoriser sa vie quotidienne selon ses différents moments⁸³.

Les nouveaux usages de consommations de musique annonce la fin de l'album formaté depuis le développement de la culture *playlist*. Les férus de musique décident désormais de l'enchaînement de contenus musicaux, font des «remakes», et jouent le rôle d'animateur de radio. Ces nouvelles pratiques qui octroient une prise de pouvoir aux passionnés de musique ont une influence désastreuse sur l'économie de l'industrie du disque, notamment la baisse de vente de CD. On compte, par ailleurs, un affaiblissement de l'audience des émissions de radio. La banalisation du téléchargement légal en passant par *iTunes* ou *Napster* et du P2P incite les industries du disque et les disquaires à changer leur mode de vente en utilisant l'Internet, par souci de survie. Le principal enjeu de ce basculement numérique concerne, évidemment, les droits d'auteur. Dans l'article *Pourquoi les ventes de disques baissent-elles?*⁸⁴, Smiers remet en question l'accusation portée par les industries du disque sur les

⁸³ Jean-Yves Leloup, «La culture de la playlist», in *Culture mobile*. Disponible en ligne sur : <http://www.culturemobile.net/usages/nouvelles-pratiques/la-culture-de-la-playlist-01.html>, [Consulté le 4 février 2010].

⁸⁴ Joost Smiers, «La propriété intellectuelle, c'est du vol !» *Monde diplomatique*, Manières de voir, no 109, février-mars 2010, p. 37.

échanges P2P, comme étant la principale cause de cette diminution de vente. Certes les gens ont tendance à moins acheter des CD qu'avant. Cependant, une part importante d'individus se dirige légalement vers des boutiques de distribution en ligne pour se procurer de la musique. On amène également des éclaircissements sur les fausses allégations, à l'idée que les artistes en sont les premières victimes. Il faut rappeler, d'après l'auteur de cet article que les intérêts des ayants droits profitent avant tout aux éditeurs et non aux artistes. «L'expansion des droits d'auteurs favorise plus les investisseurs que les créateurs et les interprètes. En fait, 90% des revenus collectés à ce titre vont à 10% des artistes⁸⁵.»

La raison de la baisse de vente de CD en boutique serait plutôt imputable à une industrie qui a du mal à se renouveler⁸⁶, à établir des compromis, en tenant compte des nouveaux modes de consommation de l'ère numérique. À cet égard, la loi dite Hadopi⁸⁷ a été mise en vigueur afin de lutter contre le piratage. Elle vise à élaborer un système de contrôle et de filtrage sur les ordinateurs sur lesquels des téléchargements illégaux ont été effectués et pouvant ainsi être repérés par leur adresse IP. En réalité, on peut retracer l'ordinateur mais pas nécessairement l'utilisateur concerné. Dans les circonstances, cette situation malencontreuse peut engendrer des poursuites contre des individus dont l'ordinateur a fait l'objet d'une pratique de piratage à leur insu. Depuis l'adoption de cette loi, le téléchargement a insidieusement augmenté ce qui remet en question la pertinence de cette nouvelle mesure liberticide. Les inconditionnels du piratage n'ont pas attendu longtemps avant de trouver d'autres voies pour contourner cette loi.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 37.

⁸⁶ Laurent Chemla, «Pourquoi les ventes de disques baissent-elles?», *Monde diplomatique*, Manière de voir, no109, février-mars 2010, p. 64.

⁸⁷ Loi française relative à la protection pénale de la propriété littéraire et artistique sur Internet et adoptée en septembre 2009.

Dans l'article, *Téléchargement illégal : les pirates dans l'après Hadopi*, on rapporte ce qui suit :

Linux Manua explique comment masquer en quelques clics son identité : « Pourquoi ne prendriez-vous pas une adresse IP du Canada, des Seychelles, de Chine, ou d'ailleurs, en passant par un serveur proxy gratuit anonyme ? » Passer par ce type de serveur revient à utiliser une fausse carte d'identité. L'adresse IP de votre ordinateur est remplacée par celle du serveur localisé à l'étranger, ce qui rend beaucoup plus difficile votre identification⁸⁸.

Le troisième facteur est relié à l'attraction des individus pour des lecteurs de taille plus réduite et avec une capacité de stockage de contenu inégalé. L'avènement de l'*iPod* a été une des technologies qui a marqué l'essor numérique. Suite à son lancement, le lecteur DVD et le *walkman* sont devenus des objets obsolètes et ont pratiquement disparu. L'*iPod* est à ce niveau, révolutionnaire parce qu'il permet à la fois d'écouter de la musique, de visionner des films, des séries télé, de contenir des albums photos et des vidéos. Exceptionnellement, l'*iPod Touch* donne accès à l'internet. Selon les différents modèles, la puissance de quantité d'intégration de contenu varie et se mesure au nombre de Go, giga-octets, c'est-à-dire l'unité de mesure de capacité. À ce titre, l'*iPod* classique est le baladeur qui contient le plus de capacité. Ce baladeur qu'on peut transporter sur soi en permanence, peut contenir jusqu'à 40 000 chansons, 25 000 photos et 200 heures de vidéos. Or, la singularité de l'*iPod* qui a rendu populaire ce baladeur, transcende l'opportunité du simple fait de voyager en écoutant de la musique, chose que lecteur cassette ou DVD permet déjà. Avec le développement des technologies mobiles, l'individu contemporain devient enfant-roi dans la mesure où ses moindres caprices et envies de divertissement peuvent être assouvis à tout moment. Nous entrons dans une ère d'accumulation de contenus. D'un lieu à l'autre, les mélomanes peuvent accéder à un gigantesque répertoire de musique et choisir une pièce selon l'humeur de l'instant.

⁸⁸ Disponible en ligne sur : <http://www.rue89.com/2009/04/23/telechargement-illegal-les-pirates-deja-dans-lapres-hadopi>, [Consulté le 9 mars 2010].

À cet égard, l'auteur de l'article, *La culture de la playlist*, fait une réflexion intéressante sur notre rapport à la musique en mode MP3. En paraphrasant l'auteur, on pourrait dire que la majorité des utilisateurs de baladeurs, tels l'*iPod*, des individus qui conservent des fichiers musicaux sur le disque dur de leur ordinateur ou qui les transfèrent sur leur téléphone portable, n'écoutent pas réellement la musique. En revanche, ils entendent de la musique, et ce, en faisant autre chose. La musique se transforme en son d'ambiance qui accompagne une panoplie d'activités. Dans ces conditions, notre rapport à la musique connaît une mutation symbolique. Il se banalise depuis que nous sommes entrés dans l'ère de l'accumulation de contenus. Nous avons désormais la possibilité de transporter sur nous l'équivalent d'une gigantesque bibliothèque de disques et dans cette optique, la musique perd de sa valeur et se réduit peu à peu un simple contenu interchangeable.

3.2.2 La généralisation du téléphone portable

D'après les recherches de Laurence Allard, Martin Cooper, directeur de la recherche et du développement chez *Motorola*, serait à l'origine de l'invention du téléphone portable et c'est lui-même qui aurait passé le premier appel en avril 1973⁸⁹. Autre fait évoqué par cette sémiologue de formation, et il concerne Martin Copper qui aurait déclaré que l'idée de l'invention du portable lui serait venu à l'esprit en visionnant le célèbre Captain Kirk de la série *Star Trek*⁹⁰. Ce terminal serait, donc à l'origine d'une vision mythique du monde de la science-fiction et est devenu, paradoxalement, un instrument de communication banalisé.

Il a fallu néanmoins attendre quelques années de tâtonnement avant qu'une réelle généralisation se manifeste. Durant les années 80, le téléphone portable de première génération revêtait l'image d'un outil de distinction sociale et était réservé à des individus en connexion permanente dans leur cadre professionnel. Il touchait principalement des

⁸⁹ Laurence Allard, *Mythologie du portable*, Paris, Le cavalier bleu, 2009, p. 16.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 17.

grands chefs d'entreprise, la classe politique et sous un autre registre, il était également, un outil de communication indispensable pour les individus impliqués dans la contrebande de drogues et de produits illicites. Durant cette première phase de l'extension du téléphone mobile, les appareils sur le marché étaient onéreux et de taille imposante. Autrefois, le poids de ce terminal ne permettait pas de le transporter facilement et il était plutôt installé pour un usage limité aux voitures. Désormais, presque tout le monde possède un téléphone mobile. Ce n'est qu'à l'aube des années 90, que ces appareils se sont miniaturisés et qu'ils sont devenus plus abordables pour intéresser une part plus importante d'individus.

En l'occurrence, on situe le début de la généralisation plus étendue au sein du grand public à partir de la seconde moitié des années 90. Nous pouvons considérer que le téléphone portable est le média qui a connu le taux le plus important et à l'échelle mondiale, pays occidentaux et émergents confondus. Fait important à mentionner, «il y aurait à ce jour plus d'un milliard d'utilisateurs de la Toile et près de deux milliards d'abonnés au téléphone mobile⁹¹». En paraphrasant, Manuel Castells, le téléphone portable est même devenu accessible pour une grande part d'individus dans des endroits reculés de ce monde où il n'y ni lignes de téléphones fixes ni électricité. De plus, les moins nantis des pays émergents préfèrent l'acquisition d'un téléphone mobile avec des cartes prépayées qu'installer un téléphone fixe à domicile en raison de la différence de ce qu'il en coûte.

Les faits que nous venons d'évoquer marquent la singularité de cette technologie par rapport aux autres. Nous avons affaire à un phénomène en pleine croissance et ce ne sont pas seulement les dispositifs techniques en soi, qui en sont la cause mais les nouvelles formes de sociabilités qu'ils induisent. Comment le portable a-t-il fait irruption dans nos vies, jusqu'à devenir un véritable fétiche ? Afin que nous soyons «*branché non-stop*», rien n'a été laissé au hasard par les grandes industries des télécommunications. Les

⁹¹ Manuel Castells, «Naissance des «médiats de masse individuels», *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, p. 44.

affiches publicitaires des *Télus*, *Rogers* et *Bell Mobilité* interpellent notre attention et pullulent dans les rues, les moyens de transports et les grands centres commerciaux. Nous sommes sollicités, de tout part, par des offres alléchantes de téléphones mobiles dernier cri, qui incorporent toujours plus de fonctions et d'applications téléchargeables. Cette question fait l'objet d'innombrables études qui toutes débouchent sur des thèses relatives à la fragmentation sociale. L'extension de cet outil et l'addiction à la communication permanente et généralisée serait-il imputable à la crise identitaire et à l'individualisme de masse dans l'ère de la post-modernité ?

À cet égard, Laurence Allard dans son ouvrage *Mythologie du portable* fait référence à la thèse du futurologue, Alvin Toffler. Il aurait déclaré dans *La troisième vague* publiée en 1980, «la nécessité de concevoir des produits de masse personnalisables en ouvrant une perspective au «principe de la customisation de masse⁹²». On ne peut ignorer le fait, que les dernières innovations technologies mobiles individualisées sont bel et bien l'extension de cette approche qui a été prédit quelques années auparavant. Le futurologue aborde les prémisses de notre temps affectés par la crise des grandes institutions et des identités individuelles.

De l'usage du téléphone fixe qu'on partageait entre les membres d'une famille, il est devenu un outil individuel et personnalisé. Le portable devient à la fois une extension de notre identité et un instrument qui nous permet de gagner une plus grande autonomie. Les jeunes sont les principaux vecteurs de cette quête d'identité et d'autonomie face à l'autorité parentale. Nous verrons, dans la thématique de l'«autisme numérique» touchant en particulier, la jeune génération des éléments qui ouvrent la voie à une meilleure visualisation de ce phénomène.

En dressant un bref aperçu, l'autisme numérique est une sorte de métaphore qui interpelle l'ambiance de l'espace public où des individus captivés, à un point tel par les distractions insufflés par l'*iPod* ou leur portable que leurs esprits s'égarer et décollent de

⁹² Laurence Allard, *op. cit.*, p. 10.

l'espace réel. Le regard distant, ils donnent l'impression qu'ils sont dans leur bulle au point de transformer ceux qui les entourent en êtres totalement invisibles.

Le téléphone portable est également investi comme un objet qui permet de se distinguer avec les accessoires, mangas, sonneries musicales personnalisées, signe que nous avons un réseau de connaissance élargie. Le portable devient un outil de projection identitaire. Et plus spécifiquement, le téléphone portable pour les jeunes prend l'aspect d'un outil de «bricolage identitaire⁹³». Les jeunes, en particulier privilégient les sollicitations incessantes. Ils associent le fait de recevoir en permanence des appels et des «textos» à l'idée qu'ils ont de l'importance dans leur cercle d'amis. Le téléphone mobile introduit un nouveau type de sociabilité et également un moyen de se distinguer dans une logique de consommation bien installée. De ce fait, les jeunes adultes accordent généralement de l'importance dans l'acquisition de téléphones portables à la fine pointe de la technologie et plus spécifiquement des téléphones de dernière génération. Il s'agit d'un facteur de distinction sociale et l'outil de communication devient un vecteur d'appartenance au cercle d'amis.

De ce fait, du statut d'outil de communication, il passe à celui d'un produit de consommation renouvelable au gré des tendances, et ne répond plus à un besoin purement fonctionnel. Le téléphone portable, en perpétuelle évolution, devient un faire-valoir de la personne, sous-entendant que l'individu a « les moyens » de s'en procurer le modèle le plus récent. Par exemple, les adolescents et les jeunes adultes sont enthousiastes à l'idée de posséder un *iPhone* ou un *Blackberry* et l'affichent fièrement. Dans cette logique, peut-on réellement associé le succès du portable avec sa fonction première qui est celle de téléphoner ? Les discours qui nous intéressent portent sur la manière dont ces objets mobiles modifient les relations interindividuelles et comment ils reflètent adéquatement à notre temps de crise symbolique. En parallèle à la thèse de Toffler, cette approche est également, abordée par les spécialistes de la sociologie des usages de la technologie de communication. À titre d'exemple Francis Jauréguiberry nous dresse un bel éventail du phénomène.

⁹³ Voir J-C Kaufman, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Collin, 2004.

Désormais, privé de centre stable, le cercle social d'appartenance, qui définissait assez bien l'individu jusqu'à peu, disparaît au profit d'un ensemble de bulles identitaires et occupationnelles plus ou moins éphémères [...] Dans la gestion de cette hétérogénéité, les télécommunications sont devenues indispensables⁹⁴.

Dans son ouvrage *Les branchés du portable*, il voit les usages du portable comme régis par «la spontanéité, l'impulsivité, le «cocooning téléphonique», ce besoin d'être constamment rassuré par une présence⁹⁵». Il formule, par ailleurs, l'hypothèse que le phénomène du mobile est relié à la «culture du zapping», une pratique socialement vécue et qui se répand à différents moments de la journée, durant les instants de pauses ou aux heures de travail, le trajet en métro ou en attendant au quai de la gare. Cette culture du zapping s'est introduite dans la pratique du «branché» contemporain, et elle est observable par la consultation incessante du mobile, afin de vérifier si on a manqué des appels, si la sonnerie est bien fonctionnelle. D'autres sont affectés par un usage compulsif, une pratique qui leur permet d'occuper le temps. Cet outil nous protège, par exemple, du regard intrusif d'un inconnu qui partage le même wagon de métro. Dans ces situations, la plupart dégainent leur téléphone portable de manière instinctive, comme pour éviter d'entrer en contact avec cet étranger.

Le portable devient un refuge contre à l'altérité dans l'espace public et il est aussi un instrument qui sécurise, parce qu'il intègre les coordonnées d'individus avec qui nous entretenons des liens d'attachement et de confiance. À n'importe quel moment, dans la rue ou au travail, l'utilisateur se reconforte à l'idée qu'il peut entrer en contact avec eux. Toujours près de soi, dans sa poche ou dans la main, il ne nous quitte plus. Il s'immisce dans notre quotidien à un point tel que la majorité des individus ne peut plus s'en passer. En situation de perte ou d'oubli au domicile, un sentiment de désorientation et de désarroi

⁹⁴ Francis Jauréguiberry, «Hypermobilité et télécommunication», in *Les sens du mouvement, Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*, Allemand S., Ascher F., Levy J. (dir.), Paris : Berlin, pp. 130-138, 2004, Disponible sur Internet sur : <http://web.univpau.fr/RECHERCHE/CIEH/documents/Hypermobilite>.

⁹⁵ Voir Francis Jauréguiberry, «Les branchés du portable», Paris, Puf, 2003.

est généralement vécu par l'utilisateur⁹⁶. La miniaturisation de ce combiné si précieux augmente insidieusement la tension et la crainte de sa perte. Il est si minuscule qu'il se perd facilement dans le fond d'un sac à main. À chaque moment, la crainte de perdre son téléphone fait augmenter le nombre de fois qu'on vérifie s'il est bien présent dans ses poches ou dans son sac à main. Favorisant la communication en permanence, il comprend, entre autres, la sonnerie en mode vibreur, moins agressive que les sonneries musicales. Programmer son terminal en mode vibreur pour ceux qui ne peuvent s'en départir, est une forme de politesse envers ses collègues de travail ou dans certaines situations, comme par exemple durant la projection d'un film au cinéma ou lors d'une réunion.

Dans la même veine, le SMS ou la correspondance électronique sont aussi des moyens d'être en contact avec l'autre de manière moins intrusive que l'appel téléphonique. Ces pratiques sont alors vécues comme des sollicitations discrètes. Avec le SMS, nous avons affaire à un phénomène de masse. On rapporte que des milliards de ces messages sont échangés quotidiennement à travers le monde. Ancrés dans nos mœurs, et plus particulièrement chez les jeunes adultes, nous pouvons le comparer au «télégramme du XIX siècle.» Généralement les jeunes sont friands des forfaits incluant ces messages illimités sans frais additionnel.

Les usages du SMS sont pluriels mais en premier chef, ce dernier demeure un instrument relationnel. «La fonction du SMS est essentiellement phatique, c'est-à-dire que le message sert à rassurer et à rester en contact permanent⁹⁷.» Ces messages sont généralement envoyés entre des personnes qui ont des liens plus ou moins forts dans la réalité. Par exemple, il arrive que des personnes venant à peine de se quitter après une rencontre s'envoient aussitôt des messages qui prolongent leur relation. Il s'agit d'exprimer, entre autre, qu'ils ont passé un bon moment ou de rappeler le prochain

⁹⁶ Voir à ce sujet Paul-Laurent Assoun, «Le mobile fétichisé», *Le nouvel Observateur*, hors série, juin-juillet 2006.

⁹⁷ Catherine Lejeall, «JPT le plomb», *Le nouvel Observateur*, hors série, juin -juillet 2006, p. 38.

rendez-vous. Ces correspondances sont des sortes de liens amicaux, affectifs ou des nouveaux modes de séduction entre individus qui entretiennent une relation amoureuse dans la vraie vie. Certains peuvent en recevoir une centaine par jour, en provenance d'individus qu'ils fréquentent régulièrement et le contenu de ces messages est souvent une sorte du bavardage, des discussions spontanées qui sont de l'ordre de l'éphémère. Le contenu est parfois superficiel et d'un intérêt minimal au niveau informatif. Ces messages annoncent une humeur de l'instant, un évènement inusité, une joie que l'on veut partager. Certains jeunes préfèrent même annoncer à leurs pairs des évènements difficiles comme par exemple, la rupture avec leur petit ami par SMS plutôt que directement en face à face ou au téléphone. Les adolescents et les jeunes adultes ont par ailleurs, créé un nouveau langage SMS codé où les mots sont réduits à des abréviations et les humeurs à des expressions ou des *smiley*⁹⁸. Loin de respecter les règles de l'orthographe, l'usage de ce type de langage leur donne l'impression de faire partie du groupe d'appartenance de leurs pairs et leur permet de construire leur identité.

Selon le RIM, *Research In Motion*, une société canadienne spécialisée sur le marché de la communication mobile, le Blackberry n'est plus l'apanage des professionnels puisque la moitié des Blackberry vendus aujourd'hui le seraient à un client de moins de 25 ans⁹⁹ [...]

D'après leurs études, l'engouement des jeunes pour ce téléphone s'explique par la conception du clavier complet qui leur permet de taper plus aisément du texte, que ce soit pour les SMS ou les e-mails. De plus, le succès sans précédent des sites de socialisation tels que *Facebook*, *Myspace*, *Twitter* a favorisé leur incorporation sur une panoplie de téléphones mobiles 3G, dit de troisième génération¹⁰⁰, qui comprend, entre autre, le

⁹⁸ Expression anglaise qui désigne des symboles représentant le dessin des visages colorés exprimant une humeur quelconque. Émoticône est la traduction française.

⁹⁹ Sur le site : <http://www.pcworld.fr/2009/10/05/high-tech/telephonie-voip/les-jeunes-preferent-blackberry-iphone/450781/> [Consulté le 16 février 2010].

¹⁰⁰ Les téléphones mobiles de troisième génération ouvrent la porte à des usages multimédias tels que la transmission de vidéo, la visio-conférence ou l'accès à internet haut débit.

Blackberry et le *iPhone*. Pour ce qui est de l'*iPhone*, il est convoité par ceux qui le préfèrent au *Blackberry* pour le design d'*Apple*, et plus spécifiquement pour son clavier virtuel sur écran plat. Depuis l'avènement de ce web social, de nouvelles interrogations surgissent à propos des communications émergentes via les réseaux sociaux. Le traditionnel courrier électronique serait-il détrôné par l'usage de *Facebook*, *Myspace* ou *Twitter* pour les entretiens sociaux ? Certains enthousiastes adeptes de ce web de deuxième génération prédisent même sa disparition dans un avenir prochain.

Selon Dominique Cardon, il serait faux de prétendre que le courrier électronique s'effacera de la Toile au profit des réseaux sociaux aussi brusquement car les usages de ces deux plateformes se distinguent l'une de l'autre. Il n'y a pas lieu de croire que les individus se soient détournés du courrier électronique depuis l'apparition de ses sites de socialisation. D'une part, le courrier électronique induit des usages de communications privés et est l'outil le plus convenable pour s'entretenir avec des individus qu'on ne souhaite pas nécessairement inclure dans notre espace intime. À titre, d'exemple, il est préférable de s'adresser à notre employeur ou à une personne d'une instance institutionnelle par e-mail plutôt que par les sites de réseaux sociaux. D'une autre part, selon Dominique Cardon :

La nouveauté qu'introduit la dynamique des réseaux sociaux, c'est l'apparition d'une communication privée en public, une sorte de parler à la cantonade. Les utilisateurs adressent des messages qui sont parfois explicitement destinés à telle ou telle personne, mais au lieu de leur envoyer un e-mail, ils rendent public un échange personnalisé. C'est une manière particulière de socialiser la communication personnelle en la montrant au réseau de contacts¹⁰¹.

Pour revenir à notre approche des SMS, il faut remarquer qu'ils sont aussi utilisés comme instrument organisationnel pour mobiliser des individus en les invitant à manifester contre certains organismes tels que l'Organisation mondiale de commerce. On

¹⁰¹ Dominique Cardon, «Les réseaux sociaux créent des relations en pointillés», *Le Monde.fr*, 14 octobre 2009. Disponible sur le site : http://www.lemonde.fr/technologies/article/2009/10/14/les-reseaux-sociaux-creent-relations-en-pointille_1253954_651865.html, [Consulté le 12 février 2010].

peut mentionner, en outre, les *flashmobs*, c'est-à-dire, ces mouvements éclairs de mobilisation de foules. Ces individus interpellés par SMS ou courrier électronique sont invités dans un lieu prédéterminé à une date et à une heure précise, à exécuter, dans un laps de temps court, des pas de danse synchronisés, par exemple; pour ensuite se disperser et vaquer à leurs occupations¹⁰². Ces phénomènes qui se déroulent dans l'espace public sont généralement organisés par les médias sociaux ou des organismes tels que *S.O.S. racisme* pour rassembler des individus qui se portent volontaire à ces événements en s'inscrivant en ligne. Le taux de participation est souvent considérable et suscite par, ailleurs des interrogations sur l'intérêt de ces mouvements. On peut considérer que les nouvelles mobilisations orchestrées par le web et le téléphone portable sont liées à la nature de notre ère de post-modernité.

Plus que jamais, les liens produits par le réseau numérique tendent à se substituer aux liens sociaux. Dans les circonstances, on pourrait se demander si on a à faire à la fin du symbolique, à la fragilisation des liens interpersonnels, à la montée de l'individualisme de masse, à une société du spectacle renouvelée sous l'avatar des technologies mobiles, ou à l'effacement progressif des sphères du public et du privé. Dans l'étude des usages du téléphone mobiles, on remarque que des nouvelles applications sont régulièrement téléchargeables sur les téléphones de troisième génération pour nous signaler, par exemple, le résultat d'un match de football, l'instant de la prise de médicaments, l'heure de la prière pour les personnes de confession musulmane par un système d'alerte en mode SMS. Les caméras connectées à l'Internet permettent à certains individus de visionner de leur portable, l'intérieur de leur habitation et en cas d'infraction, des systèmes d'alerte par SMS ou courrier électronique s'activent. Le téléphone portable peut devenir, dans cet esprit, un instrument d'assistance dûment indispensable. Quoi qu'il en soit, cet outil prend de plus en plus l'apparence d'un objet à tout faire dans la mesure où nous lui octroyons des pouvoirs et la faculté de penser et d'agir à notre place. Dans le futur, ce phénomène prendra de l'expansion avec la création de nouvelles applications.

¹⁰² Howard Rheingold, *Foules intelligentes*, op. cit., p. 58.

3.2.3 L'émergence du livre électronique

Dans cette thématique, nous aborderons la numérisation du livre et l'apparition des *readers*, *e-book* et de l'impact sur l'avenir de l'édition et nos rapports à la lecture numérisée sur écran. Comparativement, à l'*iPod* et le téléphone mobile qui ont explosé au départ de leur lancement, la numérisation du livre et l'arrivée des lecteurs électroniques n'ont pas encore fait une entrée de force au sein du social. Les amateurs de romans conservent un attachement à une lecture séquentielle et linéaire, qui suit un parcours du début vers une fin construite dans la logique de l'auteur. En ce qui concerne le livre, il faut relativiser les discours communs des géants de l'électronique, des adeptes théoriciens-promoteurs de la navigation hypertextuelle qui évoquent la fin irrémédiable du livre en format papier et le passage à l'encre électronique ? On se souvient que le lancement du lecteur de livre électronique, l'*ebook* en 2001 n'a pas connu un succès retentissant. Cependant nous devons reconnaître que le lancement récent du *Kindle* ou de l'*iPad* surgit dans un temps beaucoup plus favorable ancrés dans une culture de l'écran et destinés à de plus grands développements.

Ces nouvelles technologies qui se présentent comme des sortes de *liseuses*, favorisent le téléchargement de contenus de lecture via la connexion Internet. Depuis, le livre fait l'objet d'une bataille livrée par les géants de la Toile dans la mesure où sa numérisation est une source inépuisable de profits pour *Google*, *Amazon* et *Apple*. Pour comprendre ce phénomène auquel nous faisons face, «l'empire Google...a été l'un des premiers à développer sa bibliothèque virtuelle, qui compte désormais plus de sept millions d'ouvrages¹⁰³».

L'industrie du disque, du cinéma, du livre est vouée à être reléguée à un statut d'intermédiaire face à la monopolisation de ces majors du numérique, à se réajuster face à la numérisation qui, à contre-pied gagne du terrain. Pour ces géants, il est nécessaire de rappeler que l'enjeu est d'ordre économique et que la promotion de la distribution en ligne et des technologies électroniques est le moyen d'encourager la consommation de contenus afin de maximiser leurs profits. Le prochain lancement de l'*iPad*, cette tablette numérique qui

¹⁰³ Cédric Biagini et Guillaume Carnino, «Le livre dans le tourbillon numérique», *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, février-mars 2010, p. 15.

permet, entre autres, de télécharger des livres, magazines, journaux, films et téléseries via la boutique virtuelle d'*Apple* suivra le même développement. Cette technologie qui ressemble étrangement à l'*iPhone* sur un écran élargi, est présentée comme la dernière merveille du géant *Apple*. D'après la publicité, il serait impossible de ne pas tomber sous le charme de cet outil muni d'un clavier virtuel et plus facilement transportable. Le domaine de l'édition cherche à sauver le support papier pour qu'il ne déverse pas totalement dans le marché du livre électronique. Malgré leurs réticences, les grandes maisons d'édition ont rapidement réagi en s'investissant dans la distribution en ligne, de manière à ce qu'elles assurent leur survie face à cette vague de transformation induite par l'ère du numérique. Les principales victimes de cette mutation demeurent les propriétaires de petites librairies qui vivent dans la crainte de voir leurs entreprises disparaître. Malgré ce tourbillon auquel le livre fait face, nous ne croyons pas qu'une transition vers la fin de la culture du livre papier s'amorcera de sitôt. Malgré tous les signes avant coureurs et les discours alarmistes ou enthousiastes qui annoncent la fin inéluctable du livre, nous pensons qu'il est prématuré d'en annoncer la fin.

Il ne s'agit pas de nier la mutation qui se met en marche mais plutôt d'envisager qu'une cohabitation entre le numérique et le livre papier pourrait s'étendre sur une très longue période. Les individus entretiennent toujours un rapport privilégié et attachant au livre format papier qui date de plus de cinq cents ans. Autre fait à remarquer, les grandes bibliothèques connaissent toujours un taux de fréquentation important, ce qui nous dissuade de croire que ces lieux de savoir seront désertés à plus ou moins brève échéance. Semblablement, les opportunités de télécharger des films via Internet ou des sites pair à pair n'empêchent pas les cinéphiles de continuer à fréquenter les salles de cinéma.

Bien qu'il soit prématuré de prétendre voir la fin du livre, un nombre important de discours font état d'une croyance en sa disparition et prétendent que tôt ou tard la lecture sur écran de roman, journaux ou magazines deviendra une pratique banalisée. En fait, par sa matière, qui rend le livre tout à fait singulier, on ne pourra facilement substituer la lecture électronique au livre papier. Les feuilles papier de notre livre de poche que nous avons coutume de tourner d'une page à l'autre ne seront pas remplacées intégralement par

des feuilles numérisées sur écran tactile. Dans la même veine, des discours sonnent l'alarme en prédisant la fin prochaine de la fonction des libraires, et de l'utilité de leurs précieux conseils, et ce, depuis qu'émergent des pratiques de consultations des commentaires et des avis d'internautes sur le taux d'appréciation d'ouvrages sur les sites d'*Amazon* ou *Google Books*. Ils se penchent, par exemple sur des observations faites sur des études de l'évolution d'une technologie à l'autre dans le passé, comme ce fût le cas du manuscrit à l'imprimé. À ce propos, Biagini et Carnino relatent que,

[...] durant les trente premières années qui ont suivi l'apparition de l'imprimerie, la production de manuscrits s'est considérablement développée, jusqu'à saturation du marché puis basculement généralisé vers l'imprimé, le manuscrit devient peu à peu objet de collection¹⁰⁴.

Ce parallélisme pourrait-il être attribuable à notre objet d'étude ? Il est, à notre avis encore tôt de prédire ce qu'il en sera de l'avenir du livre par manque de recul. Nous pouvons seulement formuler l'hypothèse que les nouvelles générations renverseront peut-être la tendance. Nées dans une culture de l'écran, dès les premières années de leur existence, les «digitales natives» seront plus fascinés par les jeux vidéos, *mangas* ou autre bandes dessinées sur le mobile ou l'ordinateur et de plus en plus réfractaires à la lecture d'ouvrages imprimés, mais nous ne le souhaitons pas.

La lecture sur papier se distingue de celle sur écran sur plusieurs points de vue. La lecture numérisée influence radicalement la manière de concevoir le texte et suscite une tentation de nous échapper de notre activité initiale. L'écran suscite la distraction, par la présence des icônes, des liens hypertextuels, la compulsion du «zapping» en pensant passer à autre chose, par exemple, vérifier ses courriers électroniques, son profil sur *Facebook* ou encore consulter des sites d'information. La surface de l'écran des supports électroniques crée, également une tension oculaire que ne favorise pas une concentration sur une longue période. À ces comportements induits par l'écran, s'ajoute comme le

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 17.

rapporte Christian Vandendorpe, la structure de l'hypertexte¹⁰⁵, «qui s'éloigne de l'esthétique du livre¹⁰⁶» et fait appel, à un jeu des hyperliens qui constituent l'essence même du web¹⁰⁷. Le parcours d'un roman sur écran, par exemple, constitués de passerelles hypertextuelles invite le lecteur à sélectionner une page chaque fois différente et à suivre des chemins qui vont à l'encontre de ceux qui ont été tracés par l'auteur.

Dans cette logique, la cohérence de l'œuvre en elle-même se perd dans la mesure où les lecteurs qui s'approprient le texte créent par le fait même plus d'une manière de concevoir le récit. Ce mode de lecture se distingue des paramètres traditionnels et renvoie à une lecture non-linéaire, c'est-à-dire une lecture qui n'introduit ni un début ni une fin, tel qu'il a été instauré par l'auteur lui-même. Voyant cette mutation de manière enthousiaste, Pierre Lévy a déclaré, au moment où l'*e-book* fût lancé en 2001, que le support de lecture avait moins d'importance que les nouvelles trajectoires qu'elles pouvaient prendre à l'aide de la structure de l'hypertexte ouvrant par le fait même, une participation plus active de l'internaute.

3.3 La culture de l'écran

Ainsi, nous sommes envahis par les écrans et ils sont omniprésents au point qu'ils deviennent presque invisibles. Considérée comme un acquis et devenue un phénomène banalisé, cette prolifération d'écrans fait partie de notre quotidien. Il n'y a plus de place à l'émerveillement. La prolifération de ces écrans nous accompagne dans nos demeures, nos lieux de travail, dans les moyens de transports et également dans la plupart des non-lieux. L'écran est pluriel et a plusieurs fonctions, il est écran de divertissement, de surveillance, d'information, de relation à autrui. L'écran crée avant tout le lien. À l'aube du dernier siècle, l'écran du cinéma est resté longtemps l'unique espace magique de projection collectif. C'est à partir des années 1950, que le grand écran a perdu son hégémonie et ce, depuis que la télévision a fait son entrée dans les foyers. À partir de cette époque, l'écran s'est taillé une

¹⁰⁵ L'hypertexte signifie un texte enrichi de liens ouvrant la possibilité de modifier l'historique initial.

¹⁰⁶ Christian Vandendorpe, «La lecture en éclats,» *Arguments*, vol.11, no.1, automne 2008-Hiver 2009.

¹⁰⁷ *Ibid.*

place de choix dans les espaces privés et familiaux. Par la suite, les écrans sont devenus une appropriation à la fois personnalisée et collective dans le prolongement des ordinateurs, des téléphones mobiles à écran tactile et des cinémas maison 3D. Dorénavant, les écrans miniaturisés de nos mobiles et assistants numériques nous suivent partout, et révèlent même à la surface, nos humeurs, nos affects, nos vérités, nos mensonges, notre espace intime. Il n'existe pratiquement plus de lieux qui ne soient submergés par des écrans. Nous entrons dans l'ère de l'«écran global», pour reprendre les termes de Gilles Lipovetsy.

«Écran global» doit s'entendre en plusieurs sens, qui se recoupent au demeurant sous de nombreux aspects. Dans sa signification la plus large, il renvoie à la puissance planétaire de l'écranosphère,...Voici le temps de l'écran-monde, du tout écran, contemporain du réseau des réseaux¹⁰⁸.

3.3.1 L'apologie du temps et de l'espace présent

Nous entrons dans une culture de l'écran où la vitesse et l'instantanéité abondent grâce à la capacité de transmission et de stockage des technologies connectés à l'Internet. L'ère de l'immatérialité se conjugue à la matérialité des écrans multimédias dont l'expansion connaît un marché florissant. Les écrans occupent désormais le temps et l'espace. Ayant franchi les contraintes liées à ces deux vecteurs, tout ce qui est absent de l'écran est considéré comme étant sans valeur estimable. Par nos modes de pensée, on porte même à croire que toute requête sur le web doit afficher instantanément une réponse et qu'à l'opposé, tout ce qui est inaccessible des bases de données numérisées du réseau n'existe tout simplement pas. En temps réel, on envisage que tout est à portée d'un clic sur *Google* et que rien ne pourrait échapper à cette gigantesque bibliothèque virtuelle. Toutefois, les contraintes de l'espace et du temps disparaissent-elles réellement depuis que l'écran actualise pratiquement tout ?

En réalité, les individus de ce siècle sont menés par le désir de maîtriser un temps qui semble toujours leur échapper. Malgré toutes les prouesses de la technologie, la vie n'est

¹⁰⁸ Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *L'écran global*, Paris, Seuil, 2007, p. 23.

pas nécessairement facilitée et l'individu du XXI^e siècle est toujours soumis aux impératifs du monde professionnel axé sur l'hypercompétitivité. Quelque soit le lieu où nous nous trouvons nous aspirons à dominer le temps alors que c'est lui qui nous capte dans ses filets.

La vitesse accélérée du débit des technologies connectées au web semble, par ailleurs, affecter notre perception du temps. Sans en être conscient, l'écran nous accapare au quotidien dans la mesure où il devient peu à peu chronophage. Il envahit, au fil des heures qui s'écoulent de notre vie, le temps du divertissement, de nos relations personnelles, du travail, de l'éducation, des transactions bancaires etc....Les activités humaines qui transitent sur écran instaurent, par le fait même une intolérance face à tout ce qui est lent et qui exige un délai d'attente. «La contagion de l'urgence», pour reprendre l'expression de Jauréguiberry, dans son article, *Branché non-stop*, s'empare des connectés aux réseaux dans ces conditions en démontrant par des gestes et expressions des signes évocateurs d'impatience. «Le branché se convertit en pompier cherchant à éteindre le feu l'urgence là où il le prend¹⁰⁹.» Plus les technologies sont efficaces et rapides, plus la pression face à l'adaptation à cette logique augmente insidieusement. «Car c'est plus fondamentalement, encore un nouveau rapport à l'espace-temps qui s'est mis en place, une espèce d'hyper espace-temps dans lequel tout s'effectue tout de suite, en flux tendu, dans l'instantanéité du temps réel¹¹⁰.»

Avec la multiplication des terminaux dotés d'un navigateur web et des sites adaptés au web mobile, le monde devient un spectacle permanent et se réduit à une bibliothèque globale de base de données omniprésente et disponible en fonction des moments ponctuant nos journées. Sur les écrans de nos technologies mobiles défilent, entre autres, nos avis sur tel ouvrage sur le site *Amazon*, nos photos de vacances sur *Facebook* ou *Flirck*, notre rue ou le domicile de ceux nous invite sur *Google street view*.

¹⁰⁹ Francis Jauréguiberry, «Les branchés du portable», *op. cit.*, p. 44.

¹¹⁰ Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *op. cit.*, p. 329.

De ces innombrables informations qui transitent sur nos écrans à l'infini, et en temps réel, n'assisterons-nous pas à la fois à la disparition de l'espace réel, au profit d'une virtualisation des lieux qui le compose ? En reprenant la thématique que nous avons développée sur la contribution de Norbert Wiener, notre monde numérisé semble faire de «la cybernétique, le substitut de l'environnement¹¹¹».

Un nouveau rapport à l'espace est aussi induit par la prolifération d'écrans mobiles. L'espace qui nous sépare de l'écran s'amenuise...il n'y a presque plus de distance. Avec l'extension des écrans multi médias et l'essor du cinéma 3D qui envahit les salles de projection, une immersion dans l'écran est rendue possible. L'écran qu'on porte sur soi devient le prolongement du corps. L'espace entre le récepteur et la source d'émission est presque aboli. L'écran de notre portable entre en contact de notre peau. «On entre dans sa vie comme dans un écran¹¹²», dans la mesure où la distanciation qui délimite le spectateur de la scène s'évanouit. Les spectateurs deviennent acteurs dans la mesure où ils ont le pouvoir de transformer la scène de l'écran en un espace interactif.

L'écran qu'on transporte en permanence sur soi devient malencontreusement un instrument de surveillance et de contrôle qui écarte toute forme d'entropie, de secret, pour reprendre les termes de Wiener. Cette apologie de l'espace du temps et de l'espace présent suscite des répercussions sur les droits et libertés individuelles. Paradoxalement, c'est ce que craignait le visionnaire de la cybernétique. Désormais, rien ne semble échapper aux écrans dans la mesure où tout doit être anticipé, vu, exhibé et dévoilé. L'obsession des États du monde face aux mesures de sécurité depuis les attentats du 11 septembre et de Juillet 2005 à Londres contribue à l'extension de l'établissement de la vidéosurveillance. Selon Eric Sadin, le Royaume-Uni serait le pays où l'on dénombre le plus de caméras de surveillance et, «on estime que chaque citoyen britannique serait

¹¹¹ Paul Virilio, *L'université du désastre*, *op. cit.*, p. 62.

¹¹² Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 200.

filmé, selon différents angles, à trois cents reprises quotidiennement¹¹³». Dans cette optique, les citoyens sont à la fois libres de jouir de leurs droits de vivre en sécurité et soumis à une surveillance généralisée. Sans en être toujours conscients, nous sommes, à l'heure actuelle, fichés, classifiés, filmés au quotidien. Nos vies affichables sur écran se réduisent à une base de données mise en carte et répertoriée selon les différentes strates individuelles.

Les individus deviennent des spectateurs du quotidien des autres avec la banalisation des caméras, vidéo et de la visiophonie sur les portables. Face à l'écran de l'ordinateur ou du téléphone intelligent, les appels outre mer via le logiciel *Skype* et des *Webcam* permettent non seulement de s'entretenir avec des proches à distance géographique mais également de les voir en direct. La vie tend à devenir une télé réalité en permanence. La notion de la vie privée tendra ainsi à disparaître. Non seulement, il se développe un brouillage entre la sphère privée et publique mais également entre surveillant et surveillé avec la prolifération de la vidéosurveillance, de technologies dotées de caméra et de puce GPS et les sites de réseaux sociaux où tout individu peut être invité à épier l'autre. Ce qui semble encore plus inquiétant, touche à la banalisation de la notion de vie privée auprès des jeunes adultes et qu'ils considèrent comme ringard ou encore un «truc de vieux».

À titre d'exemple, il est usuel pour un jeune d'exposer des photos d'amis sur son profil *Facebook* sans même demander leur autorisation et qui ne voudraient pas nécessairement rendre visible aux autres. Citons à ce sujet Claude-Marie Vadrot, dans *La grande surveillance*, «nous appartenons à une génération qui n'ouvrirait pas le courrier des autres alors qu'aujourd'hui, une partie de la population téléphone et reçoit des SMS au vu et au su de tout le monde¹¹⁴». Viendra peut-être un jour où l'idée même de la notion de vie privée sera supprimée de nos modes de pensée et de notre manière d'agir dans le

¹¹³ Eric Sadin, *op. cit.*, p. 65.

¹¹⁴ Claude-Marie Vadrot, *La grande surveillance*, Paris, Seuil, 2007, p. 208.

monde. Tout ce qui sera de l'ordre du secret et dissimulé des écrans, du refus de divulguer toute informations concernant un individu deviendra inévitablement la proie de soupçon.

Par ailleurs, l'omniprésence d'écrans de tout genre provoquera de plus en plus une confusion entre ce qui est de l'ordre du réel et du virtuel. Ils se juxtaposeront de manière pêle-mêle comme le vrai et le faux. Face à cette irruption d'outils de communication et d'information, il est difficile de savoir à quel niveau les individus s'engageront à se les approprier. À cet égard, Sherry Turkle pense qu'on ne peut avoir une idée juste sur les comportements futurs des individus face à cette prolifération d'écran.

Il est hasardeux de prédire ce que vont être les technologies de demain et ce que les gens vont en faire...Mais, aujourd'hui, une chose me semble claire : nos vies devant un écran {on the screen} vont devenir de plus en plus intégrées à nos vies hors des écrans (off the screen.)¹¹⁵.

Face à cette généralisation de la culture de l'écran, il devient impératif de préserver une zone d'intimité afin d'éviter des situations malencontreuses et innombrables sont ceux qui l'ont compris trop tard. Cependant, on ne peut contester le succès inégalé du site *Facebook* et s'il existe une appropriation aussi importante sur ce site de socialisation, c'est que la tendance de l'individu aujourd'hui est de s'afficher, de se montrer et de s'exhiber. Les photos qu'on publie sur ce site et qui transitent sur des millions d'écrans sont des révélateurs d'une certaine forme de narcissisme. À cet égard, des débats concernant la confidentialité des informations des utilisateurs de *Facebook* a souvent été au centre des préoccupations et le sera davantage demain. Il faut reconnaître que les usagers de ce site publient souvent des informations d'eux-mêmes qui relèvent de la sphère privée.

À un autre niveau, il faut relativiser l'étendue de l'intrusion de l'écran dans la vie privée des individus. On peut mentionner à cet effet que *Google Street View* ne fournit que des vues panoramiques de rues permettant aux internautes de s'y déplacer virtuellement. De plus, ce site de géolocalisation utilise une technologie qui permet de

¹¹⁵ Sherry Turkle, in «Internet dépassé. La révolution approche», *op, cit.*

«flouter» en amont tous les visages et plaques d'immatriculation identifiables. Il est à noter qu'une personne peut demander la suppression d'images qu'il considère inappropriées ou nuisibles à sa réputation. Malgré cela, ce site n'en finit pas de collecter les ennuis judiciaires pour atteinte à la vie privée.

Sous un autre registre, les conversations sur le téléphone mobile débutent généralement par la question : t'es où ? Paradoxalement, nous sommes au cœur d'une contradiction énorme. D'une part, les technologies mobiles tendent à éradiquer la signification des référents spatiotemporels pour n'absorber que les flots d'informations qui transitent d'un dispositif à l'autre et d'une autre part, les usagers ont toujours la manie de localiser leurs interlocuteurs. Mais qu'en sera-t-il des rapports interpersonnels avec les usages émergents de la géolocalisation ? Les GPS¹¹⁶ qu'on peut intégrer dans les téléphones intelligents permettent de situer via l'affichage de l'écran, des objets, des biens, et des personnes dans l'espace physique. Ce capteur favorise, non seulement, de voir de son téléphone sa position dans l'espace physique, mais aussi de localiser par exemple un restaurant, un cinéma, un cybercafé à proximité.

La société de l'écran donne à la fois le pouvoir d'être partout et nulle part et parallèlement le pouvoir de contrôler et de se surveiller mutuellement. En ce moment, le capteur gps n'est intégrable que sur les téléphones intelligents de troisième génération et récemment *Google Latitude*, une nouvelle fonctionnalité de *Google Map* permet justement de localiser vos amis ou vos proches de votre liste de répertoire. Dans cette logique, la problématique de l'intrusion dans la vie privée pourrait faire surface. Le portable deviendra-t-il la réincarnation de *Big Brother*, personnage mythique du roman, 1984¹¹⁷, de Georges Orwell ?

¹¹⁶ Le gps est un capteur de géolocalisation qui est intégré aux téléphones portables de troisième génération.

¹¹⁷ Georges Orwell, *1984*, Paris, Gallimard, 1988.

3.4 L'Autisme numérique

L'autisme numérique, notion que nous développons ici, fait référence à l'appellation de Jean-Pierre Corniou¹¹⁸, un observateur attentif des transformations de la société induites par les nouvelles technologies électroniques. En paraphrasant l'auteur, on pourrait dire que l'autisme numérique renvoie à ce spectacle présenté par ces individus dotés de leur baladeur MP3 ou de leur portable dans l'espace public. Dans le métro, dans les cafés, comme dans la rue, l'esprit des branchés du portable et des accros de la musique qui défile sur leur *iPod*, se trouve ailleurs et l'environnement immédiat semble disparaître comme par magie. La représentation de ce phénomène devient encore plus étonnante lorsqu'on voit déambuler des gens munis du *kit* mains-libres, cet accessoire pour le portable qui permet d'échanger des conversations sans l'usage des mains. Étrangement, dans cette situation nous sommes face au spectacle du monologue, dans la mesure où nous ne savons pas si l'individu en question se parle à lui-même ou s'il s'entretient réellement avec quelqu'un. Totalement absorbés par les communications virtuelles et fascinés par leurs écrans, ils semblent absents au monde.

Ces nouveaux comportements ont fait l'objet de nombreuses études socio-psychologiques depuis la généralisation du portable, de l'*iPod* et des assistants numériques. C'est ce qui a poussé des promoteurs à intégrer les sites de socialisation, *Facebook*, *Myspace*, *Twitter* aux téléphones mobiles intelligents. Depuis leur apparition sur le web, ces sites ont connu un taux de pénétration important auprès des jeunes adultes. Ces derniers ont tendance à consulter souvent dans une même journée leur profil sur *Facebook* car ils sont généralement à l'affût des dernières nouvelles de leur cercle d'amis. L'observation du comportement des jeunes avec leur téléphone portable est un excellent terrain d'exploration de l'autisme numérique. Comme nous l'avons mentionné, le *Blackberry* est prisé par ces jeunes, en raison de l'ergonomie du clavier complet qui leur permet de taper du texte plus aisément avec une assurance et une rapidité inouïe. De plus,

¹¹⁸ Voir Jean-Pierre Corniou, *La société numérique : regards et réflexions*, Paris, Hermès, 2008.

la facilité d'envoyer des courriels avec le mode *push-email*, lui a valu le surnom de «Crackberry», en référence au crack, cette drogue dure. Dans ces paramètres, les usagers du *Blackberry*, rejoignent les «THumb Tribes¹¹⁹», ces tribus du pouce qui s'envoient en permanence des textos. Les yeux rivés sur l'écran de leur portable, ils se sentent rassurés d'être virtuellement présents avec ces personnes invisibles, c'est-à-dire en contact avec leur cercle d'amis. Ils n'osent à peine relever la tête de peur qu'un inconnu vienne les importuner.

Prenant le métro par exemple [...] on y observe une collection d'individus serrés les uns contre les autres, murés dans un silence total, et tous dotés de deux fils blancs rivés chacun dans une oreille et qui se perdent dans une poche ou dans un sac à main...Le regard est distant, absent, fixé sur un point imaginaire. Dans certains cas, ils /elles tiennent également à la main un boîtier doté de boutons et d'un écran, sur lesquels ils pianotent avec une certaine frénésie¹²⁰.

À la vue de ces jeunes, les espaces virtuels de jeux vidéo, de réseaux sociaux, de SMS gagnent de l'importance au détriment de l'espace public qui tend à leur devenir invisible. Nombre d'auteurs se sont penchés sur ce problème, notamment Sherry Turkle, auteur de *Life on the screen*, fine observatrice des interactions entre les individus et les outils communicants. Avec une bonne connaissance de l'effet des usages technologiques, elle observe avec attention le phénomène d'aliénation qui frappe les individus les plus connectés. Dans son article, *Can you hear me now*, elle relate une expérience qui reflète parfaitement l'émergence de rapports aliénants qui se développent entre le téléphone portable et l'utilisateur. «We spend hours keeping up with our e-mails. One person tells me, «I look at my watch to see the time. I look at my BlackBerry to get a sense of my life»... Your dinner partner looks down with a quick glance and you know he is checking his BlackBerry¹²¹. »

¹¹⁹ Régine Robin, *op. cit.*, p. 254.

¹²⁰ Jean-Pierre Corniou, *op. cit.*, p. 25.

¹²¹ Sherry Turkle, «Can you hear me now? », *Forbes Magazine*, 5 juillet 2007. Disponible sur le site : http://www.forbes.com/free_forbes/2007/0507/176.html, [Consulté le 12 octobre 2009].

Il faut cependant remarquer que cet autisme gagne non seulement les jeunes mais aussi des individus de différents groupes d'âge. L'ambiance de l'espace urbain reflète l'effritement de l'espace vécu et de l'environnement immédiat. Le phénomène de l'autisme numérique se développe d'autant plus qu'on privilégie l'espace de la conversation, des correspondances électroniques et des SMS au détriment de lieux où naguère nous avions des occasions de faire des rencontres fortuites. Plusieurs études portent sur les défauts de civilité rencontrés partout depuis l'invasion des téléphones portables. Dans ces situations, dire que le mobile est une sorte d'extension de soi n'est pas un mythe. Le coup de fil devient souvent prioritaire et passe avant la personne présente en face de nous lors d'un dîner. Dès lors, ces comportements sont devenus acceptables et n'offusquent plus personne dans la mesure où les entretiens via le portable restent brefs. Naturellement, l'espace public est un lieu relationnel, d'entretien, de contact avec autrui où nous faisons l'expérience de l'altérité. À présent, c'est notre liste de répertoire intégrée à notre mobile qui est privilégiée au gré de nos déplacements, et par conséquent l'aire de proximité corporelle disparaît au profit des échanges virtualisés par le portable. Dans ces circonstances, serions-nous à l'aube de ce siècle épris d'aliénation avec cet outil de communication ?

Nous pouvons considérer que nous vivons de plus en plus en symbiose avec notre environnement numérique et ce phénomène semble s'accroître avec l'irruption des technologies mobiles qu'on transporte toujours sur soi telle une prothèse. Nos rapports avec la panoplie d'objets à écran tactile tendent vers cette représentation du cyborg mi machine-mi humain. Les objets portables deviennent des «objets relationnels» à un point tel qu'on le porte sur soi comme on porte un vêtement. La rue est aussi un lieu d'observation riche d'analyses des nouveaux comportements humains qui émergent dans notre ère d'«écran global». Dans les grandes villes, les hypernomades semblent toujours pressés et se déplacent hâtivement avec le terminal mobile collé à l'oreille. Dans cet état, il devient périlleux de traverser la rue en évitant de se faire écraser par les voitures qui passent aux sons des klaxons. De la même manière, il est commun de voir des personnes

affaires à la consultation incessante de leur portable pour vérifier s'il est bien chargé ou si, par mégarde, ils ont manqué un appel. Une proportion importante d'individus est tenue captive par ce terminal dans la mesure où l'attente de surprises ou d'occasions imprévisibles devient prioritaire. C'est la raison pour laquelle, un grand nombre d'usagers ne sortent pas de chez eux sans avoir l'assurance que le portable est bien sur eux et qu'il est suffisamment chargé.

Le phénomène de l'autisme numérique se développe donc avec la généralisation d'écrans de plus en plus personnels. À la place de divertissements familiaux devant le téléviseur, les jeunes adultes préfèrent désormais des activités solitaires face à leur écran. Par le bavardage incessant sur le portable, ils entretiennent plus facilement des relations avec leurs pairs qu'avec leur milieu familial immédiat. Autrefois, le téléphone fixe au sein d'un milieu familial incitait à faire des compromis en réservant un temps d'appropriation plus restreint. On devait se soucier des autres membres de la famille et ne pas monopoliser l'espace de la conversation. Telle que l'a prédit Alvin Toffler dans *La troisième vague*, une vingtaine d'années avant que le téléphone individuel ne devienne un phénomène social, l'avenir est à la conception d'outils individualisés¹²². Désormais, le téléphone prend l'aspect d'un instrument d'appropriation personnelle et non plus un outil de communication en commun. Dorénavant, l'espace du téléphone fixe et des cabines téléphoniques qui favorisent le partage collectif des échanges conversationnels tend à s'amenuiser.

¹²² Pour une étude sur les idées de ce futurologue, voir, Alvin Toffler, *La troisième vague*, Paris, Denoël, 1980.

3.5 Les enjeux de la disparition de l'Internet et des technologies mobiles

Ici, la «disparition de l'Internet¹²³» et des technologies mobiles est une expression de Joël de Rosnay dans son article pour signifier leur caractère omniprésent dans l'espace public au point qu'on ne mesure plus leur extension. Allant de soi, ces outils se fondent naturellement à nos vies et dans la plupart de nos activités. Il y a longtemps que l'Internet n'est plus un réseau statique limité au monde informatique. Dorénavant, il converge vers d'autres objets qui peuvent diffuser tout type d'information et interagir communément. Nous en avons fait l'expérience avec le téléphone mobile qui s'est transformé en un véritable «couteau suisse» numérisé ou encore un «ordiphone», une forme d'hybridation entre le téléphone et l'ordinateur. Parallèlement à cette constatation, Joël de Rosnay fait également référence à l'«Internet des objets¹²⁴», à ce mouvement induit par le monde des télécommunications, c'est-à-dire à cette interconnexion généralisée qui s'étendra sur les terminaux mobiles, les lieux et les objets, dits intelligents, à une source d'information sur le réseau.

Cette extension naturelle du cyberspace de l'Internet dans l'espace physique de notre quotidien implique des objets, des lieux, des animaux et dans une moindre mesure, les individus. À titre d'exemple, il sera possible d'interroger notre frigo à distance sur la date d'expiration des aliments à partir de notre téléphone portable. Il est aussi question du développement des puces RFID. Les puces RFID désignent des puces électroniques ou marqueurs informatiques qui sont tagués aux objets, tels l'ancien système de codes barres. Ces puces lisibles «sans contact» sont des marqueurs qui permettent d'identifier l'objet et de récupérer des données à distance, d'en suivre son parcours. «Le port par les individus d'instruments tagués et interconnectés renforcera la cartographie de leurs relations à l'occasion des rencontres physiques qui produira des traces relatives à la nature des

¹²³ Joël de Rosnay, «En 2020, Internet aura disparu», in *Culture Mobile*. Disponible en ligne sur le site : <http://www.culturemobile.net/innovations/c-est-pour-demain/de-rosnay-interview-internet-04-01.html>, [Consulté le 15 novembre 2009].

¹²⁴ Voir Joël de Rosnay, 2020, *Les scénarios du futur*, Paris, Des idées et des hommes, 2007.

liens¹²⁵ [...]» Dès lors, ils sont intégrés aux passeports, cartes de transport en commun, cartes de paiement et bientôt sur les téléphones portables. Le portable peut, d'ores et déjà servir à la fois de carte de paiement, de clé pour entrer chez soi ou dans sa voiture. Avec l'extension des cartes «sans contact», munies de puces électroniques, verra-t-on dans un avenir prochain disparaître le personnel à la caisse des grandes surfaces commerciales et alimentaires ? Suite à des tests, certaines entreprises appliquent déjà cette restructuration qui leur semble plus efficace et économe. Un autre projet a été récemment lancé à quelques endroits du monde pour gérer le nombre croissant de touristes qui pullulent dans les villes.

Dans l'article, «Venise mise sur les «tags» pour gérer son flot de touristes¹²⁶», l'auteur dit que cette ville propose aux touristes équipés de téléphones 3G de faire la découverte de cette destination grâce à un système de tags (mot-clé numérisés) rattachés aux monuments historiques. Il s'agit là de la réalité augmentée¹²⁷ qui est intégrable à cette génération de portable. À l'aide d'un système code-barres intelligent agencé au réseau Wifi, il suffirait de photographier ces tags de son téléphone et des informations liées à l'historique de ces monuments défilent simultanément sur l'écran.

Dans certains projets, la puce RFID peut même être implantée sous la peau des animaux et aux individus, et plus spécifiquement pour identifier et retracer les animaux perdus ou les individus ayant commis des délits graves. Généralement, les délinquants dangereux sont munis de bracelet électronique qui peut à distance informer l'agent de surveillance de ces allés et venus. Ce mouvement qui vise à anticiper les actes avant qu'ils ne se produisent s'articule bien sur la surveillance généralisée renforcée depuis l'attentat du 11 septembre 2001. Plus rien ne semblera échapper aux filets du réseau dans la mesure

¹²⁵ Eric Sadin, *op. cit.*, p. 191.

¹²⁶ Cédric Duval, «Venise mise sur les «tags» pour gérer son flot de touristes», in *Les échos.fr*, 10 décembre 2009. Disponible en ligne sur : <http://www.lesechos.fr/info/hightec/020241706846-venise-mise-sur-les-tags-pour-gerer-son-flot-de-touristes.htm>, [Consulté le 22 décembre 2009].

¹²⁷ La réalité augmentée est ce qui permet de superposer en temps réel un modèle virtuel à notre perception de la réalité.

où le moindre objet dans notre monde sera un producteur d'information. Plus que jamais, la science de la cybernétique de Wiener, dont plusieurs détracteurs prévoyaient, les répercussions sur l'humanité, semble prendre de l'expansion. Tel que nous l'avons mentionné, Joël de Rosnay nous invite à réfléchir sur ses prédictions de la disparition de l'Internet du moment qu'il envahira la plupart des lieux de l'espace urbain.

En 2020, internet aura disparu, et tant mieux ! Il se sera fondu dans notre environnement comme l'électricité est désormais partout autour de nous sans même qu'on y pense, autant via le réseau que les piles électriques. La première grande évolution est celle qui a conduit de l'ordinateur central à l'ordinateur personnel. La deuxième, c'est le passage au PC connecté, internet devenant une sorte de macro ordinateur. Nous commençons à vivre un troisième moment : nous devenons le centre non seulement de réception mais de création d'un web personnel, via notre téléphone portable, notre PDA, le tableau de bord de notre voiture, notre caméra numérique, notre i-Pod et tous ces outils qui se connectent entre eux et se connectent à internet¹²⁸.

Dépassant ces prédictions futuristes, nous pouvons considérer que nous vivons encore dans une période où se conjuguent nos anciens repères et de nouveaux qui s'installent progressivement dans nos modes d'interactions humaines. Le livre, à titre d'exemple n'est pas près de disparaître des tablettes des librairies et de se réduire à un amas d'encre électronique. Il est, également faux de prétendre que toutes les sources de connaissance de notre mémoire collective, que tous les savoirs de l'humanité transitent désormais sur le web. Ce qui est de l'ordre de l'investissement humain n'est pas intégralement numérisé.

Encore, aujourd'hui, une part de notre mémoire collective résiste au soubresaut de la numérisation. Peut-être que cette part ne tombera jamais dans les filets de la bibliothèque virtuelle de *Google*. Cependant, il est vrai que le support sur papier tend à basculer vers la numérisation, qu'une grande part des productions éditoriales transite sur le réseau, et plus particulièrement, au sein d'une masse d'innombrables liens hypertextuels. De l'écran où défile notre historique médical, plusieurs cliniques et hôpitaux conservent toujours, par ailleurs, les dossiers de patients sur un support papier et sont réticents à l'idée de s'en

¹²⁸ Joël de Rosnay, «En 2020, Internet aura disparu», *op, cit.*

défaire en cas de panne informatique. Dans la plupart des grandes villes, la suppression des cabines téléphoniques est un phénomène qui prend progressivement de l'ampleur. Cette disparition est liée à la généralisation massive du téléphone portable qui a connu ses dernières années un taux de pénétration majeur auprès de la majorité de la population mondiale. Quoi qu'il en soit, il est désormais plus difficile de trouver une cabine téléphonique assez rapidement au moment où nous avons le besoin d'appeler dans l'immédiat. Dans le cas de Londres, la crainte de voir disparaître les légendaires cabines rouges démontre les effets considérables du téléphone portable sur le sort des cabines téléphoniques dans la plupart des autres grandes villes du monde.

Alors que les Anglais avaient vu disparaître leurs fameux taxis londoniens, ils craignaient pour la survie de leurs célèbres cabines. L'opérateur de télécommunications BT vient de les rassurer en annonçant que, non, le téléphone portable ne signerait pas l'arrêt de mort de ces boîtes rouges emblématiques. British Telecom (BT) a en effet indiqué avoir renoncé à supprimer systématiquement ces cabines publiques, si typiques du paysage urbain britannique¹²⁹.

Depuis l'avènement du téléphone mobile, nous avons perdu l'habitude de nous isoler dans ces cabines pour passer des appels et l'on s'est adapté depuis peu, à des espaces de communications privées dans un espace public. En moins de quelques minutes, nous pouvons s'immiscer dans une partie de la vie intime d'une personne conversant de son portable dans un lieu à grande affluence. Ces phénomènes deviennent, en quelque sorte, comme des expositions de télé réalité, dont *Loft Story* est l'emblème. Des petits carnets où l'on note les numéros de téléphones de nos contacts, nous sommes passés à des agendas électroniques où le support mémorise une panoplie d'informations personnelles. La fonction de la mémorisation est désormais assurée par les systèmes automatisés des terminaux mobiles. Réduisant l'effort déployé face à la recherche d'information ou d'une adresse, ils nous guident et nous assistent en permanence. Guidés par la puce GPS, nous pouvons suivre l'itinéraire de l'écran du terminal qui nous mène à un lieu convoité. Dans

¹²⁹ Disponible en ligne sur : <http://lci.tfl.fr/monde/europe/2008-08/les-cabines-telephoniques-rouges-survivrontau-portable-4906326.html> [Consulté le 4 septembre 2009].

ce cas, il devient inutile d'interrompre quelqu'un sur son passage pour s'informer d'une adresse. L'exemple qui suit démontre à quel point l'appropriation de téléphones portables à la fine pointe de la technologie facilitent nos déplacements.

Au Japon, les passants peuvent diriger l'œil de leurs téléphones vers les codes-barres visibles sur des affiches, et sont mis en relation avec des sites Web fournissant indications complémentaires ou proposant des promotions à saisir dans les boutiques les plus proches¹³⁰.

Les bureaux de postes aux États-Unis connaissent une crise sans précédent et plusieurs bureaux sont supprimés. Nous entrons dans l'ère de la fin des correspondances via courrier postal. On peut, à ce titre mentionner la pratique largement répandue, au sein du social, d'envois de cartes virtuelles et gratuites pour adresser des vœux. Les factures continuent de transiter par courrier postal bien qu'un nombre important d'individus utilise leur mobile ou leur PC pour effectuer leurs opérations bancaires, via les sites des institutions financières. Toutefois, certains craignent de laisser les traces de leurs données confidentielles, tels que le numéro de carte de crédit, par peur d'être victime de fraude par des pirates informatiques. Il faut souligner que l'espace de Toile est sensiblement comme celui de la vie réelle. Le bon et le mauvais s'y rencontrent. Cependant, les achats et la distribution en ligne connaissent un essor, sans précédant avec les agences de voyage, le site d'*e Bay*, *Amazon*, *iTunes*. La lettre écrite d'une plume ou du stylo pour adresser des mots affectifs à un proche ou ami lointain tend à être remplacée par une écriture digitalisée qui transite d'un écran à l'autre via le courrier électronique ou SMS. Le timbre deviendra t-il, au fil du temps, un objet strictement de collection.

Ce qui relève de la simple information a de fortes chances, à terme, de se trouver produit et diffusé en priorité sur le web, rejoignant par là le sort de la correspondance, qui a vu quasiment disparaître la lettre ancestrale au profit de l'e-mail ou du SMS, entraînant d'ailleurs paradoxalement un retour à l'écrit, même si c'est sous une forme à l'évidence moins sophistiquée que celle que pratiquait la marquise de Sévigné¹³¹.

¹³⁰ Eric Sadin, *op, cit.*, p. 145.

¹³¹ Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *op, cit.*, p. 326.

Les individus procèdent, désormais, à des entretiens avec leurs amis et leurs proches par le biais des «textos» ou *Skype*, le logiciel qui favorise la téléphonie gratuite en passant par une connexion Internet. À cet effet, une version *Skype* est maintenant disponible sur l'*iPhone*. Les entretiens sociaux et la participation à la chaîne d'information passent également par les blogs et les sites de réseaux sociaux tels que *Facebook*, *Myspace* et *Twitter*. Les anciens modes d'interactions entre les individus se dissipent pour laisser la place à des interactions via les technologies mobiles.

En dernier lieu, on évoque aussi l'éventuelle disparition du clavier, du CD, et l'irruption de d'autres équipements à écran tactile multimédias. On associe cette disparition à l'ère post-PC. Le nomadisme numérique est sensiblement devenu notre nouveau mode de vie. Le clavier deviendra, dans ces conditions, de plus en plus encombrant et nuisible dans l'espace de ces non-lieux qui abondera d'individus. Dans cette logique, la miniaturisation des technologies mobiles tels les téléphones intelligents, ces minis ordinateurs de poche deviennent la tendance principale à l'ère du numérique.

Dans le chapitre qui suit, nous aborderons le thème de la promotion de l'individu ordinaire à l'ère du «web de seconde génération», une terminologie fortement présente dans les discours des enthousiastes de l'Internet. Ils célèbrent le passage du web de la première phase à celui qui s'est instauré au milieu de cette décennie comme une rupture culturelle sans précédent. Ce nouveau web est défini comme ouverture à la participation et à une prise de pouvoir accrue de l'individu grâce aux nouvelles plateformes, notamment *Wikipédia*, *Youtube*, les sites de réseautage et les blogs.

CHAPITRE IV

LA PROMOTION DE L'INDIVIDU ORDINAIRE

Depuis la nouvelle génération du web, se fait jour une effervescence de discours imprégnés de confiance face aux nouveaux outils mis à la disposition de l'individu ordinaire, notamment les sites participatifs, les wikis, blogs, les sites de partage de contenus audiovisuels et les réseaux sociaux. Répétons-le, au cours des années 90, une pléiade d'adeptes du web se sont appuyés sur les valeurs intrinsèques du réseau des réseaux pour étayer les bienfaits de son appropriation. En plus de la diversité et de l'accessibilité de contenus, l'interactivité plus importante du web 2.0 rendue possible par sa structure hypertexte et les procédés R.S.S. et *trackbacks* accroîtraient le potentiel d'usages quasi- infini. Il faut cependant, remettre en question cette construction imagée fondée sur l'idéologie de l'«internaute tout puissant», sans négliger la réalité de l'investissement des utilisateurs de la Toile.

On célèbre, à titre d'exemple, le fait que les amateurs passionnés de musiques peuvent, dorénavant, non seulement écouter de la musique mais se l'approprier en faisant des «remakes» ou afficher leurs talents à d'innombrables internautes sur les sites *Youtube* ou *Myspace*. À l'heure des réseaux sociaux, les utilisateurs peuvent s'improviser journalistes en témoignant directement d'évènements vécus par le biais de *Twitter* ou *Facebook*. Lors du récent tremblement de terre qui a secoué Haïti, le site de microblogging, Twitter a favorisé la transmission des appels à l'aide, des messages de soutien et des témoignages de personnes sur place. Dans ce contexte où les lignes de téléphones étaient coupées, les témoins ont pu décrire, heure par heure par des messages

courts l'état des décombres et les conditions difficiles vécues par les citoyens. De nombreux groupes se sont également proposés sur le site de socialisation *Facebook* pour venir en aide aux victimes.

Dans l'actualité quotidienne, les reportages des citoyens ordinaires peuvent être aussi pertinents que ceux qui sont produits par des journalistes professionnels tout en apportant un regard différent sur l'information. Si l'individu a été au centre des débats sur les enjeux de l'Internet à l'aube de sa généralisation, les enthousiastes estiment que sa valorisation a été renforcée depuis le web 2.0, au milieu des années 2000. «De tous les registres d'activité, l'intervention sur le contenu est sans doute le plus au cœur de l'argumentation des tenants de la révolution Internet¹³².» Nombre d'arguments favorisent l'idée que tout internaute a la possibilité de faire l'expérience de l'autopublication en étant affranchit des filtres et des intermédiaires qui nuisent d'ordinaire à l'expression citoyenne spontanée.

Depuis l'émergence du web 2.0, les chantres du cyberspace et en particulier Lévy, De Rosnay, et Castells mettent en valeur le thème de l'anarchie, (*empowerment*), au sens étymologique d'absence de pouvoir ou du moins de nouveaux pouvoirs que les internautes peuvent désormais s'approprier. Dans leurs dernières contributions théoriques, ils valorisent, par exemple, «l'idée de remplacer les médias de masse par les masses médias¹³³» comme une nouvelle révolution culturelle et la fin du règne de l'élite intellectuelle. On s'éloignerait ainsi, du temps de l'invention de l'ancêtre d'Internet, *Arpanet*, et qui a été mis en place exclusivement par une certaine élite, composée d'informaticiens et d'ingénieurs. Dominique Cardon, un sociologue qui observe les relations entre les usages des nouvelles technologies et les pratiques culturelles émergentes dit : «des hommes blancs très cultivés ont inventé Internet. Mais arrive une génération d'utilisateur plus jeune, culturellement moins développé, d'origines sociales

¹³² Franck Rébillard, *op. cit.*, p. 43.

¹³³ Joël de Rosnay, *La révolte du pronétariat : des masses média aux médias des masses*, Paris, Fayard, 2006.

différentes des fondateurs¹³⁴ [...]. En l'occurrence, les hommes qui ont participé à la conception du réseau étaient pour la plupart, influencé par le mouvement de la contre-culture, et allaient à l'encontre de l'autorité et des valeurs hiérarchiques. Ceci valide en quelque sorte, l'idéologie basée sur la valorisation de l'individu ordinaire et fortement ancrée dans l'esprit des adeptes du web.

4.1 La fin des experts

Nous traiterons, ici de la fin des experts, une thématique débattue par des chercheurs essayistes en communication depuis l'apparition du réseau de l'Internet et plus spécifiquement de ses répercussions sur le journalisme professionnel depuis l'apparition des blogs participatifs, et des réseaux sociaux et de leur implication dans la critique de la couverture médiatique. Nous tenterons, ici de mettre en lumière les discours qui annoncent la fin des experts en dressant les nuances apportées par des auteurs neutres vis-à-vis les transformations suscitées par le réseau numérique.

Joël de Rosnay est le cofondateur d'*Agoravox*, un site d'actualités qui réunit des rédacteurs volontaires amateurs et qui participe au «rêve d'un univers informationnel sans intermédiaires». L'information, selon Rosnay, ne serait plus l'apanage du journalisme, dont la profession nécessite une expertise à la quête et au traitement des contenus informatifs. Pour les thuriféraires du web, les blogs et sites participatifs seraient alimentés par des rédacteurs qui ne possèdent pas nécessairement un statut officiel une profession reconnue mais qui s'investissent sur le web par diverses compétences. Pierre Lévy écrit, «Des entreprises de journalisme citoyen (*Ohmynews*, *Agoravox*) donnent la parole à Monsieur et Madame tout le monde en leur offrant les moyens de fabriquer et commenter les nouvelles du jour¹³⁵.» Cet argument singulièrement naïf, est discutable dans la mesure

¹³⁴ Dominique Cardon, in «Réinventer la démocratie : Internet, nouvel espace démocratique?», in *InternetActu*, 12 mai 2009. Disponible en ligne sur : <http://www.internetactu.net/2009/05/12/reinventer-la-democratie-internet-nouvel-espace-democratique/> [Consulté le 20 novembre 2009].

¹³⁵ Pierre Lévy, «La mutation inachevée», *op. cit.*

où la plupart des rédacteurs amateurs sur ces sites ont au préalable une formation journalistique ou un capital culturel important. Comme le dit Franck Rébillard, «la création de contenus est une activité socialement discriminée¹³⁶», dans *Le web 2.0 en perspective : une analyse socio-économique de l'internet*. La plupart des rédacteurs d'Agoravox forment un certain cercle intellectuel ayant, en majorité, un capital culturel élevé et regroupent notamment, des enseignants, des journalistes indépendants, des étudiants, des chercheurs scientifiques. Ce site web d'actualité comme son homologue coréen, *OhMyNews*, ressemble aux communautés scientifiques des débuts de l'Internet¹³⁷. Parallèlement, l'audience de ce genre de site se restreint aux initiés et à la catégorie socioprofessionnelle que nous avons mentionnée.

Bien que ces blogs d'actualités semblent participer à la chaîne de l'information dans un temps favorable, si l'on tient compte de la crise de la presse écrite et de la proportion importante de lecteurs qui se documentent davantage sur le web ; il demeure que les sites des grandes chaînes attirent un nombre toujours plus grand de lecteurs. Tel que le rapporte Patrice Flichy, un nombre important d'individus délaisse le papier imprimé et l'on voit apparaître une concentration du lectorat sur les sites de grandes chaînes d'information, tel que *Yahoo News*, *New York Times* ou *CNN*.

Internet, malgré sa diversité, est polarisé autour d'un nombre restreint de sites. Les sites généralistes sont généralement réalisés par des journalistes, qu'ils soient associés à un média existant, comme *CNN.com*, ou qu'ils consistent en un assemblage de dépêches d'agences de presse¹³⁸ [...].

Afin de maximiser leur audience sur le web, les fonctions des journalistes affiliés aux sites des grandes chaînes d'information subissent également une transformation importante. Le journalisme professionnel d'avant la généralisation du web n'est plus ce

¹³⁶ Titre d'un des chapitres de l'ouvrage.

¹³⁷ Voir Patrice Flichy, *L'imaginaire d'Internet*, Paris, La Découverte, 2001, p. 38.

¹³⁸ Patrice Flichy, «Internet, un outil de la démocratie?», *La vie des idées.fr*, 14 janvier 2008. Disponible en ligne sur : <http://www.laviedesidees.fr/Internet-un-outil-de-la-democratie.html>, [Consulté le 2 avril 2009].

qu'il était. Le journaliste doit d'ores et déjà s'adapter au virage numérique de l'information en tenant, au préalable un blog actif et un profil sur *Twitter* et *Facebook*. D'après la réflexion de Manuel Castells, la crise de la presse écrite amène les médias traditionnels à se renouveler dans les prémisses du mouvement numérique en se servant de leur hégémonie commerciale et médiatique par la création d'innombrables blogs autour d'eux¹³⁹. Les répercussions des réseaux sociaux sur la fonction des journalistes ont un impact sur la manière dont ils assemblent les faits en préparation de leur reportage. La principale préoccupation des grandes chaînes d'information est de fidéliser un lectorat suffisamment important dont le journaliste en est l'intermédiaire.

«Aux journalistes, les patrons de presse préfèrent désormais, les apporteurs d'audience participative. L'industrie de la robinetterie à commentaires à de beaux jours devant elles¹⁴⁰.» Ce nouveau rapport entre l'audience et les sites généralistes devient impératif depuis qu'à l'heure des réseaux sociaux, les débats interpersonnels sur l'actualité n'ont plus seulement lieu dans un café ou au bistro du coin. L'exercice du métier de journaliste se dissout dans l'idéologie de l'échange horizontal et interactif avec l'audience. Il s'agit maintenant pour les journalistes de sites généralistes de remplacer sa position d'autorité par une relation plus ouverte et conversationnelle avec les lecteurs. Marie Bénilde, journaliste de profession dit que «le journaliste, à l'ère du *web 2.0* tend à devenir un «animateur d'audience» et il lui faudra dans un avenir proche, une habileté à manipuler des instruments audiovisuels dans l'exercice de sa fonction¹⁴¹».

À cet égard, des personnalités du domaine des médias voient d'un mauvais œil la manière dont la fonction du journalisme s'est transformée depuis l'invasion des plateformes participatives du nouveau web. Récemment, Mme Bissonnette, ancienne

¹³⁹ Voir Manuel Castells, «Naissance des « médias de masse individuels », *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, février mars 2010.

¹⁴⁰ Marie Bénilde, «Journaliste, ou copiste multimédia?», *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no 109, Février mars 2010, p. 25.

¹⁴¹ *Ibid.*

directrice du *Devoir* est intervenue à l'Assemblée nationale, en avril dernier, en relatant que les journalistes qui tiennent un blog ou un profil sur le réseau *Twitter et Facebook* pour entretenir un rapport avec le public, sont des «communautés de placoteux». Pour parler de l'audience qui commente les nouvelles via ce microblogging court de moins de 140 caractères, elle a employé l'expression de «public gazouillant» et «qu'on prend à tort pour l'expression de l'opinion publique¹⁴²».

Dans cette logique, la problématique que soulève Mme Bissonnette et qu'elle dénonce renvoie à la perte du monopole du discours de la voix professionnelle. Les blogs et les réseaux sociaux introduisent des modes de lecture et d'écriture dans la sphère de l'information par un certain nivellement vers le bas. Dans cette nouvelle logique, se brouille inévitablement la ligne démarcation entre les producteurs d'informations traditionnels et les récepteurs par un enchevêtrement des deux et une fragilisation du statut de l'expert journaliste. Les informations d'experts se mêlent aux informations amateurs et cohabitent sur le web. Il n'existe presque plus de quotidiens qui n'ouvrent un espace d'expression aux internautes afin qu'ils puissent émettre leurs commentaires ou tout autre contribution.

Doit-on pour autant parler de la fin de l'expertise des journalistes ? En explorant l'évolution du web et les nouveaux mécanismes d'interactions entre les utilisateurs, on ne peut pas prétendre que le monde des médias traditionnels ait perdu son statut de contrôle de l'information mais plutôt qu'il coexiste, dorénavant, avec des nouveaux intervenants. Pour comprendre les transformations induites par le réseau, il serait utile de débattre de la participation et de la pertinence de la contribution des utilisateurs des réseaux sociaux, *Facebook et Twitter* à la chaîne d'information. Les sources diffusées par ces plateformes sont-elles aussi fiables que celles médias traditionnels ou sont-elles parsemées de rumeurs ou fausses nouvelles ?

¹⁴² Disponible en ligne sur : [Http://www.ledevoir.com/societe/medias/286489/huitieme-journee-du-livre-politique-lise-bissonnette-pourfend-gazouillis-et-placotages](http://www.ledevoir.com/societe/medias/286489/huitieme-journee-du-livre-politique-lise-bissonnette-pourfend-gazouillis-et-placotages) [Consulté le 16 avril 2010].

Durant le mois de janvier, cinq journalistes ont fait l'expérience durant cinq jours de s'isoler dans le Périgord, en France en ayant pour seule source d'information autorisée le microblogging *Twitter* et *Facebook*. Durant leur séjour, ils n'avaient droit ni au téléphone intelligent, ni à la radio, ni à la télévision ou à d'autres sites d'accès Internet. L'objectif semblait vouloir démontrer la supériorité des médias traditionnels, en termes de véracité des sources informationnelles. L'expérience baptisée sous le nom de «Huit clos sur le Net¹⁴³», était fondée sur des a priori, soit l'idée que le flot d'informations qui y circulent est peu fiable et sujet à de fausses allégations ou à des manipulations de l'information.

Selon Dominique Cardon, cette expérience du Périgord est biaisée dans la mesure où ces journalistes n'étaient pas autorisés à cliquer via *Twitter* sur les liens hypertextuels qui mènent à des sources externes, notamment des médias traditionnels. Afin de mieux comprendre l'infrastructure des réseaux sociaux, on peut évoquer un exemple qui éclaire sa logique informationnelle. Un utilisateur de *Twitter* qui lit un article fort intéressant sur *Le New York Times* en ligne peut l'indexer à son *tweet*¹⁴⁴, pour le faire partager aux autres utilisateurs du microblogging. Cette règle démontrerait l'idée que les médias sociaux et généralistes ne sont pas deux vecteurs d'information séparés mais plutôt des sources complémentaires qui s'entrecroisent. Ils s'offrent, plutôt aux internautes en donnant un champ de vision élargie de la couverture médiatique. Dans ce contexte, les utilisateurs peuvent comparer et analyser les sources d'informations dispersées sur différents sites.

En bref, Cardon a la conviction que «l'Internet produit une bonne information» et rectifie les fausses nouvelles plus rapidement que les médias traditionnels. «Les internautes sont particulièrement vigilants aux rumeurs et ont tendance à se surveiller mutuellement¹⁴⁵.» Cet état nous amène à rester tout de même vigilants face aux flots

¹⁴³ Dominique Cardon «Internet produit une bonne information», *20 minutes.fr*, 1 février 2010, disponible en ligne : <http://www.20minutes.fr/article/380824/Culture-Dominique-Cardon-Internet-produit-une-bonne-information.php>, [Consulté le 3 mars 2010].

¹⁴⁴ Expression usuelle pour parler des courts messages qui transitent sur Twitter.

¹⁴⁵ Dominique Cardon, «Internet produit une bonne information», *op. cit.*

d'informations qui circulent sur le web et distinguer ce qui est fiable de ce qui ne l'est pas. Les journalistes professionnels, par expérience ont souvent été induits en erreur après avoir alimenté leur reportage à partir des sources manipulées sur Internet. À l'appui, l'expérience qui suit en est éloquente.

En décembre 2005, par exemple, Julie Cart, du *Los Angeles Times*, lut que le gouvernement du Wyoming, M.Dave Freudenthal, avait violé la loi sur la protection des espèces en danger en refusant de réintroduire dans l'État une espèce menacée de loups. [...] Le Los Angeles Times publia la nouvelle en «une» avant de découvrir qu'il s'agissait d'un poisson d'avril mis en ligne par un internaute¹⁴⁶ [...]

Une nouvelle terminologie dans les ouvrages des adeptes du réseau s'est introduite pour désigner l'«internaute tout puissant» dans la nouvelle ère numérique. Il est question des termes, «pronétaire» et «webacteur» pour nommer l'utilisateur du web 2.0 qui contribue et s'investit sur le web. Cette terminologie renvoie à l'idée d'une prise de pouvoir citoyenne et au «passage de la consommation passive des individus à une contribution active». Le mot pronétaire qui est employé par De Rosnay dans *La révolte du pronétariat* provient de deux termes pour signifiants : pro; au sens de l'avant et net; au sens de réseau.

Dans le cas de Pisani dans *Comment le web change le monde : L'alchimie des multitudes*, l'utilisation du terme webacteur renvoie également à l'idée que les nouveaux internautes ne sont non plus des spectateurs passifs face au contenu offert par les médias culturels, mais des producteurs d'informations. Dans la littérature des tenants du réseau, on valorise par exemple, la contribution des usagers au développement de l'encyclopédie en ligne *Wikipédia* par la création, l'enrichissement et les modifications de pages sur des sujets divers. Cette intrusion de nouveaux acteurs détrônent le monopole des anciens médias de masse depuis que nous assistons progressivement à «la création d'intermédiaires qui fabriquent et détruisent de l'information, qui façonnent de

¹⁴⁶ Éric Klinenberg, «Une révolution en trompe-l'œil», *Le Monde diplomatique*, Manière de voir, no 109, février-mars 2010, p. 20.

l'information à partir d'éléments de vérité ¹⁴⁷[...] ». La thématique développée par les adeptes du réseau, qui concerne l'implication de l'Internet 2.0 sur les pratiques sociales émergentes se fonde essentiellement sur le passage de la passivité à une contribution plus active.

Cette approche n'est cependant pas nouvelle. Durant les premières années qui ont suivies l'irruption du web à l'échelle mondiale, Pierre Lévy, par exemple, a déjà élaboré dans *Cyberculture*, la question de l'avènement d'une nouvelle agora citoyenne, par le passage de l'ancien rapport entre les médias de masse, tel la télévision, la radio et les individus (un vers tous) vers la fin cette médiation et l'entrée de jeu des internautes contributeurs d'information (tous vers tous). Ce prolongement instaure ainsi un réseau d'Internet basé sur un système horizontal de communication.

Dans la même veine, le philosophe Bernard Stiegler, dans *Le consumérisme a atteint ses limites* développe la même approche, à savoir que nous avons dépassé le temps où il y avait d'un côté, des producteurs et de l'autre, des consommateurs. Ce changement de paradigme, voit s'instaurer une tendance en pleine ascension et fait appel à l'intelligence collective d'un grand nombre d'internautes. Il s'agit de la logique de l'économie de contribution. «On entre dans la nouvelle logique de l'économie contributive, qui repose sur des investissements personnels et collectifs et qui crée une autre forme de valeur. Les exemples ne manquent pas, du logiciel libre à Wikipédia¹⁴⁸.»

Dans cette approche, le public devient la nouvelle avant-garde et cette économie contributive valorise celle, de l'amateur. Ces amateurs sont désormais nombreux sur le réseau des réseaux et particulièrement sur les nouvelles plateformes, tels que *Youtube*,

¹⁴⁷ Un article de Jean Luc Raymond sur une présentation du prochain livre de Manuel Castells, *Communication Power* (à paraître) disponible en ligne sur : http://www.a-brest.net/article4513.html?debut_artR=80, [Consulté le 11 novembre 2009].

¹⁴⁸ Bernard Stiegler, « Le consumérisme a atteint ses limites », *La Tribune .fr*, 23 juillet 2009. Disponible en ligne sur : <http://www.latribune.fr/actualites/economie/france/20090723trib000402565/bernard-stiegler-le-consumerisme-a-atteint-ses-limites.html> [Consulté le 26 novembre 2009].

Dailymotion, Citizenside et Myspace. Sur *Myspace*, des amateurs dans l'univers artistique tentent de se faire un nom en publiant leurs productions audiovisuelles. Sans devoir passer par les difficultés de faire reconnaître leurs talents dans la vie réelle, ces artistes indépendants tentent, cependant, d'attirer le plus de visiteurs sur leur site. Étant donné que la plupart des artistes populaires de grande renommée ont leur profil sur ce site, les amateurs talentueux ont plus de chances d'être remarqués ainsi.

D'après la pensée de Lipovetsky, nous ne serions plus tout à fait dans «la société du spectacle», dans la logique de Guy Debord, si l'on tient compte de cette revalorisation de la figure de l'amateur, à l'ère du web 2.0. Depuis vingt ans via Internet, il n'y plus d'un côté des producteurs et des consommateurs passifs de l'autre. Selon Debord, le sens de «la société du spectacle» renvoie à la domination des médias de masse par leurs productions d'images, réduisant ainsi, les individus dans une position d'aliénation et de passivité. À ce propos, Lipovetsky écrit :

Bien sûr, la logique du spectacle se poursuit et même s'amplifie, mais elle n'a plus du tout la signification que lui donnait Debord. L'époque des mass médias fondés sur la communication pyramidale à sens unique, qui a nourri la théorie du spectacle, fait de plus en plus place à un sujet interactif, à une communication individualisée, autoproduite et hors échange marchand....Non plus la dépossession de soi par l'écran-spectacle, mais une volonté de réappropriation, par les sujets, des écrans et des instruments de communication¹⁴⁹.

Tel que nous l'avons rapporté la plupart des grandes chaînes d'information en ligne invitent le public à laisser des commentaires ou à témoigner de faits sur l'actualité. Elles récupèrent souvent des photographies d'amateurs, témoins directs d'événements, photos qui ont l'air authentiques. Au centre de leurs réflexions, les adeptes du réseau semble miser sur les usages potentiels des nouvelles technologies. Intitulant un de ses ouvrages d'une manière aussi évocatrice que *La révolte du pronétariat*, De Rosnay qui de toute évidence pastiche Marx sur une révolution culturelle d'un nouveau type.

¹⁴⁹ Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, *op. cit.*, p. 286-287.

Pour les tenants du nouveau cyberspace, le slogan «*Tous journalistes, tous contributeurs*» devient le fondement de leur propre utopie. Il est cependant difficile de dégager une représentation juste des pratiques des internautes dans les conditions où les usages sont pluriels et les investissements inégaux. Par ailleurs, l'idée que tous les individus peuvent créer du contenu sur les plateformes du web 2.0 est toute relative car il faut distinguer la création et les contenus. Il y a ceux, qui, par exemple, créent des montages vidéos sur Youtube, ceux qui ne font que suivre, commenter, donner leurs avis sur diverses productions amateurs ou d'autres encore qui font les deux à la fois. La plupart des créateurs de contenus ont pour principal objectif d'attirer le maximum d'audience. Ceux qui se limitent à critiquer ceci et cela sur les différentes plateformes cherchent plutôt à extérioriser en toute liberté, leurs pensées et leurs idées dans un univers d'anonymes. Pour ce qui est des blogs journalistiques ou citoyens, il est plutôt question d'attirer un nombre accru de lecteurs. L'intérêt de ce type de blog vise à gagner une certaine notoriété au sein du public. À cet égard, plusieurs bloggeurs mettent fin à leur présence sur ce type de contribution, faute d'une visibilité suffisamment importante.

Sur le web2.0, on projette l'horizon d'un espace démocratique égalitaire où tout le monde est sur le même pied d'égalité et peut librement participer à cet espace mais en réalité les distinctions de statuts entre les usagers du web ne favorisent en rien la disparition des catégories sociologiques et leurs écarts. En d'autres termes, la projection dans l'espace de l'autopublication ne nous permet pas d'esquiver intégralement ce que nous sommes dans la vie réelle. Il existe par ailleurs, un certain nombre d'indices qualitatifs qui désignent tout naturellement notre capital culturel. On peut mentionner à cet effet, le style langagier, la projection de certaines connaissances et la maîtrise d'une certaine terminologie dans les paramètres d'une spécialisation. Répétons-le; la démocratisation du web 2.0 ne permet pas d'effacer les distinctions d'ordre hiérarchique entre les contributeurs.

Le 21^e siècle représenterait-il alors, la mise en commun des talents grâce au perfectionnement technique du réseau au détriment de l'élite intellectuelle ou y aurait-il

une constance d'une concentration des pouvoirs entre les mains des mieux informés ? La démocratisation du réseau provoque véritablement une mutation quant à la définition de l'auteur et de son monopole au sens commun dans la mesure où l'on voit apparaître une forme d'«auteurs en collectifs». On peut, également évoquer qu'avec l'hypertextualisation qui est renforcée par les jeux de procédés de syndication, il devient plus difficile de discerner l'auteur à l'origine d'une idée, d'une pensée ou d'une œuvre. L'interactivité qui s'accroît sur le réseau provient des jeux de perpétuels renvois d'un lien à l'autre et il devient, dans ces circonstances, presque impossible d'identifier l'auteur à l'origine de la source. «Le risque d'Internet n'est pas celui de la mort du sujet, mais de sa dissolution dans trop de sujets, sans reconnaissance possible¹⁵⁰.» Tel que nous l'avons évoqué précédemment, la navigation hypertextuelle qui autorise des parcours de lectures au sein d'un nombre exponentiel de documents numérisés, favorise à la fois, un nombre infini de lectures possibles. L'œuvre à l'origine peu être enrichi comme elle peut être déformé. «L'œuvre et son auteur s'effacent, au profit de la posture de participation d'un lecteur-auteur à une œuvre collective en devenir¹⁵¹.»

Une rupture culturelle a bien eu lieu depuis que la nouvelle idéologie du web induit le fait que ce n'est plus l'identité de celui qui publie qui importe mais plutôt ce qui est publié. Un des meilleurs exemples, pour exposer ce nouveau paradigme est, sans contre dit *Wikipédia*. Cette encyclopédie en ligne illustre un excellent sujet de débat sur la fin de l'expertise. Le suffixe wiki signifie rapide en hawaïen. Il se rapporte aux sites web, dont les liens sur les pages peuvent être modifiés par tous les visiteurs. Il est question d'un espace ouvert à une écriture commune et collaborative. Pareillement, nous savons que les auteurs des pages de publication et des modifications sur *Wikipédia* sont identifiés par des pseudonymes et que la notion d'autorité de la voix savante s'éloigne radicalement de ce système de fonctionnement sous forme wiki. Serait-on passé de la figure de l'auteur classique, sans collectif qui exprimait, jadis, son intériorité, ses affects, son génie vers un

¹⁵⁰ Franck Rébillard, *op. cit.*, p. 45.

¹⁵¹ *Ibid.*

univers de «collectif sans auteur» ? Avec la participation plus élargie d'internautes depuis l'avènement des plateformes du web 2.0, une fragilisation des frontières entre l'auteur et le lecteur devient plus perceptible. Nous présenterons plus loin, la problématique de la démocratisation du web soulevée par les récents discours des Cassandres tels que Finkelkraut, Keen et Bolz.

4.2 La photographie sur les lieux

Désormais, le web comme le téléphone mobile génèrent de nouvelles manières d'interagir avec son environnement. La figure de l'amateur se présente comme un acteur et producteur d'informations. Depuis l'intégration de la caméra et de la vidéo sur le téléphone mobile, les utilisateurs ont la possibilité de saisir des événements inusités et sur le vif à tout instants dans le contexte où le portable est devenu une extension de soi. Le phénomène de la photographie amateur via le téléphone portable est apparu en 2004 avec l'incident dramatique du Tsunami. En 2005, nous avons été témoins, de nos écrans, de la couverture médiatique de l'attentat de Londres. Les photos prises du métro par un amateur durant l'attentat ont fait l'actualité et ont largement démontré l'authenticité des prises de vue. Tout individu possédant une *camphone* peut révéler des informations utiles aux services de sécurité dans la mesure où il se trouve sur place, au cœur d'un drame. Tel que le mentionne Howard Rheingold :

L'image d'actualité de l'année 2005 reste une photo du métro de Londres touchés en juillet par un attentat terroriste, prise à partir d'un téléphone mobile et diffusée sur Internet par liaison sans fil. Désormais, la question cruciale n'est plus de savoir si les populations auront accès ou non à ces technologies d'actions collectives, mais si elles sauront les utiliser en tant que contre-pouvoir démocratique, à une époque où les États autoritaires, comme les groupes fascistes, sont eux-mêmes bien outillés en la matière¹⁵².

¹⁵² Howard Rheingold, « Pouvoir, contre pouvoir et alphabétisation des «foules intelligentes», Transversales, 26 avril 2006. Disponible en ligne sur : http://grit-transversales.org/dossier_article.php?id_article=94, [Consulté le 10 novembre 2009].

Les nouveaux photographes s'improvisent photoreporter ou agent paparazzi, avec leur portable et se confrontent aux professionnels. Prenant en compte cette évolution, de nombreux journaux sollicitent désormais photos et témoignages de leurs lecteurs, afin de les intégrer à leurs publications. Ainsi, tout citoyen, se trouvant au bon endroit au bon endroit et au bon moment, peut coopérer avec les médias généralistes. Il y a un côté aventurier dans la manière dont les utilisateurs peuvent se saisir des événements grâce à leurs camphones. À l'image du célèbre photographe Robert Capa, l'individu ordinaire peut se trouver tout près d'un incident qui vient troubler son quotidien, sa quiétude. Grand photographe de renom, la devise de Capa était : «si la photo n'est pas bonne, c'est que tu n'étais pas assez près¹⁵³». Dans ces paramètres, ses plus célèbres photos de guerre du siècle dernier, sont souvent mal cadrées et assez flous. Suite aux attentas de Londres, c'est la photo d'un jeune individu prise de son téléphone mobile dans le tunnel du métro, et non celle d'un journaliste professionnel qui a fait la manchette des grands quotidiens à travers le monde.

Or, l'amateur est celui qui se distingue du professionnel et qui n'a pas de statut officiel mais, qui à l'aide d'une appropriation technologique mobile, peut faire la démonstration qu'un événement a bien eu lieu, qu'il en a été le témoin. Avec l'extension du réseau WIFI à l'espace public, les photographes amateurs peuvent, désormais, instantanément et en temps réel publier leurs clichés sur diverses plateformes tels que *Youtube*, *Flirck* ou *Citizenside* à partir du téléphone mobile 3G. À cet effet, nous avons affaire à une approche du crowdsourcing qui s'apparente à la logique de l'économie de la contribution, que nous avons abordée précédemment. Le *crowdsourcing* est un néologisme fondé en 2006 par des rédacteurs de la revue *Wired*. Elle concerne la récupération par les instances médiatrices des productions des amateurs.

¹⁵³ Tiré de l'article «Robert Capa», sur Wikipédia.

Le crowdsourcing consiste à utiliser la créativité, l'intelligence et le savoir-faire d'un grand nombre d'utilisateurs de l'Internet, et ce, au moindre coût. La traduction littérale de crowdsourcing est « approvisionnement par la foule », mais ne reflète pas le véritable contenu du vocable. Une autre proposition de traduction pourrait être : « impartition à grande échelle » ou encore « externalisation à grande échelle¹⁵⁴.

Que la figure du photographe amateur se manifeste depuis l'irruption du portable ne devrait pas nous étonner. Cet appareil, que nous portons toujours sur nous offre des possibilités inouïes de nous approprier un événement qui peut faire la une de l'actualité. Contrairement à la caméra numérique, le portable nous suit partout dans nos moindres déplacements. Néanmoins, l'amateur peut-il réellement rivaliser avec les photoreporters professionnels ? Il faut reconnaître qu'à partir d'un portable, la qualité de l'image peut laisser à désirer. En termes de qualité de l'image, l'amateur n'est pas outillé en ce sens ne peut concurrencer le professionnel. Contrairement à la caméra des experts, les téléphones mobiles les plus sophistiqués ne permettent pas des prises de photos aussi claires. Par ailleurs, les mains du professionnel sont plus habiles à faire de bonnes prises de vue et le cadrage qui convient.

Dans un article, de la revue *Wired*, *The Good Enough Revolution : When Cheap and Simple Is Juste Fine*¹⁵⁵, on relate un changement de paradigme dans le domaine de la photographie qui risque pourtant d'augmenter la crainte des photoreporters professionnels de perdre leur statut et de voir leur domaine envahi par des amateurs. Ce changement de paradigme conforte au contraire les amateurs dans le cercle de la contribution informative, en les valorisant.

C'est que la communication, même celle des plus grands, est en train de verser dans une nouvelle tendance : good enough...il n'y a pas si longtemps, la qualité constituait un critère essentiel pour les biens de consommation. ...aujourd'hui, on se contente de ce qui est bon marché pour autant que cela marche¹⁵⁶.

¹⁵⁴ Tiré de l'article «crowdsourcing», sur Wikipédia.

¹⁵⁵ Disponible en ligne sur : <http://soyezvirtuels.blogspot.com/2009/11/sam-suffit.html>, [Consulté le 9 décembre 2009].

¹⁵⁶ *Ibid.*

Lors de la diffusion de l'actualité, on nous présente souvent ces photos ou vidéos qu'on identifie instinctivement à des productions d'amateurs. L'image est flottante, brouillée, sans clarté et le cadrage est plus ou moins imparfait. Quoi qu'il en soit, les médias généralistes arborent fièrement l'authenticité de ces productions qui proviennent de Monsieur et Madame tout le monde. Ces grands médias ont tout intérêt de faire participer le grand public et leur nouvelle devise est sans contre dit : «vous êtes nos yeux». Selon le sociologue des médias, Denis Muzet :

La photographie du quidam, même pixélisée et mal cadrée, est désormais vécue comme plus authentique que celle du professionnel. Plus sincère, aussi, «ce désir de témoigner est une tentative de réappropriation du monde ...Chacun veut être acteur de son destin et coproduire la société dans laquelle on vit¹⁵⁷.

Le portable, souvent perçu comme un «objet sale¹⁵⁸», pour reprendre l'expression de Laurence Allard et Olivier Blondeau, devient un objet d'expression en soi, qui va permettre de reconfigurer l'espace public en lui faisant rencontrer l'espace électronique de circulation de données. Les mouvements sociaux qui se mobilisent contre la surveillance électronique et pour la protection des libertés individuelles, vont jouer un rôle majeur dans l'émergence de cet activisme de la mobilité. Rappelons que les SMS peuvent aussi être considéré comme un «objet sale», c'est-à-dire un instrument de déstabilisation politique et de contre pouvoir dans la mesure, où il a par exemple, participé à la chute du président Joseph Estada en 2001 aux Philippines. La photographie, vidéo ou message via le téléphone portable apparaissent dans ce contexte, comme des armes politiques de contestation que les activistes peuvent s'approprier en espérant changer le climat d'injustice de tel ou tel pays.

Dans des États comme l'Iran ou la Chine où les droits et libertés de l'homme sont presque inexistantes, les usages de la Toile et les communications mobiles sont hautement surveillés et font l'objet de manipulation de la part de l'autorité dirigeante. Lors de la réélection de

¹⁵⁷ Delphine Le Goff, «Profession reporter amateur», *Stratégies.fr*, 28 septembre 2006. Disponible en ligne sur : <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r42202W/profession-reporter-amateur.html>, [Consulté le 13 décembre 2009].

¹⁵⁸ Laurence Allard et Olivier Blondeau, *op. cit.*, p. 53.

Mahmoud Ahmadinejad, en juin 2009, qui a provoqué un mouvement de contestation de la société civile. On a constaté « que moins les individus ont confiance dans leur gouvernement, plus ils se méfient des réseaux de communication¹⁵⁹ ». Les prises de photos et vidéos du téléphone mobile hors connexion par les manifestants ont témoigné de la mort tragique et violente de *Nada* qui a fait la une des grands médias. Ces productions audiovisuelles ont été, par la suite transférées sur Internet et accessibles à des millions d'internautes sur les sites *Youtube*, *Flirck*, *Citizenside* ou *Dailymotion*.

4.3 La transformation de l'encyclopédisme : le cas de Wikipédia

À juste titre, nous pouvons désigner cette encyclopédie comme étant l'emblème de la fin de l'expertise et de la valorisation de l'internaute à l'ère de la computation sociale. La plupart des zéloteurs de l'Internet expriment un enthousiasme sans précédent face au changement de paradigme induit par la démocratisation du savoir suite au lancement de l'encyclopédie *Wikipédia*. Cette encyclopédie en ligne se distingue radicalement de l'encyclopédie hiérarchique classique instaurée par Diderot et Alembert au 18^e siècle. À ce temps de l'époque moderne, elle rassemblait strictement l'ensemble des champs du savoir et des connaissances issues de l'élite intellectuelle. Par ailleurs, *Wikipédia* et son infrastructure rompent avec les sites d'expressions individuelles et son originalité dérive sans doute, de l'effacement de la signature de l'auteur. Avec *Wikipédia*, s'efface l'écriture statique et inaltérable de l'auteur d'un ouvrage et s'ouvre l'opportunité d'instaurer, au sein social, une nouvelle écriture de type collaborative et conversationnelle. Plus clairement, le mode d'organisation de l'encyclopédie *Wikipédia* renvoie à un mouvement de modifications permanentes des pages par l'ensemble de la communauté. Cette encyclopédie en ligne multilingue, à contenu libre et collaborative prend l'aspect, pour ainsi dire d'un modèle emblématique de l'intelligence collective.

Nous sommes en présence d'un nouveau champ de savoir et de connaissances qui se fonde sur un processus collectif d'humanisation. Une nouvelle révolution culturelle se

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 79.

dessine à l'horizon. Cette encyclopédie est alimentée et lue par des millions d'internautes et elle est devenue depuis sa fondation en 2001, la référence principale en devançant largement l'encyclopédie *Britannica* et *Universalis*. À la recherche d'informations des sujets divers sur Internet, cette encyclopédie apparaît généralement parmi les premiers sites de la première page de consultation. Cette concentration est imputable à un taux de fréquentation conséquent auprès des internautes. *Wikipédia* est un projet collectif et à juste titre, révolutionnaire dans la mesure où elle encourage effectivement une participation de tous et sans égard au capital culturel de ses membres. L'évaluation du comité de l'encyclopédie ne porte aucun intérêt à notre niveau d'éducation, aux nombres d'obtentions de diplômes ou à la notoriété des contributeurs. L'évaluation renvoie uniquement à ce que les participants publient. Dans un pêle-mêle, des scientifiques, des professeurs, des étudiants, des autodidactes, des propagandistes et des gens sans aucune formation préalable peuvent contribuer au développement et à l'enrichissement de cette encyclopédie. On trouve, entre autres, sur *Wikipédia* des biographies de célébrités, des pages du domaine scientifique et historique. En paraphrasant Mathieu O'Neil, le respect mutuel entre les membres de la communauté de ce projet de référence ne renvoie qu'à ce qui est accompli. L'évaluation des membres se limite à des critères de classification, «en fonction du nombre de leurs contributions, du type d'articles sur lesquels ils ont travaillé, et d'autres critères statistiquement quantifiables¹⁶⁰».

Les participants peuvent créer des nouvelles pages sur une panoplie de sujets, apporter des modifications sur d'autres pages ou amener de nouvelles informations qui augmentent ainsi, la concentration des liens hypertextuels. Fondamentalement, on sait que les variables sociologiques ne disparaissent pas aussi facilement sur la Toile et que ceux qui participent activement à cette encyclopédie ont majoritairement un capital culturel plus élevé que la moyenne. Depuis son irruption sur le réseau, des interrogations qui concernent la fiabilité des sources en provenance de contributeurs anonymes ne manquent

¹⁶⁰ Mathieu O'Neil, «Wikipédia ou la fin de l'expertise», *Le Monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, Février mars 2010, p. 46.

pas de raviver des débats. Quoi qu'il en soit, son mode d'organisation est au centre des nouvelles préoccupations sociales. Doit-on donner raison à l'enthousiasme des adeptes de la Toile vis à vis de la mise en place de ce projet communautaire fondée par des individus en provenance de différents horizons ? À l'opposé, faut-il envisager la transformation encyclopédique à une pure idéologie utopique ? À la lumière de la pensée cybernétique de Wiener, de la noosphère de Chardin et de l'égalitarisme saint-simonien, *Wikipédia* instaure-t-elle un monde plus juste unifiant les esprits vers une valorisation de la liberté de circulation de l'information et sans entrave ? Sans contredit, l'encyclopédie est régie par l'actualisation permanente des informations et des modifications sont régulièrement apportées et archivées dans un ordre chronologique. En bas de chacune des pages de *Wikipédia*, la date et l'heure exacte de la dernière modification est affichée en permanence. Quoi qu'il en soit, peut-on réellement s'appuyer en toute confiance sur ce que les participants publient sur ce support de connaissance ? Tel que nous l'avons mentionné précédemment, le niveau de fiabilité et l'anonymat des contributeurs posent problème. À cet égard, De Rosnay qui est un grand adepte de ce projet, reconnaît l'importance de la problématique liée au degré de sa fiabilité.

Mais pour *Wikipédia*, qui se veut un «organe de référence» doté de la «neutralité» encyclopédique, et qu'elle que soit la qualité de ses filtrages, on ne peut nier qu'il existe une «face obscure»... Qui contrôle ce type d'information ? Ce n'est pas parce que les sources sont pronétariennes que l'information est obligatoirement fiable¹⁶¹.

En décembre 2005, une étude¹⁶² comportait une comparaison entre les encyclopédies *Wikipédia* et *Britannica* afin de mesurer la quantité d'erreurs. D'après les résultats, on dénombrait plus ou moins le même taux. On a saisi quatre erreurs sérieuses dans les deux cas et respectivement 162 erreurs pour *Wikipédia* contre 123 pour la *Britannica*¹⁶³.

¹⁶¹ Joël de Rosnay, *La révolte du pronétariat*, op. cit., p. 160-161.

¹⁶² Christian Vandendorpe, «Le phénomène *Wikipédia*, une utopie en marche», *Le débat*, no 148, Janvier- février 2008. Disponible en ligne sur <http://www.ruor.uottawa.ca/fr/bitstream/handle/10393/12823/wikipedia.html?sequence=2>.

¹⁶³ *Ibid.*

Depuis sa généralisation, d'innombrables étudiants se fient, en toute confiance, aux sources émises sur cette encyclopédie pour la préparation de leurs travaux scolaires. Certains vont même jusqu'à comparer le contenu de l'enseignement de leurs professeurs avec celui de *Wikipédia*. On oublie, toutefois à tort ou à raison que sur cette encyclopédie, la vérité ne peut être certifiée et que l'ensemble des sources invite, par prudence, les membres à une vérification. En l'occurrence, les pages d'ordre scientifiques rédigées par des spécialistes sont peu sujettes à être manipulées car elles renvoient à un terrain non idéologique. Comme le dit si bien Mathieu O'Neil : «personne ne cherche à vandaliser un article sur la morphologie végétale ou sur les disjoncteurs à haute pression¹⁶⁴». Autrement, on ne peut contredire le fait que l'anonymat suscite le sabotage, la malveillance et la manipulation de certains participants sur les pages sensibles à caractère subjectif. Ces actes répréhensibles par le comité sont souvent pris d'assaut sur les pages biographiques. Des participants peuvent nuire à la réputation d'hommes politiques ou de célébrités qu'ils n'apprécient guère en relatant des informations fausses à leur insu. Également, des pratiques propagandistes ne sont pas à ignorer, bien que cette encyclopédie privilégie une contribution en toute neutralité. À ce propos, Christian Vandendorpe souligne dans *Le phénomène Wikipédia, une utopie en marche* :

Certes, il faut d'emblée reconnaître que cette encyclopédie est loin d'être parfaite – Wikipédia est d'ailleurs la première à l'admettre dans ses «Avertissements généraux». On serait en effet fondé à se méfier *a priori* d'une publication dépourvue de comité de lecture et qui laisse tout un chacun rédiger des articles sur n'importe quel sujet et même modifier des articles existants¹⁶⁵.

4.3.1 Les nouveaux cassandres

D'après nos constatations, le web social semble raviver un vieux débat, et plus clairement, de la confrontation dans l'antiquité grecque de deux mondes opposés, soit celui de l'épistémê, (la connaissance) et la *doxa*, (l'opinion). On voit se réincarner

¹⁶⁴ Mathieu O'Neil, *op. cit.*, p. 49.

¹⁶⁵ Christian Vandendorpe, *op. cit.*

aujourd'hui la problématique philosophique ancienne où Socrate défiait les discours des sophistes. On peut, ainsi faire un parallèle avec l'intervention de Lise Bissonnette que nous avons invoqué au préalable dans ce travail. Elle dénonce la transformation des discours des journalistes professionnels induite par l'invasion des réseaux sociaux dans le domaine de l'information. L'insertion des journalistes dans l'univers des réseaux sociaux et des blogs est, selon elle, une forme de déchéance de leur statut d'expert. La participation du journaliste aux plateformes de l'Internet suscite une nouvelle écriture participative et conversationnelle avec le grand public. Plus clairement, ce que rétorque Mme Bissonnette, touche aux répercussions de l'explosion des réseaux sociaux sur la fonction des experts de l'information, une fois qu'ils ne sont plus tenus séparés de la masse, dans leur champ respectif pour produire leur reportage. Les journalistes à l'ère du nouveau web se mêlent au bavardage et au règne des «gazouillis» du grand public. Ce retournement de situation est perçu comme un rabaissement de la réputation ou de la notoriété du journalisme.

La problématique de la démocratisation du web que soulèvent des auteurs tels que Finkelkraut, Keen et Bolz, est liée à cette perte du monopole des experts. Andrew Keen, fervent contestataire du web 2.0 et des effets de la démocratisation du réseau sur les médias traditionnels, relate dans son dernier livre *Le culte de l'amateur : comment Internet tue notre culture*, que le nouveau monde se dirige vers une régression générale. Cet auteur qu'on surnomme l'«antéchrist de la Silicon Valley», a toutes les caractéristiques d'un technophobe ardu et ce, bien qu'il entretient un blog au quotidien. Ses principales interrogations sont les suivantes : Comment pourrait-on discerner le bon grain de l'ivraie dans le contexte où que tout le monde peut librement participer à cette encyclopédie en ligne dans les prémisses de l'anonymat ? Comment pourrait-on distinguer le vrai du faux, dans les conditions où n'importe quel internaute peut créer, à son gré une page ou modifier les publications des autres participants. Sur *Wikipédia*, règne, selon lui, dans un pêle-mêle des «contributeurs incultes et savants». Il rétorque contre les discours élogieux envers l'amateurisme. À son esprit, *Facebook* ne sert

absolument à rien sinon à une exposition narcissique. L'univers des réseaux sociaux comme l'ensemble du web 2.0 est un terrain empreint d'immoralité, d'excès d'image de violence gratuite et de pornographie.

Il déplore, également la permissivité du réseau face au plagiat des productions d'auteurs. Il compare vulgairement «les internautes à des millions de singes derrière leur clavier qui alimentent une jungle de médiocrité». En bref, cet auteur dénonce de manière catégorique l'uniformisation entre le savoir des experts et ces amateurs qui s'organisent, désormais, en contre-pouvoir. Parmi ces innombrables arguments enflammés, il cite, entres autre :

Les millions d'individus qui contribuent à la rédaction de Wikipédia se complaisent dans la banalité et la vulgarité de leur savoir. Sur Wikipédia, deux et deux font parfois cinq. ...Ce flambeau de l'autopublication a cependant ceci de particulier qu'il élève l'amateur au rang de sommité, lui conférant une crédibilité supérieure à celle de son homologue professionnel. Bien que Wikipédia ne fasse pas autorité loin de là-, elle aspire à devenir la plus grande banque de savoir de la planète¹⁶⁶.

Parallèlement, à la critique de Keen, d'autres Cassandres redoutent la participation massive d'internautes et craignent le développement d'une régression de la pensée depuis l'invasion d'amateurs qui empiètent sur le temple des médiateurs traditionnels. La réflexion de Norbert Bolz, philosophe de formation dans *Le royaume des idiots* poursuit ces critiques. Ils ont en commun le déni d'une mutation anthropologique et culturelle. Les penseurs de la vieille école se voient confrontés à des changements de grande envergure qui s'éloignent des repères avec lesquels ils ont été longtemps habitués. Le conservatisme ambiant, à l'aube de notre siècle n'a toutefois pas lieu d'être. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons revenir en arrière. Des nouveaux changements seront toujours à venir et il faudra apprendre à vivre de son temps. Il y aussi la traduction d'une angoisse infondée de voir l'élite intellectuelle perdre sa position hiérarchique et d'être envahi par des profanes, «des idiots» au sens que Bolz l'entend.

¹⁶⁶ Andrew Keen, *Le culte de l'amateur : comment Internet tue notre culture*, Scali, Paris, 2006, p. 61.

L'expertocratie perd du terrain, de la légitimité. On peut à bon droit dire que les masses gagnent en influence. Les gens deviennent de plus en plus des idiotae – comme disait au Moyen Age Nikolaus von Kues [1401-1464, cardinal allemand et grand esprit] –, ils se contentent de leur opinion et n'écoutent pas les lettrés¹⁶⁷.

Finkelkraut relate dans son ouvrage *Internet, l'inquiétante extase* : «Il y avait l'autorité du prêtre, il y avait l'autorité du maître, il y avait l'autorité de l'auteur, désormais, tous ces surmoi sont engloutis dans le pêle-mêle¹⁶⁸.» Il y aurait selon lui, régression collective de la pensée depuis que les connaissances et le savoir de l'élite intellectuelle transitent sur le réseau. À cet effet, la crainte de voir disparaître les œuvres d'auteurs depuis leur passage progressif du livre vers le réseau est vivement ressentie à travers les réflexions du philosophe. *Wikipédia* comme l'ensemble du réseau est selon sa vision, le lieu par excellence de la violation de la propriété intellectuelle, du copyright. Également, la toile a toute les apparences d'un l'univers du «copier-coller», de la disponibilité immédiate et instantanée de l'information, ce qui peut engendrer, de sur quoi, une paresse généralisée, au sein social.

À la lumière de cette réflexion, Nicholas Carr apporte un argument qu'on ne peut nier la pertinence. Il fait référence aux nouveaux modes de lecture induits par la numérisation du texte et qui s'éloigne de celle invoquée par la lecture classique. D'après lui, «la dernière chose que souhaitent les entrepreneurs de Net, c'est d'encourager la lecture lente, oisive, ou concentrée. Il est de leur intérêt d'encourager la distraction¹⁶⁹». Cet argument soulève une réalité perceptible dans la manière dont les internautes s'approprient le réseau. Face à la diversification et à la dispersion de contenus, il est vrai que la Toile invite, par instinct, les utilisateurs à transiter facilement d'un site à l'autre. Par analogie au

¹⁶⁷ Norbert Bolz, «Quand le Net devient communautaire, Le nouveau royaume des idiots» *Courrier International*, 31 août 2006. [Http://www.courrierinternational.com/article/2006/08/31/le-nouveau-royaume-des-idiots](http://www.courrierinternational.com/article/2006/08/31/le-nouveau-royaume-des-idiots), [Consulté le 9 janvier 2009].

¹⁶⁸ Alain Finkelkraut et Paul Soriano, *op. cit.*, p. 47.

¹⁶⁹ Nicholas Carr, «Google nous rend-il stupide?», *Les Cahiers de la librairie*, no 7, Paris, Janvier 2009.

coq à l'âne, les sollicitations sont si nombreuses sur le réseau qu'il devient difficile de résister à la tentation de passer à autre chose ou de se détourner de notre recherche initiale. Fervent défenseur du livre, Finkelkraut affiche des réserves face à l'engouement social envers l'encyclopédie en ligne. Le livre est, selon lui, l'unique lieu où «les mots se reposent» et par conséquent, sur *Wikipédia*, les mots se noient dans le tourbillon des innombrables liens hypertextuels qu'on peut cliquer ici et là et procéder à des changements de sens perpétuels. Il est vrai que le changement de paradigme auquel nous sommes confrontés va de pair avec la fin de la fixité. Tout est, désormais mouvant.

4.4 Les enjeux socioculturels des réseaux sociaux

Avec le développement croissant du téléphone portable et des nouvelles technologies mobiles dotées du web, se présentent, également des nouveaux espaces de socialisation où s'expriment des millions de subjectivités. Ici, nous discuterons de l'affectation des sites de réseaux sociaux sur les identités individuelles et collectives. Depuis l'irruption de Facebook, Myspace et Twitter, nous voyons apparaître une mutation dans l'ordre de la représentation individuelle et collective. Plus clairement, la démocratisation de la computation sociale entraîne une profonde transformation sociétale de la notion d'identité. Plusieurs chercheurs s'intéressent de près aux nouvelles interactions sociales en rapport avec l'environnement numérique. Cet espace se concrétise comme un lieu d'expression où transitent souvent des identités multiples et fragmentaires. De nouvelles formes de sociabilité se déploient sur ces espaces où l'on peut s'inventer, se créer des «simulacres du moi» ou s'adonner à des formes de théâtralisation. «D'un côté, il est difficile de ne pas noter la dimension profondément narcissique de ces échanges en ligne, ou nombre de fois, il s'agit seulement de se montrer, d'exhiber même parfois les aspects les plus intimes de sa vie privée¹⁷⁰.»

¹⁷⁰ Lipovetsky et Serroy, *op. cit.*, p. 85.

Comment en sommes-nous arrivés à banaliser la notion de la vie privée, un phénomène qui est davantage attribuable au moins de 30 ans ? La banalisation des *webcams*, de l'usage du téléphone portable et le succès des émissions de télé-réalités, tel le célèbre *Loft Story* auprès des jeunes en sont-ils des facteurs pertinents ? En l'occurrence, l'espace intime tend à se répartir dans les réseaux en ligne comme dans l'environnement urbain. Nous sommes souvent témoins de conversations privées sur le téléphone mobile de personnes qu'on ne connaît pas. Une intrusion involontaire dans la vie intime des autres se pratique au quotidien. À partir de la fin des années 80, sont apparus sur nos écrans de télévision et d'ordinateurs, les épisodes de télé-réalités où sont exposés, au quotidien, des acteurs dans un espace clos durant une période déterminée. Le succès fut immédiat et a attesté le phénomène du voyeurisme du public et de la banalisation de l'exposition de soi¹⁷¹. On observe qu'au départ de la création de leur profil sur la plateforme *Facebook*, par exemple, les membres sont peut-être soucieux de la gestion de leurs données personnelles mises en ligne.

En l'occurrence, les données inscrites sur *Facebook* laissent des traces et ne s'effacent pas aussi facilement. C'est le principal reproche qu'on pourrait adresser à ce site. Pour cette raison, les utilisateurs apprennent, après quelques expériences embarrassantes, à verrouiller certaines informations et à contrôler leur visibilité sur cette plateforme. Car, comme le rapporte Dominique Cardon, «le nouvel enjeu, c'est la surveillance interpersonnelle : avec les sites sociaux notamment, on rend publics des éléments d'information de soi qui n'étaient pas publics¹⁷²». *Facebook* peut paradoxalement, donner lieu à des dérives commerciales avec la récupération des données publiées par les usagers. Eric Sadin illustre ce phénomène qui prend de l'ampleur sur les réseaux sociaux. Les utilisateurs de *Facebook* et *Myspace* introduisent volontairement une masse importante d'informations personnelles qui sont, par la suite, catégorisées selon les

¹⁷¹ Voir Eric Sadin, *op. cit.*, p. 210.

¹⁷² Dominique Cardon, in «Réinventer la démocratie : Internet, nouvel espace démocratique?», *op. cit.*

profils pour les annonceurs en marketing. Une réelle marchandisation stratégique des données des membres s'opère à leur insu et c'est la raison pour laquelle cette réalité est largement discutée dans les débats actuels.

Les promoteurs des industries en communication ont pris en considération le succès grandissant du téléphone portable et principalement auprès des jeunes qui transportent en permanence leur téléphone portable. À cet égard, la jeune génération démontre un engouement significatif aux conversations et à la correspondance via les SMS. La plupart d'entre eux accordent, d'ailleurs, une importance parfois démesurée, aux plans contractuels incluant des appels entrants et des SMS illimités. La demande croissante des jeunes adultes à l'égard de ces promotions a suscité un renforcement de la concurrence entre les distributeurs de télécommunication. Considérant, également, le succès sans précédent des réseaux de socialisation, ces promoteurs ont récemment intégrés le téléchargement de ces plateformes sur les téléphones mobiles 3G, notamment le *iPhone* et le *Blackberry*. L'incorporation de *Facebook*, *Myspace* ou *Twitter* sur ces téléphones est considérée comme un moyen de renforcer des liens sociaux avec des personnes avec qui l'on entretient des rapports sociaux dans la vie réelle ou d'échanger des informations avec des inconnus.

Sur le site de *Facebook* les jeunes générations, en particulier le consultent fréquemment pour mettre à jour leur profil, introduire de nouvelles photos, se tenir au courant des dernières activités de leurs amis, annoncer une nouvelle liaison amoureuse ou raconter les péripéties de leurs vacances. Ces nouvelles représentations de soi qui sont parfois des «constructions très stratégiques et calculées¹⁷³» démontrent les signes ambiants d'un narcissisme et de l'individualisme de masse de notre temps. À ce titre, André Mondoux, un fervent critique de *Facebook*, expose parfaitement son point de vue.

¹⁷³ *Ibid.*

L'individu hyperindividualiste construit son identité non pas en rapport avec les autres, mais en repli sur lui-même, explique-t-il. Il rejette tout ce qui lui est étranger, autant sur le plan des idéologies que de la morale. On le voit avec Facebook, où tout n'est que des choix personnels. C'est, je, me, moi. L'important n'est pas ce qui est dit et échangé avec les autres, mais le fait de se dire, de modifier son statut, de se raconter en temps réel, ici et maintenant¹⁷⁴.

4.5 Identités et réseaux sociaux

Nous suivrons, ici ce que Sherry Turkle, Dominique Cardon et Chantal Lafontaine rapportent sur les enjeux de la généralisation des réseaux sociaux sur les identités. Dans un premier temps, nous devons distinguer l'identité au sens commun de l'identité numérique. Dans *Le design de la visibilité : un essai typologique du web 2.0*, Dominique Cardon, un sociologue qui s'intéresse aux enjeux des réseaux sociaux dresse un portrait bien documenté sur la distinction des différents sites de réseau du web 2.0 et explique la manière dont les utilisateurs interagissent. En premier lieu, il compare l'identité réelle de l'identité numérique. Au sens commun, l'identité réelle est liée aux variables sociologiques, tels que la naissance, l'âge et le sexe. L'identité numérique renvoie à une représentation de soi qui diffère plus ou moins de la réalité. On affiche des informations plus ou moins réelles de soi qu'on veut exposer aux autres. En créant un profil sur *Facebook*, par contre, les utilisateurs se présente par une identité suffisamment proche de la réalité parce qu'ils entretiennent sur ce site des relations, la plupart du temps, avec des personnes qu'ils connaissent.

Ainsi, il devient compromettant de publier des informations fausses en ce qui à trait à son âge, son sexe, son niveau d'instruction ou ses activités quotidiennes. Cependant, sur ce site, on a toujours l'intérêt d'exposer nos meilleurs atouts et de dissimuler toute image négative de soi. En dehors des sites de socialisation intimistes, ce n'est pas ce qu'on est ou ce que l'on veut projeter qui importe mais plutôt ce que l'on publie. Ces sites touchent

¹⁷⁴ Cité par Pierre-Étienne Caza, «Pour ou contre Facebook», *Journal L'UQAM*, vol XXXIV, no.16, 28 avril 2008.

particulièrement les blogs citoyens, les amateurs de montage vidéo sur *Youtube*, *Dailymotion* ou les réseaux d'affinités d'ordre musicales ou artistiques (*Myspace*).

Dominique Cardon distingue deux logiques de visibilité pour dresser un portrait des réseaux sociaux. D'une part, il y a «la logique du clair obscur¹⁷⁵», qui incorpore les plateformes qui se restreignent à son cercle d'amis et jouent un impact sur la construction de son identité, parfois multiples et fragmentaires. La logique du clair obscur comprend, notamment, les sites, *Friendster*, *Skyblog*, les blogs personnels, et à un certain niveau, *Facebook*. Dans cette approche, il s'agit d'exprimer ses affects, ses pensées en toute partialité, en invitant l'autre à s'immiscer dans une partie de sa zone d'intimité. Cette production narrative n'est jamais totalement réelle car elle induit une part de simulation de soi et le souci du jugement de l'autre. À cet effet, Sherry Turkle redoute les effets de ces sites de socialisation et du téléphone portable sur la construction identitaire des jeunes car ils ont tendance à se définir par rapport aux autres¹⁷⁶.

D'une autre part, la deuxième logique de visibilité concerne «la logique du phare¹⁷⁷». Dans cette approche, nous avons affaire à des identités plurielles, fragmentaires, en perpétuelle construction identitaire. Cette logique n'est pas réservée au cercle restreint de notre entourage immédiat. Il est plutôt question d'une quête de grande visibilité pour susciter l'attention sur ce que l'on publie. On tente ainsi de gagner une certaine notoriété et d'attirer le plus de visiteurs sur son profil. De ce cas, cette quête de reconnaissance touche principalement les artistes amateurs sur *Myspace*, les blogs citoyens, les «bidouilleurs» qui montent des vidéos sur *Youtube* ou *Dailymotion*. Ces espaces relationnels visent la création d'une audience fidèle et la recherche d'une reconnaissance

¹⁷⁵ Dominique Cardon, «Le design de la visibilité; un essai de la typologie du web 2.0», *Internet .Actu*, 1 février 2008. [<http://www.internetactu.net/2008/02/01/le-design-de-la-visibilite-un-essai-de-typologie-du-web-20/>] [Consulté le 13 octobre 2009].

¹⁷⁶ Voir Sherry Turkle, «Living online: I'll have to ask my friends», *New Scientist Tech*, 20 September 2006. Disponible sur : <http://www.newscientist.com/article/mg19125691.600>, [Consulté le 20 octobre 2009].

¹⁷⁷ Dominique Cardon, «Le design de la visibilité; un essai de la typologie du web 2.0», *op. cit.*

de notre talent. Paradoxalement, cette quête incessante d'admiration face à ce que l'on publie peut mener à une «fatigue identitaire¹⁷⁸». À titre d'exemple, les blogs participatifs doivent généralement être actifs en suscitant une actualisation permanente des billets (*posts*) par le procédé R.S.S. Ce type de blog nécessite d'être alimenté de manière régulière par une circulation suffisante d'interactions avec les autres blogs. Contrairement à cela, les blogs lents et inactifs encouragent les usagers à mettre fin à leur profil.

L'approche de la «logique du phare» se base donc, essentiellement sur les contenus que les usagers génèrent. Les usagers entretiennent ainsi des relations en surface. Les usagers des plateformes telles que *Youtube* ou *Myspace* se présentent aux autres sous un pseudonyme. Lorsqu'un internaute visionne un vidéo amateur sur *Youtube*, il ne s'intéresse *à priori* qu'au contenu. Dans les circonstances, le statut social, l'identité réelle ou les expériences professionnelles de l'auteur ont peu d'importance.

Selon Cardon, la création de l'identité numérique favorise un espace d'expression narrative avec des traits multiples au gré de ce que l'on veut projeter. Il s'agit là du processus de subjectivation. De plus, il est courant d'entretenir différentes identités sur différents sites. Par exemple, le participant peut être expressif et festif sur *Myspace* et plus réservé sur son profil de *Facebook*. Il faut prendre conscience que certains employeurs consultent prioritairement le profil sur *Facebook* de candidats potentiels avant même leur curriculum vitae. Par expérience, les individus qui ouvrent un compte sur ce site s'exposent souvent de manière insouciance, les premiers temps pour ensuite devenir plus réservé. Ils comprennent tôt au tard l'importance de préserver cette zone d'intimité. On passe de l'insouciance à une attitude plus réfléchie et calculée.

En ce qui concerne les blogs participatifs, l'écriture n'est pas nécessairement du type journalistique et se rapproche plus de la conversation et de l'expression d'opinions. Les commentaires des visiteurs renvoient, également, à ce style d'écriture. Les bloggeurs peuvent laisser libre cours à ce qu'ils pensent. Ils ont tendance aussi à s'exprimer avec

¹⁷⁸ Cité par Dervin et Abbas, 2009. Liens vers des articles intéressants sur la thématique des identités et des nouvelles technologies Consulté sur le site : <http://users.utu.fi/freder/nt/identitynt.htmh>.

partialité, ce qui leur laisse le champ libre à la libre expression. Le type d'écriture du blog citoyen se conforme généralement à la critique de la couverture médiatique des grandes chaînes d'informations. Ces blogs visent souvent la déconstruction de ce qui est publié dans les journaux tel que *Le Figaro* ou *Le Monde*. Leur slogan se résume à l'idée : « nous vous révélerons tous ce que les médias n'oseront jamais vous dire ». Sur le mode du pseudonymat, les échanges d'arguments sur ces blogs participatifs ne peuvent, en aucun cas, s'assimiler aux entretiens interpersonnels dans la vraie vie.

La psychologue Sherry Turkle parle d'ailleurs « d'identités floues », en montrant la difficulté de l'élaboration du compromis sur Internet, car nous ne sommes présents en ligne qu'avec une petite partie de notre identité... Dit autrement, il est plus facile d'écrire que mon voisin est con que lui dire dans les yeux¹⁷⁹.

En s'investissant dans ce monde virtuel, peut-on croire à la réalisation de cette « union des esprits » ou cette l'intelligence collective ? En réalité, les usagers de l'Internet convergent vers des groupes d'affinités ou d'autres internautes qui pensent comme eux. Les réels terrains de communication qui favorisent le développement de la critique impliquent la confrontation face à l'altérité. « La plupart des blogs relèvent d'un « autisme électronique » (la plupart des blogs écrivent d'abord pour eux)¹⁸⁰. » On se demande si bloguer ne veut pas tout simplement dire, s'exprimer. Dès lors, nous avons affaire au « règne de la doxa », de l'opinion qui se rapproche plus de la conversation que de l'écriture journalistique. Sur cet espace virtuel, on a tendance à faire des remarques désobligeantes envers ceux qui n'envisagent pas les choses comme nous et à être conciliant avec ceux qui partagent nos idées.

Afin d'aborder les nouvelles subjectivités qui se manifestent depuis l'émergence des réseaux sociaux et du téléphone portable, nous nous sommes rapportées à la réflexion de la sociologue, Céline Lafontaine, à partir de son article enrichissant ; *Nouvelles technologies et subjectivité : Les frontières renversées de l'intimité*. En dressant une

¹⁷⁹ Sherry Turkle, in Réinventer la démocratie : Internet, nouvel espace démocratique ? , *op. cit.*

¹⁸⁰ Disponible en ligne sur : http://www.a-brest.net/article4513.html?debut_artR=80.

présentation de cette auteure, nous voulons démontrer le phénomène de l'érosion de la sphère privée depuis que les technologies mobiles et les sites de socialisation se présentent comme le prolongement de soi. À travers cette appropriation massive de ces instruments relationnels, et particulièrement chez les adolescents et les jeunes adultes, on peut observer «le déploiement des subjectivités¹⁸¹» et réaliser que ces instruments font partie intégrante de leur vie. Selon Lafontaine, il y a un renversement de la définition de l'individu, et ce, dans les paramètres de sa relation avec la technologie. Nous avons dépassé la modernité et l'héritage humaniste qui lui est inhérente; où l'homme était avant tout un sujet doté d'intériorité. Désormais, nous assistons à la réactualisation de la pensée cybernétique de Wiener, dans les circonstances, où nous vivons en symbiose avec ses dispositifs de communication. Nous sommes devenus, en principe, des sujets informationnels, dépourvu d'intériorité et en connexion permanente avec les autres. Depuis, les dernières innovations technologiques, «la notion d'intériorité, perçue comme une limite assurant l'autonomie du sujet, perd du terrain au profit d'une représentation informationnelle de l'individu correspondant à ce que Philippe Breton a nommé le sujet sans intérieur (Breton, 1995)¹⁸²».

L'intrusion du téléphone portable dans notre vie a totalement changé nos manières de vivre avec les autres. Il n'y a pas longtemps, nous nous mettions à l'abri du monde pour s'entretenir en privé avec une personne. Désormais, les moyens de transports comme l'ensemble de l'espace public deviennent des terrains d'observation de l'exposition de soi. En l'espace de quelques minutes, des individus peuvent dresser un portrait de la vie d'une personne qui s'entretient avec un proche via son portable bien qu'ils ne la connaissent pas. Ce phénomène n'étonne plus personne et il est devenu monnaie courante. À l'aube de notre siècle, les individus aspirent à une quête immédiate d'assouvissement de leurs désirs, à l'actualisation de leurs fantasmes et ces manifestations sont à la fois liées à la

¹⁸¹ Céline Lafontaine, «Nouvelles technologies et subjectivité : Les frontières renversées de l'intimité», *Sociologie et Sociétés*, vol. 35, no2, Automne 2003, p. 204.

¹⁸² *Ibid.*

montée de l'individualisme de masse et à la fragilisation du sujet contemporain. En s'extériorisant, les individus tentent de se définir, de se construire une identité ou encore de surpasser ce sentiment de vide intérieur. À cet égard, nous nous remettons à une citation de Turkle qui a bien saisi les dérives des jeunes et du monde des adultes à une certaine mesure. Elle évoque l'immersion de la société dans l'univers électronique du téléphone portable comme un palliatif au sentiment de vide. «For some people, things move from 'I have a feeling, i want to call a friend' to 'I want to feel something, I need to make a call'¹⁸³. »

¹⁸³ Sherry Turkle, «Living online: I'll have to ask my friends», *op. cit.*

CONCLUSION

Selon les adeptes de l'Internet, un réenchantement du monde s'est produit le jour où l'extension du réseau s'est répandue sur la planète permettant à l'intelligence collective de se déployer. Sans aucun doute, c'est selon eux ce qui suscitera l'avènement d'un monde plus égalitaire et démocratique. Le passage du web 1.0 au web 2.0 est à leurs yeux l'apparition d'un nouveau monde qui promet des transformations sociales majeures. Il existe certes, des millions d'adeptes des nouvelles plateformes de ce web, mais doit-on parler d'une culture œuvrant à l'avènement d'une communauté mondiale plus riche ? Il faut sans doute prendre conscience que ce discours est excessif à bien des égards.

Les adeptes de ce web communautaire s'appuient fortement sur les nouvelles applications pour défendre l'idée d'une démocratisation de l'espace public. Pierre Lévy a la conviction que les nouvelles plateformes telle que l'encyclopédie *Wikipédia*, et les nouveaux procédés de syndication favoriseront l'interactivité induite par la computation sociale qui est au cœur du nouveau paradigme de changement social. L'avènement d'une société plus juste et égalitaire, prôné par les penseurs du réseau est une idéologie inspirée du culte saint-simonien des réseaux. Dans la même veine, les aspirations des tenants de l'«internaute tout puissant» comme acteur responsable qui produit de l'information dérivent indirectement de la pensée cybernétique de Wiener. Cette idée, sur laquelle ils se fondent pour parler de nouveauté, découle d'un a priori. Ils imaginent qu'avant l'Internet, les individus étaient des récepteurs passifs de l'information. En réalité, cet argument est tout relatif dans la mesure où des études en communication prouvent le contraire. On peut également, évoquer la valorisation sans précédent de l'individu ordinaire, et plus spécifiquement de ces innombrables amateurs qui ont la possibilité de se tailler une place dans le monde et concurrencer ceux, qui ont gardé le monopole des moyens

d'information. La crise qui frappe de plein fouet, les médias traditionnels, en particulier la presse écrite, est liée à l'explosion des réseaux sociaux, des blogs participatifs et de l'essor des quotidiens gratuits, notamment, *Métro*.

Il faut, cependant relativiser les discours catastrophistes sur l'éventuel fin des médias généralistes. Comme nous l'avons déjà mentionné tout au long de ce travail, la majorité des blogs sont intimistes et sont l'équivalent du journal personnel. Les blogs citoyens sont encore minoritaires et très peu réussissent à rejoindre un auditoire aussi important que les blogs journalistiques. On ne peut, également, prétendre qu'on assiste à la fin des médias de masses traditionnels bien qu'ils doivent se soucier de l'hétérogénéité des approches vis-à-vis de la couverture des informations. De plus en plus de gens ordinaires produisent de l'information et à titre d'exemple, on peut rappeler la contribution des photographes amateurs. Ils sont souvent des témoins de faits d'actualité importants sur la scène mondiale. Rappelons, également qu'il subsiste une concentration du lectorat sur les sites des grandes chaînes d'information et que les blogs participatifs ne les valent pas. La plupart des bloggeurs citoyens qui parviennent à attirer une audience conséquente proviennent d'une certaine élite instruite qui a souvent une formation, au préalable en journalisme. En l'occurrence les disparités et les effets discriminatoires ne s'évaporent pas aussi facilement sur la Toile.

Nous devons envisager que le monde des réseaux sociaux et celui des médias traditionnels resteront encore longtemps des vecteurs d'information complémentaires. Même constatation pour le livre papier et la lecture numérisée, car rappelons que le livre date de plus de cinq cents ans alors que la culture de l'écran est apparue depuis seulement quelques décennies. Les discours alarmistes, notamment ceux de Finkielkraut ne devraient pas être pris trop au sérieux. Aux yeux des Cassandres, Internet est un espace anarchique qui contamine les médiateurs culturels traditionnels et où circulent facilement le mensonge, la médiocrité, et le n'importe quoi. De notre côté, nous croyons que la technique n'est ni bonne, ni mauvaise. Les nouvelles dynamiques qui émergent font partie du processus naturel de l'évolution de l'homme par rapport à la technique. Il faut

apprendre à s'adapter à l'irruption du changement technologique comme ce fut le cas, avec l'invention de l'imprimerie ou du télégraphe, sans toutefois verser dans une croyance utopique. Les individus continueront à fréquenter des librairies pour se procurer des ouvrages imprimés. Nous conservons un attachement au toucher du papier et un engouement à la lecture linéaire; un roman continuera à se lire longtemps dans les transports en commun en format de livre de poche.

Beaucoup se demandent par ailleurs, ce qu'il en sera du futur du point de vue de notre rapport à ces nouvelles technologies. Es-ce que l'immobilité rimera avec l'exclusion ? Quoi qu'il en soit, la représentation du monde, telle qu'elle se présente aujourd'hui semble démontrer que nous nous dirigeons bien par là et cela ne laisse pas d'être inquiétant. Nous avons vu dans ce travail que les concepts d'identité, de nomadisme, et de lieu au sens traditionnel de ces termes s'éloignent réellement de la nouvelle représentation du monde. Nous vivons une «crise du lien», comme du «lieu».

Ce qui est vrai pour le temps, l'est aussi pour l'espace...L'espace vécu, celui de la rue ou de la campagne, disparaît. Or, le territoire est bien le lieu principal de la construction sociale, le lieu majeur d'articulation entre l'individu et ses échanges avec les autres. C'est là aussi que l'individu fait l'expérience de l'altérité et de la confrontation avec l'autre. Et il n'existe en réalité pas de vraie politique qui ne s'inscrive pas dans un territoire¹⁸⁴.

Nous ne sommes plus dans l'âge athénien, de l'agora en tant que le lieu de prédilection des débats politiques où l'on assistait à la confrontation d'idées. Désormais, sur le web, on se crée des réseaux d'affinités et on se rattache à des individus qui partagent les mêmes opinions que les nôtres. De son portable, on est plus en connexion permanente avec sa liste de répertoire qu'avec l'aire de proximité corporelle. Il devient plus difficile de faire de nouvelles rencontres dans l'espace public que dans l'espace virtuel. Nous sommes, par ailleurs, envahis par les écrans sans en être conscients dans la mesure où notre rapport permanent aux écrans cathodiques se trouve banalisé. Nous

¹⁸⁴ Véronique Kleck, *Numérique & Cie : Sociétés en réseaux et gouvernance*, Paris, Charles Léopard Mayer, p. 95-96.

sommes filmés, retracés, mis à nu par les scanners dans les aéroports au quotidien. Les individus s'équipent de plus en plus de téléphones portables munis de puces de géolocalisation. Ces terminaux peuvent, à la fois nous guider dans l'espace public et épier notre voisin. On verra bientôt disparaître progressivement les cabines téléphoniques et les bureaux de poste. L'ancienne correspondance tend à être remplacée par le courrier électronique et la téléphonie outre-mer via *Skype* et les *Webcams*.

On entend parler des rapports tumultueux entre le monde de l'édition, de l'industrie du disque des productions cinématographiques avec l'univers numérique. Les majors concernés sentent leur pouvoir lésé par la libération des droits d'auteurs suscitée par les achats en ligne et visent directement le phénomène du téléchargement illégal provenant des échanges *pair à pair*. L'industrie du disque connaît en réalité des difficultés financières depuis la baisse des achats de CD. On ne peut ignorer, également, la nouvelle consommation de musique qui émerge depuis le lancement de l'*iPod* du géant *Apple* de Steve Jobs, en 2001. L'émergence du réseau électronique vient, donc, déstabiliser les données traditionnelles dans le domaine des droits d'auteurs. Signalons, toutefois, que les pratiques du *pair à pair* n'affectent pas directement les artistes mais plutôt les intérêts économiques des majors qui sont toujours avides d'accumulation de profits.

Depuis l'apparition des réseaux sociaux, le taux de pénétration auprès des jeunes, en particulier est considérable. La plupart des moins de 30 ans entretiennent des relations interpersonnelles avec leurs « amis » via *Facebook*, *Myspace* ou *Twitter*. Devenus des espaces relationnels et publics, les utilisateurs de ces plateformes offrent souvent le spectacle d'une théâtralisation de soi et du déni de l'intimité. Il s'agit de lieux virtuels où les révélations personnelles sont toutefois mesurées et calculées. Plus clairement, les utilisateurs exposent leurs meilleurs atouts et dissimulent le côté négatif de leur nature personnelle. Comme le dit, Dominique Cardon, il n'y a pas vraiment de « données personnelles exactes », contrairement à ce l'on croit souvent¹⁸⁵. Le sociologue poursuit sa

¹⁸⁵ Dominique Cardon, in « Réinventer la démocratie, Internet nouvel espace démocratique », *op. cit.*

réflexion sur l'importance de préserver une part de notre intimité et ne pas tout dévoiler sur ces plateformes. Signalons, que *Facebook* conserve insidieusement les données personnelles et même au-delà d'une résiliation d'un profil. Ce site est, donc au cœur des problématiques de confidentialité, du respect de la vie privée et du ciblage commercial. Selon le sociologue Daniel Bounoux,

l'internet offre de merveilleuses facilités de traçage et de surveillance, positives dans le cas de Wikipédia, car inscrit dans l'objectif d'un bien commun, mais ce n'est pas toujours le cas. Nous accumulons une ombre numérique qui nous suit et qui peut nous terrasser¹⁸⁶.

Viendra peut-être un jour, où la notion de vie privée n'aura plus aucune valeur, au sens moral. En définitive, la nouvelle ère numérique qui se profile à l'horizon se projettera-t-elle dans un nouveau monde où nous sera retiré le droit de disparaître ?

Ma conclusion sera donc mesurée. Ne pas donner dans le catastrophisme qui ne verrait pas les acquis et les atouts des nouvelles données de la civilisation numérique, de cette nouvelle culture dans laquelle nous sommes déjà immergés. Mais; en sens inverse, nous ne verserons pas dans l'utopie d'un monde où les nouvelles technologies auraient réponse à tout. À la croisée des chemins; nous avons le choix. Ces nouveaux acquis et les dangers auxquels ils donnent lieu seront ce que nous en ferons.

¹⁸⁶ Daniel Bounoux, *ibid.*

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

- Allard, Laurence et Olivier Blondeau. 2007. *Devenir média : l'activisme sur Internet, entre défection et expérimentation*. Paris : Éditions Amsterdam, 381 p.
- Allard, Laurence. 2009. *Mythologie du portable*. Paris : Le cavalier bleu, 96 p.
- Attali, Jacques. 2003. *L'homme nomade*. Paris : Fayard, p. 482.
- _____. 2006. *Une brève histoire de l'avenir*. Paris : Fayard, 422 p.
- Augé, Marc. 1992. *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil, 156p.
- Ayache, Gérard. 2008. *Homosapiens 2.0 : introduction à une histoire naturelle de l'hyperinformation*. Paris : Max Milo, 256 p.
- Baudrillard, Jean. 1996. *Écran total*, Paris : Galilée, 235 p.
- Benasayag, Michel et Angélique del Rey. 2006. *Plus jamais seul, le phénomène du téléphone portable*. Paris : Bayard, 110p.
- Breton, Philippe. 2007. *Le culte de l'Internet : une menace pour le lien social*. Paris : Découverte, 124 p.
- Castells, Manuel. 1998. *L'ère de l'information, t.1 : La société en réseaux*. Paris : Fayard, 671p.
- Corniou, Jean-Pierre. 2008. *La société numérique : regards et réflexions*. Paris : Hermès, 254 p.
- De Chardin, Teilhard. 1970. *Le phénomène humain*. Paris : Seuil, 318p.
- De Rosnay, Joël. 1995. *L'homme symbiotique*. Regards sur le troisième millénaire. Paris : Seuil, 468p.

- _____. 2006. *La révolte du pronétariat : des masses média aux média des masses*. Paris : Fayard, 250 p.
- _____. 2007. *2020, Les scénarios du futur*. Paris : Des idées et des hommes, 315p.
- Dery, Marc. 1997. *Vitesse virtuel. La cyberculture aujourd'hui*. Paris : Abbeville, 370p.
- Ferraris, Maurizio. 2006. *T'es où ? : Ontologie du téléphone mobile*. Paris : Albin Michel, 312 p.
- Finkielkraut, Alain et Paul Soriano. 2001. *Internet, l'inquiétante extase*. Paris : Mille et une nuits, 93p.
- Flichy, Patrice. 2001. *L'imaginaire d'Internet*, Paris : La Découverte. 272 p.
- Forest, David. 2009. *Abécédaire de la société de surveillance*. Paris: Syllepse, 134p.
- Gibson, William, 1988. *Neuromancien*. Paris : J'ai Lu, coll. «sf», 319p.
- Heidegger, Martin. 1980. *La question de la technique*. Paris : Gallimard, 349p.
- _____. 1986. *Être et temps*. Paris : Gallimard, 587p.
- Jauréguiberry, Francis. 2003. *Les branchés du portable. Sociologie des usages*. Paris : Puf, 195p.
- Kaufman, Jean-Claude. 2004. *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin, 351 p.
- Keen, Andrew. 2008. *Le culte de l'amateur : comment Internet détruit notre culture*. Paris : Scali, 302 p.
- Kleck, Véronique. *Numérique & Cie : Sociétés en réseaux et gouvernance*. Paris : Charles Léopard Mayer, 237 p.
- Lafontaine, Céline. 2004. *L'empire cybernétique : Des machines à penser à la pensée machine*. Paris : Seuil, 240 p.
- Lévy, Pierre. 1997. *Cyberculture*. Paris : Odile Jacob, 313 p.
- _____. 1997. *L'intelligence collective, pour une anthropologie du cyberspace*. Paris : La découverte, 245p.
- _____. 1998. *Qu'est-ce que le virtuel ?* Paris : La découverte, 153 p.

- _____. 2000. *World Philosophie*. Paris : Odile Jacob, 220 p.
- Lipovetsky, Gilles et Jean Serroy. 2007. *L'écran global : Culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*. Paris: Seuil, 361p.
- _____. 2008. *La culture-monde : Réponse à une société désorientée*. Paris : Odile Jacob, 222 p.
- Marzano, Michela. 2007. *La mort spectacle: Enquête sur l'«horreur-réalité»* Paris: Gallimard, 75p.
- McLuhan, Marshall. 1967. *The Medium is the Message: an Inventory of effects*. New-York: Bantam Books, 159p.
- Musso, Pierre. 2003. *Critique des réseaux*. Paris : Presses universitaires, 374p.
- Orwell, Georges. 1988. *1984*. Paris : Gallimard, 407p.
- Pisani, Francis et Dominique Piotet. 2008. *Comment le web change le monde : L'alchimie des multitudes*. Paris : Village Mondial, 256p.
- Poissant, Louise et Pierre Tremblay. 2008. *La prolifération des écrans*. Québec : Presses Universitaires du Québec, 448 p.
- Quéau, Philippe. 2000. *La planète des esprits. Pour une politique du cyberspace*. Paris : Éditions Odile Jacob, 329 p.
- Rebillard, Franck. 2008. *Le web 2.0 en perspective : une analyse socio-économique de l'Internet*. Paris: L'Harmattan, 162 p.
- Rheingold, Howard. 2005. *Foules intelligentes : une révolution qui commence*. Paris : M2, 300 p.
- Robin, Régine. 2005. *Le golem de l'écriture : de l'autofiction au cybersoi*. Paris : Éditions XYZ, 287 p.
- _____. 2009. *Mégapolis : les derniers pas du flâneur*. Paris : Stock, 397 p.
- Sadin, Eric. 2009. *Surveillance globale : Enquêtes sur les nouvelles formes de contrôle*. Paris : Flammarion, 234p.
- Sfez, Lucien. 2002. *Technique et idéologie*. Paris : Seuil, 323p.
- Testut, Nina. 2009. *Facebook : Et moi ! Et moi ! Et moi !* Paris : Hoebeke, 192 p.

Toffler, Alvin. 1980. *La troisième vague*. Paris : Denoël, 623p.

Vadrot, Claude-Marie. *La grande surveillance : Caméras, ADN, portables, Internet...* Paris : Seuil, 251p.

Virilio, Paul. 2001. *Cybermonde, la politique du pire*. Paris : Textuel, 112p.

_____. 2007. *L'université du désastre*. Paris : Éditions Galilée, 150 p.

Wiener, Norbert. 1971. *Cybernétique et société*. Paris : Ugé coll. «10/18», 329p.

Articles

Alberganti, Michel. Juin 2007. «L'intelligence collective est-elle en train de naître». [En ligne], <http://apprendre2point0.ning.com/video/6-pierre-levy-alain> (consulté le 21 octobre 2009).

Bolz, Norbert. Septembre 2006. «Internet, Royaume des idiots ?». [En ligne], <http://www.hansenlove.over-blog.com/article-3827584.html> (consulté le 9 janvier 2009).

Cardon, Dominique. Février 2008. «Le design de la visibilité; un essai de la typologie du web 2.0 ». [En ligne], <http://www.internetactu.net/2008/02/01/le-design-de-la-visibilite-un-essai-de-typologie-du-web-20/> (consulté le 13 octobre 2009).

Cardon, Dominique. Octobre 2009. «Les réseaux sociaux créent des relations en pointillés». [En ligne], http://www.lemonde.fr/technologies/article/2009/10/14/les-reseaux-sociaux-creent-relations-en-pointille_1253954_651865.html (consulté le 12 février 2010).

Cardon, Dominique. Février 2010. «Internet produit une bonne information». [En ligne], <http://www.20minutes.fr/article/380824/Culture-Dominique-Cardon-Internet-produit-une-bonne-information.php> (consulté le 3 mars 2010).

Carré, Patrice. «La grande histoire des télécommunications». [En ligne], <http://www.culturemobile.net/marche/visions-d-experts/histoire-telecoms-mobile-01.html> (consulté le 2 mars 2010).

- Deglise, Fabien. Février 2008. «Internet ? Dépassé, La vraie révolution approche». [En ligne], <http://www.ledevoir.com/societe/science-et-technologie/175473/internet-depasse-la-vraie-revolution-approche> (consulté le 21 octobre 2009).
- De Rosnay, Joël. «En 2020, Internet aura disparu». [En ligne], <http://www.culturemobile.net/innovations/c-est-pour-demain/de-rosnay-interview-internet-04-01.html> (consulté le 15 novembre 2009).
- Duval, Cédric. Décembre 2009. «Venise mise sur les «tags» pour gérer son flot de touristes». [En ligne], <http://www.lesechos.fr/info/hightec/020241706846-venise-mise-sur-les-tags-pour-gerer-son-flot-de-touristes.htm> (consulté le 22 décembre 2009).
- Flichy, Patrice. Janvier 2008. «Internet, un outil de la démocratie». [En ligne], <http://www.laviedesidees.fr/Internet-un-outil-de-la-democratie.html>, (consulté le 2 avril 2009).
- Guillaud, Hubert. Mai 2009. «Réinventer la démocratie, Internet nouvel espace démocratique». [En ligne], <http://www.internetactu.net/2009/05/12/reinventer-la-democratie-internet-nouvel-espace-democratique/> (consulté le 20 novembre 2009).
- Gunthert, André. Mars 2009. «Tous journalistes ? Les attentats de Londres ou l'intrusion des amateurs». [En ligne], <http://www.arhv.lhivic.org/index.php/2009/03/19/956-tous-journalistes> (consulté le 7 septembre 2009).
- Huyghe, Bernard. Novembre 2007. « Pouvoir et information à l'ère du web 2.0 ». [En ligne], http://www.huyghe.fr/dyndoc_actu/4731af32e129e.pdf (consulté le 13 octobre 2009).
- Jauréguiberry, Francis. 2001. «Le Moi, le Soi et Internet». *Sociologie et société*. [En ligne], http://www.univpau.fr/RECHERCHE/SET/Auteurs/jauregui/docs/moi_soι.pdf (consulté le 15 septembre 2009).
- Jauréguiberry, Francis. 2004. «Hypermobilité et télécommunication». *Les sens du mouvement*. [En ligne], <http://web.univpau.fr/RECHERCHE/CIEH/documents/Hypermobilite> (consulté le 12 septembre 2009).

- Lafontaine, Céline. 2003. «Nouvelles technologies et subjectivité : Les frontières renversées de l'intimité». *Sociologie et Sociétés*. [En ligne], <http://www.erudit.org/revue/socsoc/2003/v35/n2/008531ar.html> (consulté le 21 septembre 2009).
- Le Goff, Delphine. 2006. «Profession reporter amateur». [En ligne], <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r42202W/profession-reporter-amateur.html> (consulté le 13 décembre 2009).
- Leloup, Jean-Yves. «La culture de la playlist». [En ligne], <http://www.culturemobile.net/usages/nouvelles-pratiques/la-culture-de-la-playlist-01.html> (consulté le 4 février 2010).
- Lévy Pierre. Août 2003. «Le futur Web exprimera l'intelligence collective de l'humanité». [En ligne], http://www.journaldunet.com/itws/it_plevy.shtml (consulté le 21 septembre 2008).
- Lévy, Pierre. Juin 2008. «Pour une nouvelle «lecture électronique». [En ligne], <http://www.culturemobile.net/dossiers/dossier-livre-electronique/dossier-e-book-levy2-03.html> (consulté le 10 octobre 2009).
- Lévy, Pierre. Octobre 2008. «La mutation inachevée de la sphère publique». [En ligne], <http://entretiens-du-futur.blogspirit.com/archive/2008/10/02/la-mutation-inachevee-de-la-sphere-publique.html> (consulté le 21 décembre 2008).
- Metzger, Jean-Luc. 2004 «Notes de lecture : Critique des réseaux de Pierre Musso». *Réseaux*. [En ligne], <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2004-1-page-233.htm> (consulté le 3 septembre 2009).
- Musso, Pierre. 2000. «Le cyberspace, figure de l'utopie technologique réticulaire». *Sociologies et sociétés*. [En ligne], <http://www.erudit.org/revue/socsoc/2000/v32/n2/001521ar.pdf> (consulté le 6 septembre 2008).
- Musso, Pierre. 2007. «Les enjeux du numérique et d'Internet». *Acrimed*. [En ligne], <http://www.acrimed.org/article2541.html> (consulté le 10 octobre 2009).
- Raymond, Jean-Luc. Novembre 2008. [En ligne], http://www.a-brest.net/article4513.html?debut_artR=80 (consulté le 11 novembre 2009)

- Turkle, Sherry. September 2006. «Living online: I'll have to ask my friends». [En ligne], http://www.mackenty.org/images/uploads/Living_online__Ill_have_to_ask_my_friends_-_opinion_-_16_Sep...pdf (consulté le 20 octobre 2009).
- Turkle, Sherry. May 2007. « Can you hear me now? ». [En ligne], <http://www.forbes.com/forbes/2007/0507/176.html> (consulté le 12 octobre 2009).
- Turkle, Sherry, 2008. «*Always-On/Always-on you: The Tethered Self*». [En ligne], http://web.mit.edu/sturkle/www/Always-on%20Always-on-you_The%20Tethered%20Self_ST.pdf (consulté le 22 septembre 2009).
- Rheingold, Howard. Avril 2006. « Pouvoir, contre pouvoir et alphabétisation des «foules intelligentes». [En ligne], http://grit-transversales.org/dossier_article.php3?id_article=94 (consulté le 10 novembre 2009).
- Stiegler, Bernard. Juillet 2009. «Le consumérisme a atteint ses limites». [En ligne], <http://www.latribune.fr/actualites/economie/france/20090723trib000402565/bernard-stiegler-le-consumerisme-a-atteint-ses-limites.html> (consulté le 26 novembre 2009).
- Vandendorpe, Christian. Janvier- Février 2008. «*Le phénomène Wikipédia : une utopie en marche*». *Le Débat*. [En ligne], <http://www.lettres.uottawa.ca/vanden/wikipedia.html> (consulté le 5 septembre 2009).
- Vandendorpe, Christian. 2008-2009. «La lecture en éclats». *Arguments*. [En ligne], <http://www.lettres.uottawa.ca/vanden/arguments.html> (consulté le 9 septembre 2009).
- Von Pape, Thilo. 2006. «Diffusion et appropriation du téléphone portable par les adolescents, évolution des usages et enjeux sociaux». *Enjeux et usages des Tic : reliance sociale et insertion professionnelle*. [En ligne], <http://christoff.unblog.fr/2009/01/25/paul-virilio-et-luniversite-du-desespoir/> (consulté le 13 février 2010).
- <http://www.ledevoir.com/societe/medias/286489/huitieme-journee-du-livre-politique-lise-bissonnette-pourfend-gazouillis-et-placotages> (consulté le 16 avril 2010).
- <http://soyezvirtuels.blogspot.com/2009/11/sam-suffit.html> (consulté le 9 décembre 2009).
- <http://www.rue89.com/2009/04/23/telechargement-illegal-les-pirates-deja-dans-lapres-hadopi> (consulté le 9 mars 2010).
- <http://www.generation-nt.com/tutoriel-presentation-push-email-messagerie-mobile-article-125671-0.html> (consulté, le 16 mars 2010).

- <http://www.pcworld.fr/2009/10/05/high-tech/telephonie-voip/les-jeunes-preferent-blackberry-iphone/450781/> (consulté le 16 février 2010).
- <http://lci.tf1.fr/monde/europe/2008-08/les-cabines-telephoniques-rouges-survivront-au-portable-4906326.html> (consulté le 4 septembre 2009).
- <http://christoff.unblog.fr/2009/01/25/paul-virilio-et-luniversite-du-desespoir> (consulté le 13 février 2010).

Articles de revue

- Assoun, Pierre-Laurent. 2006. «Le mobile fétichisé», *Le nouvel observateur hors série «Vivre branché»*, juin juillet, pp. 26-28.
- Bénilde, Marie. Août 2008. «Journaliste, ou copiste multimédia?», *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no, 109, Février mars 2010, pp. 24-25.
- Biagini, Cédric et Guillaume Carnino. Septembre 2009. «Le livre dans le tourbillon numérique», *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, février-mars 2010, pp.15-17.
- Bulard, Martine. «Des salariés esclaves de l'urgence», *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no 109, février- mars 2010, pp. 30-32.
- Carr, Nicholas. «Google nous rend-il stupide?», *Les Cahiers de la librairie*, no 7, Paris, Janvier 2009.
- Castells, Manuel. Août 2006. «Naissance des «médias de masse individuels», *Le monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, pp. 42-44.
- Caza, Pierre-Étienne. 2008. «Pour ou contre Facebook», *Le Journal de L'UQAM*, vol. XXXIV, no. 16.
- Chemla, Laurent. «Pourquoi les ventes de disques baissent-elles?», *Monde diplomatique*, Manière de voir, no109, février-mars 2010, pp. 64-65.
- Jauréguiberry, Francis. 2006. « Branché non-stop», *Le nouvel observateur hors série "Vivre branché"*, juin juillet, pp. 44-46.
- Klinenberg, Éric. Janvier 2007. «Une révolution en trompe-l'œil», *Le Monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, février-mars 2010, pp.18-21.

Lacroix, Guy. 1993. «Cybernétique et société : Norbert Wiener ou les déboires d'une pensée subversive», *Terminal*, no. 61.

_____. 1993. «Nous allons vers des Tchernobyls informatiques», *Terminal*, no. 62.

Lejeall, Catherine. «JPT le plomb», *Le nouvel Observateur hors série, "Vivre branché"*, juin -juillet 2006, pp. 38-40.

Lits, Marc. 2006. «Le nomade enchaîné», *Le nouvel observateur hors série "Vivre branché"*, juin juillet, pp. 68-70.

O'Neil, Mathieu. Avril 2009. «Wikipédia ou la fin de l'expertise», *Le Monde diplomatique*, Manière de voir, no.109, Février mars 2010, pp. 46-49.